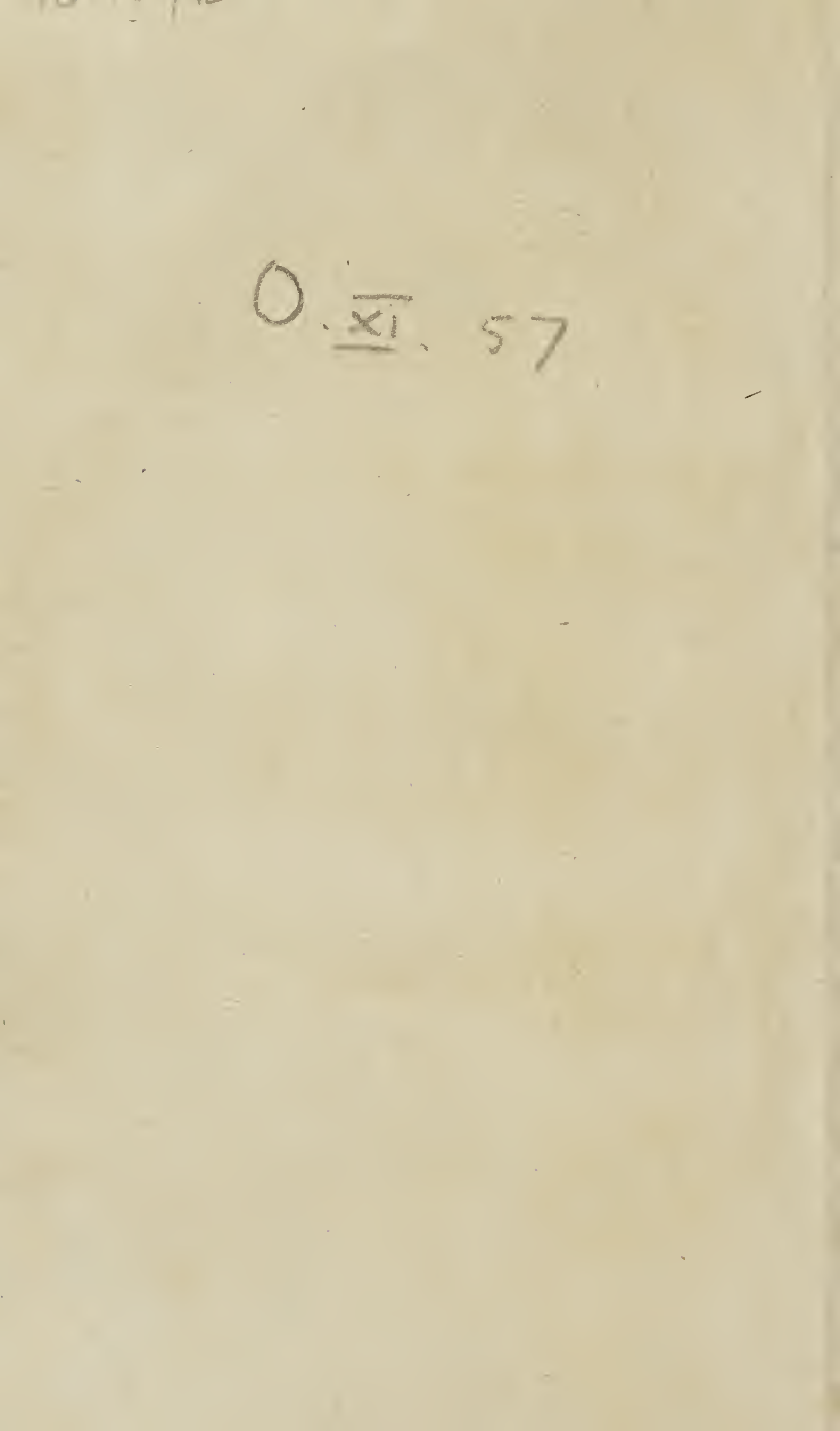







O XI. 57

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE PAUW.

TOME I.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS,

Ou mémoires intéressans pour servir à l'histoire de l'espèce humaine.

Studio disposta fideli.

LUCRÈCE.

TOME I.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

L'an III de la République française, une et indivisible.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

COMME les Américains forment le chapitre le plus curieux et le moins connu de l'histoire de l'homme, nous nous sommes proposés d'en faire le principal objet de nos recherches.

Nous considérerons la singularité de leur constitution physique, et quelquefois la singularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la découverte de l'Amérique. En remontant des temps présens aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puisse comparer à celui-là ; et c'est sans doute un spectacle grand et terrible de voir une moitié de ce globe tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré ou monstrueux.

Quel physicien de l'antiquité eût jamais soupçonné qu'une même planète avoit deux

hémisphères si différens, dont l'un seroit vaincu, subjugué et comme englouti par l'autre, dès qu'il en seroit connu, après un laps de siècles qui se perdent dans la nuit et l'abîme des temps?

Cette étonnante révolution, qui changea la face de la terre et la fortune des nations, fut absolument momentanée, parce que, par une fatalité presqu'incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque et la défense. Toute la force et toute l'injustice étoient du côté des Européans: les Américains n'avoient que de la foiblesse; ils devoient donc être exterminés, et exterminés dans un instant. Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes et de tant de fautes, il est certain que la conquête du nouveau Monde, si fameuse et si injuste, a été le plus grand des malheurs que l'humanité ait essuyés.

Après le prompt massacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui,

en attaquant à la fois les principes de la vie et les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du monde habitable. L'homme déjà accablé du fardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaisir et au sein de la jouissance : il se crut perdu sans ressource ; il crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les annales de l'univers n'offrent pas, et n'offriront peut-être plus une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois, la terre seroit un séjour dangereux, où notre espèce succombant sous ses maux, ou fatiguée de combattre contre sa destinée, parviendroit à une extinction totale, et abandonneroit cette planète à des êtres plus heureux ou moins persécutés.

Cependant, des politiques à projets ne cessent, par leurs séditieux écrits, d'encourager l'invasion des terres australes. Il est triste que quelques philosophes aient

possédé le don de l'inconséquence jusqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le succès de cette coupable entreprise : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaisseau qui, au sortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paisibles habitans d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux besoins et des richesses imaginaires, c'est agacer des tigres, qu'on devroit craindre et enchaîner. Les peuples lointains n'ont déjà que trop à se plaindre de l'Europe : elle a, à leur égard, étrangement abusé de sa supériorité. Maintenant la prudence, au défaut de l'équité, lui dit de laisser les terres australes en repos, et de mieux cultiver les siennes.

Si le génie de la désolation et des torrens de sang précèdent toujours nos conquérans, n'achetons pas l'éclaircissement de quelques points de géographie par la destruction d'une partie du globe; ne massacrons pas les Papous pour connoître au thermomètre de Réaumur le climat de la nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste plus de gloire à acquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des forêts des hordes barbares, et d'en faire des hommes; mais les moralistes, qui devroient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se résoudre à voyager à la terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes pour instruire des Sauvages sans les tyranniser, laissons végéter ces Sauvages en paix; plaignons-les, si leurs maux surpassent les nôtres; et si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs misères.

On a suivi, autant qu'il a été possible, dans la partie historique de cet ouvrage, les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, et qui ont pu le voir avant qu'il eût été entiérement bouleversé

par la cruauté, l'avarice, l'insatiabilité des Européans. Il n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre et le souvenir de ses épouvantables malheurs.

Oviédo se plaignoit déjà de son temps, qu'on avoit été si pressé d'égorger les Américains, qu'à peine les naturalistes avoient eu le loisir de les étudier : aussi en nous livrant à ce travail, avions-nous désespéré d'abord, de pouvoir tirer quelque lumière de tant de ténèbres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions et des observations vicieuses des voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes, et elles ont été sans comparaison plus pernicieuses. Leurs préjugés, qui ont voyagé avec eux, ont acquis une espèce d'autorité en passant la ligne équinoxiale, ou les tropiques. De quelque sévérité qu'on use à l'égard de tant de témoins, il faut encore du bonheur pour reconnoître et saisir la vérité,

tant de fois travestie par leur imbécillité, ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les lettres édifiantes des missionnaires, qu'on se croit transporté au centre des absurdités et des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de faussetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils disent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces hommes apostoliques, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, ils auroient dû, par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire: on n'a pas exigé d'eux des relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois faits qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand, après des recherches laborieuses et ingrates, on veut fixer les résultats, on voit les exceptions arriver de toutes parts: on en est accablé, et ce qui étoit vrai dans un sens, cesse de l'être dans un autre, parce que nos systêmes les plus raisonnables ne peuvent jamais s'enchaîner assez

exactement entre eux pour former un cercle parfait qui embrasse l'immensité des phénomènes : il reste toujours des vides par où les erreurs et les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir sans cesse l'esprit humain de son impuissance, et d'accoutumer le philosophe à douter, malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique, plus que tout autre pays, offre des phénomènes singuliers et nombreux; mais ils ont été jusqu'à présent si mal observés, plus mal décrits, et si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolens et fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévastée en brigands et en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contens de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines, en partie cachées sous des ronces, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flat-

tons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des chemins si hérissés ; ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfans, comme une espèce dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne le pense : cet essai prouvera au moins ce que l'on pourroit faire dans cette carrière, si de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets isolés et très-différens entre eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du discours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occasion reprocher aux

naturalistes modernes d'avoir montré trop de prédilection pour le style pompeux et maniéré ; en semant tant de fleurs sur leurs ouvrages, ils en ont trahi et décelé les endroits foibles. On s'est apperçu qu'ils vouloient enchanter le lecteur, pour le dédommager de n'être ni instruit, ni convaincu, où ce jeu de déclamation, si inutile quand on a raison, est plus que ridicule quand on se trompe.

Celui qui a épuisé son sujet et recueilli des observations neuves, vraies et intéressantes, peut, sans danger, mépriser ce style enflé, excessif et accommodé aux oreilles des lecteurs de nos jours trop corrompus par les futiles et les innombrables productions des beaux esprits, pour juger équitablement des travaux de quelques gens de lettres, qui ont assez estimé leurs contemporains pour ne rien sacrifier au mauvais goût de leur siècle.

La connoissance de l'homme physique ayant été le premier objet de ces recherches, ce seroit une bizarrerie extrême de ne pas

pardonner de certains détails qu'on pardonne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes, et qui composent des volumes entiers sur la façon dont les limaçons s'accouplent.

Egalement éloignés d'une liberté cynique et d'une retenue trop scrupuleuse, nous avons donc porté nos regards sur tous les mystères, et tous les écarts de la nature animale; mais dans l'exposition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philosophiques, et dès-lors tous les mots sont ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu jusqu'à présent que des notions fausses sur les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique, nous nous sommes vus à portée de répandre quelque jour sur leur histoire, sur leurs mœurs, sur leur séjour dans le voisinage du pôle, en nous servant de manuscrits qui nous ont été communiqués, et en consultant les dernières relations que les Danois ont publiées touchant le Groënland en 1765, en

une langue peu connue de l'Europe savante. Il étoit impossible d'avoir des avis plus récens, plus authentiques, et de puiser dans de meilleures sources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'isthme de Darien, on a fourni toutes les lumières nécessaires pour développer l'origine des *nègres blancs*, et pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problême qui a jusqu'à nos jours divisé les naturalistes, moins occupés à s'instruire des faits et à examiner la nature, qu'à imaginer des hypothèses ingénieuses que les faits et la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien, tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet: s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer; s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuyer leurs sentimens, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement; ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'er-

reur. Aussi a-t-on hérité cette méthode des siècles ignorans, où l'on abondoit en argumens, et où l'on manquoit de démonstrations : on avoit enseveli les sciences sous tant de délires scientifiques, qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître de sitôt d'une nuit qui paroissoit impénétrable à la lumière.

On a réduit en un abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraisemblable, de faux et de ridicule sur les Patagons, depuis l'an 1520 jusqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux, et plus que misérable, qui erre dans les sables Magellaniques, étoit un peuple de géans, et que ces géans avoient une taille de dix pieds.

Plusieurs voyageurs les ont vus, disent-ils, et ils demandent ce qu'on a à leur répliquer, ce qu'on peut objecter contre le témoignage de leurs yeux. Rien, sinon que l'amour du merveilleux éblouit, les observateurs prévenus, et que l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions

avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des Sauvages de stature colossale au sud de l'Amérique, il s'est écoulé deux cent quarante-sept ans, qu'on a employés à se contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduisit, en 1599, une fille patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds et demi après avoir achevé sa croissance : ceux qui se sont refusés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques géans en Europe, et ne pas disputer davantage; ils auroient dû tout au moins rapporter des ossemens et des squelettes de ces hommes prodigieux ; mais on conçoit aisément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner est le seul qui se soit hasardé de montrer à Londres l'os de la cuisse d'un Patagon :

depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débris avoit appartenu à un taureau du Brésil, depuis que Hans-Sloane a publié sa gigantologie, aucun charlatan n'a osé reparoître avec des dépouilles supposées de géans, qu'on employoit déjà pour tromper les Romains du temps d'Auguste, comme Suétone en convient, en parlant des squelettes que cet Empereur conservoit dans son cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament et le génie des Américains, les anthropophages, les hermaphrodites, la circoncision et l'infibulation, sont autant de morceaux qu'on s'est efforcé de rendre intéressans.

Comme les superstitions religieuses des peuples de l'Amérique ont eu un rapport sensible avec celles qu'ont pratiquées les nations de l'ancien continent, on n'a parlé de ces absurdités que pour en faire la comparaison, et pour démontrer que, malgré la diversité des climats, l'imbécillité de l'esprit humain a été constante et immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des notes répandues dans cet ouvrage : si je m'étois apperçu après coup qu'elles ne sont pas toujours instructives, et qu'elles n'occupent que de la place, je les aurois retranchées sans hésiter, et me serois applaudi de ce sacrifice ; mais comme dans une si grande diversité de matières importantes, on a dû quelquefois se contenter soi-même, il est arrivé que les notes renferment autant d'intérêt que le texte ; et si on les en détachoit, elles formeroient seules un recueil qui ne seroit rien moins que vide de choses.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

PREMIÈRE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitans, de la découverte du nouveau monde, &c.

JE placerai à la tête de cet ouvrage quelques observations frappantes et décisives, afin de donner d'abord une notion précise du climat du nouveau monde : je décrirai ensuite ses habitans, leur constitution et leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence et l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai cru entrevoir les causes et les prin-

cipes dans la nature même, et non dans mes idées.

Les matières qu'on discutera, quoique également intéressantes, sont néanmoins fort disparates et plus attrayantes les unes que les autres. Il faut se figurer qu'on va traverser successivement des terrains incultes et dépeuplés, et des paysages rians et pistoresques.

Cette variété n'est pas une confusion qui puisse brouiller les objets, ou troubler la composition du tableau, c'est une conséquence qui résulte bien plus du sujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le climat de l'Amérique étoit, au moment de la découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupèdes, qui s'y sont trouvés plus petits d'un sixième que leurs analogues de l'ancien continent.

Ce climat étoit sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés et viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une façon étonnante.

La terre, ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts et de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile et immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissemens, eurent tous à essuyer, les horreurs de la famine ou les derniers maux de la disette.

Les Espagnols furent de temps en temps contraints des manger des Américains, et même des Espagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugèrent dès-lors quelle seroit un jour la férocité de leur vainqueur, si acharné à sa conquête que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons Français, envoyés dans ce monde infortuné, finirent par se dévorer entre eux. Les Anglais qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés sur les vaisseaux du Commodor Drack : on les prit à Londres pour des spectres, et on ne trouva plus personne dans toute la Grande-Bretagne qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays ; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ses abîmes d'inépuisables trésors, la soif de l'or affronta tous les dangers, surmonta tous les obstacles, et vainquit la nature même.

Quel qu'ait été jusqu'à présent le progrès du travail et de l'industrie des commerçans et des planteurs, il y a encore, aux Indes occidentales, plusieurs colonies secondaires, absolument hors d'état de se nourrir de leurs propres productions ; elle se dissiperoient, si les Métropoles Européenes n'avoient soin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales et dans la plupart des isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes et même mortelles, lorsque l'ardeur du soleil y occasionnoit une espèce de fermentation; il s'y en élevoit des brouillards épais et chargés de sel marin, auquel les physiciens de l'ancien monde avoient refusé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore, de nos jours, sur les mangliers et d'autres végétaux, un sel qui renaît sans cesse, parce qu'il s'élève sous la forme de vapeur, et se cristallise ensuite sur chaque feuille trempée de cette saumure.

Ce terrain fétide et marécageux faisoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reste de l'univers connu : on en exprimoit ce suc si redoutable dont les Sauvages armoient la pointe de leurs flèches, qui, en effleurant seulement l'épiderme des hommes et des animaux, donnoient la mort la plus prompte possible.

La principale nourriture des Américains établit à la Côte orientale, étoit une plante empoisonée, qu'on ne rendoit comestible que par adresse. Je parle de tant d'espèces de *jucas* et de *manihots*, qui sont presque toutes mortelles, lorsqu'on les mange crues,

et comme elles sortent du sein de la terre (*). C'étoit néanmoins ce *manihot* qui tenoit lieu aux Indiens du seigle et du froment, qu'ils ne connoissoient point. Il faut avouer que l'histoire de l'ancien continent ne nous offre pas d'exemple pareil, et quelle qu'y soit la somme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier qui ait été contraint de tirer son premier aliment d'un végétal vénéneux, hormis peut-être dans des temps d'une disette momentanée et extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*arum*, qui est de toutes les plantes européennes la plus approchante du *manihot*, par sa qualité caustique, et nutritive quand on la prépare.

La plupart des végétaux qui ne sont que tendres et herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes ; ce qui provenoit du nitre terrestre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, pour la première fois, dans la nouvelle France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette

(*) Le véritable contre-poison du suc de manihot, est le sel d'absynthe délayé dans de l'eau de menthe. On se sert aussi, dans quelques Isles, de la lie du Rocou, mais avec un moindre succès.

lessive découper en un instant toute la toile en lambeaux, et la réduire ensuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raison, à la violence du sel âcre et copieux que cette cendre receloit.

La surface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de lézards, de couleuvres, de serpens, de reptiles et d'insectes monstrueux par leur grandeur et l'activité de leur poison, qu'ils tiroient des sucs abondans de ce sol inculte, vicié, abandonné à lui-même, et où la séve nourricière s'aigrissoit, comme le lait dans le sein des animaux qui n'exercent pas la puissance de se propager.

Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles et les crapauds, étoient pour la plupart d'une taille gigantesque dans leur espèce, et multipliés au-delà de l'imagination. En jetant les yeux sur les excellentes figures dessinées à Surinam par la demoiselle Merian, (*) on est frappé de la grosseur des papillons, qui égale le volume de nos oiseaux.

Les plus anciens établissemens des Euro-

(*) Edition *in-folio* d'Oosterwyck, 1719. Amsterdam. Voyez aussi les quatre volumes *du Trésor de Séba*.

péens en Amérique ne sont pas encore de nos jours exactement nettoyés de bêtes immondes ou venimeuses, dont l'humidité de l'athmosphère facilite la population. Panama est affligé par des serpens, Carthagène par des nuées d'énorme chauve-souris, Porto-Bello par des crapauds, Surinam par des kakerlaques, la Guadeloupe et les autres Colonies des isles, par des ravets et des scarabées rongeurs, Quitto par des piques, Lima par des pucerons et des punaises. Les anciens rois du Mexique et les empereurs du Pérou n'avoient trouvé d'autre moyen pour délivrer leurs sujets de la vermine qui les dévoroit, qu'en leur imposant des tributs d'une certaine quantité de pucerons, qu'ils étoient obligés d'apporter tous les ans ; Fernand Cortez en trouva des sacs pleins dans le palais de Montezuma. Garcilasso dit que les Péruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à peu-près à ce tribut de têtes de moineaux qu'on exige des paysans du Palatinat.

Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'il y croît des grenouilles qui pesent jusqu'à trente-sept livres, et dont le cri imite le beuglement des veaux; il n'existe

pas de monstres semblables dans le reste du monde.

Les fourmis ravageoient tellement les contrées du sud de l'Amérique, qu'on y surnommoit cet insecte le roi du Brésil : *il rey di Bresil* (*) du temps que, par un contraste singulier, les onces, les tigres et les lions Américains étoient entièrement abâtardis, petits, pusillanimes et moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie et de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourrissoit une espèce de tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *tigre poltron*, c'est le cougouar. Les loups, les gloutons et les ours avoient aussi dans ce pays la taille rapetissée, et moins de bravoure que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent. Il paroît même, selon les observations de Dupratz et de quelques autres, que les caïmans et les crocodiles Américains n'ont ni l'impétuosité ni la fureur de ceux de l'Afrique.

(*) Du temps que les Hollandois étoient en possession du Brésil, on présenta à la compagnie des Indes un projet pour délivrer cette province de l'Amérique des fourmis qui la dévastoient. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moyen seroit d'encourager la multiplication du grand et du petit fourmillier.

Enfin, une altération et abâtardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupèdes jusqu'aux premiers principes de l'existence et de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de six à sept pouces, on la trouvoit très-froide, et même dans la Zone-Torride (*). Les graines tendres qu'on y semoit d'un doigt trop avant, se glaçoient et ne germoient pas; aussi a-t-on remarqué que la plûpart des arbres indigènes de l'Amériqne, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer, comme par instinct, sur la superficie horizontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol. Pison, Margraff et Oviedo ont fait cette observation tant aux isles qu'au continent. En même-temps, les troncs et les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux implantés et parasites, des polipodes, des guis, des agarics, des champignons, des cuscutes, des mousses et des lichens, provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, et où la nature, faute d'être dirigée

(*) Voyez *Pison*, *introduction à l'histoire naturelle du Brésil.*

par la main de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. Il s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain et les productions des deux règnes souffroient sans relâche. Toutes les plaies et les blessures négligées pendant deux ou trois jours y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues et des vaisseaux en ont été transportés (*) par un escadre Française en Europe, où l'on ne les connoissoit pas il y a soixante ans : leur multiplication a été si prodigieuse et si rapide dans nos mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les ports, et ajouté de nouveaux dangers aux dangers de la navigation, en criblant sous le pied du matelot la carène des navires. Ces insectes, qui ont fait trembler la zélande, étoient aussi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européens ont rendu les rats et les souris, qui n'y existoient pas avant la découverte, et qui ensuite ont tellement pullulé, qu'ils sont devenus un véritable fléau pour les colonies. Si dans de certaines isles les souris n'avoient trouvé

(*) Voyez un *Mémoire de Deslandes, commissaire de la marine :* il nomme les vaisseaux et les officiers qui commandoient sur l'escadre qui rapporta des isles de l'Amérique les premiers vers Tarêts en France.

des ennemis dangereux dans les serpents, elles auroient peuplé au point d'y commetre les mêmes ravages, que les lapins commirent jadis dans les isles Baléares et en Espagne (*).

En comparant les expériences qu'ont fait avec des thermomètres, Delacondamine et Juan d'Ulloa au Pérou, et l'infatigable Adanson au Sénégal, on peut aisément s'appercevoir que l'air est moins chaud au nouveau monde que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement possible, la différence de température, je pense qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'est-à-dire qu'il fait aussi chaud en Afrique à trente degrés de l'équateur, qu'à dix-huit degrés seulement de cette ligne, en Amérique. Les thermomètres n'ont guère monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone-Torride, qu'ils

(*) En 1524, un vaisseau de l'escadre envoyée à la découverte des terres Australes, par l'évêque de Plaisance, ayant passé le détroit de Magellan, arriva au port de la ville de Los-Réis : dans ce navire se trouvèrent les premiers rats qu'on eût jamais vus au Pérou, et depuis ils ont furieusement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé des petits dans les caisses et ballots de marchandises. Les Indiens les appellent Ococha, ce qui signifie une chose qui est venue de la mer. *Zarate, conq. du Pérou, page 155.*

n'arrivent en France au fort de l'été (*). Québec, qui est à-peu-près à la même hauteur que Paris, a un climat sans comparaison plus âpre et plus froid que Paris, la différence est également sensible entre la tamise et la baye de Hudson, qui ont la même latitude.

Il n'existoit au nouveau continent, entre les tropiques, aucun grand animal quadrupède. Les naturalistes qui ont depuis longtemps fait attention à cette particularité, ont soupçonné que les grands germes ne pouvoient se développer dans ce climat désavantageux aux principales productions du règne animal, et favorable seulement aux insectes et aux serpens. Il paroît plutôt que la convulsion des élémens avoit jadis détruit en Amérique tous les grands animaux de la Zone-Torride : les ossemens prodigieux qu'on y déterre,

(*) En 1736, le 31 mai au matin, le thermomètre marquoit à Quito, ville située à 13 minutes seulement de l'Equateur.... 1011, à midi.... 1044. Le premier juin au matin.... 1011 et à midi 1013 1-3. Quant aux expériences faites dans la Zone-Torride de notre continent, voyez *l'histoire naturelle de Sénégal, avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces pays, en* 1749, 50, 51, 52 et 53, *par Adanson, correspondant de l'académie des sciences.*

rendent cette conjecture fort probable, et l'on s'y arrêtera davantage, lorsqu'on traitera de ces os fossiles en particulier dans la suite de cet ouvrage.

Quant aux animaux indigènes du nouveau-monde, ils étoient pour la plupart d'une taille peu élégante, et quelquefois si mal tournée, que les premiers dessinateurs ont eu de la peine à saisir leurs contours et à rendre leurs caractères sensibles. On a observé que la queue manquoit au plus grand nombre de genres, et qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la division des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derrière, ce qui est fort frappant dans le tapir, le fourmillier, le glama de Margraff, le paresseux et le cabiai.

Les autruches, qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts divisés en Amérique.

Les animaux d'origine Européenne ou Asiatique, qu'on y a transplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris : leur taille s'est dégradée, et ils ont perdu une partie de leur instinct ou de leur génie ; les cartilages et les fibres de leur chair sont devenus plus rigides et plus coriaces : la viande

de bœuf est si pleine de filasses, qu'on a peine à la mâcher à Saint-Domingue.

Les cochons seuls y ont acquis une corpulence étonnante, parce qu'ils se plaisent dans des pays uligineux, abondans en fruits aquatiques, en insectes et en reptiles : la qualité de leur chair s'est beaucoup perfectionnée, et les médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'isle de Cubagua, où les cochons, amenés de la Castille, changèrent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoissables : leurs ongles poussèrent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longeur.

Les moutons de l'Europe souffrent aussi une forte altération à la Barbade ; et on sait que les chiens amenés de nos pays, perdent la voix, et cessent d'aboyer dans la plûpart des contrées du nouveau continent.

Ceux d'entre les quadrupèdes transmigrés qui ont le moins réussi, ce sont certainement les chameaux. Au commencement du seizième siècle, on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Pérou, où le froid dérangea leurs organes destinés à la réproduction, et ils ne laissèrent aucune postérité.

Les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée

de transporter des éléphans au Brésil ; mais il y a toute apparence que ces animaux y essuieroient le même destin que les chameaux au Pérou, et qu'ils ne procréroient pas, quand même on les abandonneroit dans les forêts à leur propre inclination, le changement de nourriture et de climat étant infiniment plus sensible aux éléphans qu'aux autres quadrupèdes de la première grandeur.

Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les amandiers, les pruniers, les cerisiers, les noyers y ont foiblement prospéré et presque pas du tout. Les pêchers et les abricotiers n'ont fructifié qu'à l'isle de Juan Fernandès : ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou succulentes, qui exigent une terre humide et pâteuse, comme les cannes à sucre, les melons, les citrouilles, les choux et les raves, ont surpassé l'attente même des cultivateurs. Notre seigle et notre froment n'ont pas pris, sinon dans quelques qartiers du nord. Le riz, qui aime à être submergé, et les féveroles, qui se plaisent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuses.

On peut juger plus sûrement de la nature d'un climat par ses productions végétales et animales, que par toutes ses autres espèces

d'observations, et c'est pourquoi nous nous sommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins décisives ou plus vagues.

Les lézards iguans ou les coqs de joûte, dont tant d'Américains se nourrissoient, y renforçoient, sans qu'on le sût, le principe vérolique dont tous les hommes et beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le détroit de Magellan jusqu'à la terre de Labrador, où finissoit le mal vénérien pour faire place au scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut observer que la même espèce de lézards iguans est fort nombreuse dans l'Asie méridionale, où l'on en a mangé la chair de tout temps, sans que jamais cet aliment ait produit le moindre symptôme du mal d'Amérique ; ainsi il développe et aigrit ce virus par-tout où il le rencontre, sans le faire germer dans le sang de ceux qui en sont exempts.

L'iguan est un vrai lézard, de quatre à cinq pieds de long et de vingt pouces de circonférence ; tout son corps est couvert d'écailles rigides, tuillées, brunâtres, et mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aigues

commencent au chignon du col, et vont en diminuant insensiblement jusqu'à l'extrémité de la queue ; les pointes qui passent sur la convexité du dos, sont les plus longues. Comme il dresse ou déprime cette denture à proportion qu'il est en colère, les Hollandais et les Français lui ont donné le nom de coq de joûte. (*)

Cet étrange animal a sous la mâchoire inférieure, une poche ou un sac pointu comme un capuchon, que les naturalistes nomment un *goître*. La texture de ce goître est de la même substance que la pellicule et l'appendice qui ornent la gorge et la tête du coq d'inde ; sa partie extérieure est hérissée de quelques dents assez petites : l'autre côté, qui regarde la poitrine, est entièrement édenté. Des écailles très-menues, d'un bleu mourant, d'un jaune-brun et d'un rouge-obscur, tapissent cette espèce de sac au dehors.

L'iguan a quatre pattes divisées en cinq doigts, garnis d'ongles crochus et effilés : son regard est horrible ; il a les yeux grands, étincelans, bordés d'un cercle rouge, et les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme son goître. Sa langue est

(*) *Seba*, *thesaurus rerumnaturalium*, pag. 149. T. I. Tab. 95 et 96, &c.

fourchue, aplatie, et sa gueule osseuse est garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col sont plus relevées que les autres, et les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, sinon quand il est en chaleur et qu'on l'inquiète : alors il s'élance avec force et mord opiniâtrément ce qu'il saisit, sans quitter prise ; sa morsure n'est pas dangereuse, sa bave n'étant imprégnée d'aucune qualité venimeuse.

On le chasse principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, et des sommités de végétaux, il est plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue et ses cuisses sont plus charnues que le reste du corps ensemble, et peuvent servir à repaître quatre personnes. On préfère les femelles, parce que leur chair est plus tendre, plus blanche, et a le même goût que celle du poulet. (*) Ces femelles pondent, sur les rivages de la mer, depuis treize jusqu'à

(*) Quelques voyageurs paroissent faire grand cas de la chair de l'iguan, et n'en sauroient trop exalter la délicatesse et la tendreté ; cependant Pison le naturaliste assure qu'elle est fade, et qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver détestable : elle a le même goût que les cuisses de grenouilles en Europe.

vingt-cinq œufs, sans jaune, gros comme ceux de pigeons, et qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert, jusqu'à présent, quatre à cinq espèces de ces lézards en Amérique, qui ne diffèrent que par la taille, l'arrangement et la marbrure des écailles : on en trouve au Brésil, à la Guiane, au Mexique, à la nouvelle Espagne, dans différens autres endroits du continent, et dans les isles.

Tel est cet animal si funeste à ceux qui en mangent lorsqu'ils sont infectés du mal vénérien : non-seulement cet aliment irrite incroyablement cette indisposition, mais la ranime et la réveille lorsqu'elle paroît assoupie. Les Nègres, qui ont en général un penchant marqué à se nourrir de serpens et de lézards par préférence à toute autre viande, sont aussi extrêmement friands de la chair de l'iguan ; mais pour peu qu'ils soient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, et pour les soustraire à la mort, il faut leur administrer des remèdes très-efficaces, et sur-tout des bouillons de tortues. Les Européans mangent aussi la chair et les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue et de précaution que dans les pre-

mières années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété malfaisante : on ne la soupçonnoit pas.

Quelques Auteurs veulent que les Nègres aient porté cette maladie de l'Afrique aux Indes occidentales ; mais cette opinion, cent fois réfutée, est d'autant plus risible, que ces prétendus auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Nègres au nouveau Monde : quoiqu'il soit difficile de la fixer (*), on sait cependant avec

(*) Il est constant que pendant les treize premières années de la découverte de l'Amérique, les Espagnols n'y ont transporté aucun nègre. Ce ne fut qu'en 1517 que se fit le premier transport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejeté par le cardinal Ximenès, et approuvé par le cardinal Adrien, avoit été conçu et rédigé par un prêtre, nommé *Las Casas*, qui, par la dernière bisarrerie dont l'esprit humain soit capable, fit un grand nombre de mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injustice atroce, et imagina en même temps de réduire les Africains en servitude, pour les faire labourer ce pays, si injustement conquis, dans lequel il consentit lui-même à posséder le riche évêché de Chiappa.

Le ministère espagnol accorda en 1516 un privilège exclusif pour l'achat et la vente des nègres, à Dechièvres, qui ne se voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23,000 ducats, à des marchands Génois, qui formèrent une compagnie, qui porta long-temps le nom de

certitude, qu'elle est postérieure aux temps où les compagnons de Christophe Colomb, et sur-tout un certain Margarita, et un moine nommé Buellio, ramenèrent le mal vénérien de Saint-Domingue. Dans l'histoire générale de Ferreras, ce fougueux Missionnaire est appelé Pierre Boil, supérieur de l'ordre de saint Benoît; dès qu'il fut débarqué à Saint-Domingue, il y excommunia Christophe Colomb, qui a été par conséquent le premier Européan excommunié en Amérique: Buellio ne se contenta pas de cette basse méchanceté, il retourna en Espagne, où il infecta ses compa-

la *compagnie des Grilles*: elle devoit fournir, la première année, quatre mille nègres des deux sexes; mais elle comprit trop bien ses intérêts pour ne point éluder une partie de son contrat, et n'amena que mille pièces d'Indes; 500 mâles et 500 femelles, qui débarquèrent au commencement de 1517, à l'isle de Saint-Domingue; on en envoya sur le champ la moitié au Mexique, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers noirs revinrent à un prix exorbitant: en effet, on ne voit pas trop pourquoi on permit à Chièvres de revendre une commission qu'il ne pouvoit lui-même exécuter; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains le trafic des nègres pour les Indes Espagnoles, y gagnèrent des sommes considérables.

Cet odieux commerce qui fait frémir l'humanité, avoit

triotes et intrigua tant à la Cour, qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme se voyant en proie aux fureurs d'un si vil fanatique, se repentit d'avoir découvert un monde nouveau.

Les habitans des Antilles, où le mal vénérien sévissoit plus qu'ailleurs, disoient qu'il leur étoit jadis venu du continent de l'Amérique : ceux du continent assuroient qu'il leur étoit venu des Antilles ; personne ne vouloit l'avoir vu naître dans sa patrie ; mais ils tomboient tous d'accord qu'ils avoient été

cependant été autorisé et accordé aux Portugais, par une bulle du pape, de l'an 1440. L'infant Henriquès de Portugal fut le premier prince chrétien qui se servit d'esclaves nègres : Ferdinand le catholique en fit passer aussi quelques-uns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de nègres et de basanés ; et ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Brésiliens : on trouve dans une lettre du chevalier Goes, qu'on négocioit vers ce temps 10 à 12,000 mille nègres par an à Lisbonne, et qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 jusqu'à 50 ducats la pièce : dans une autre lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient arabe, et qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un discours sur l'origine de la traite des nègres, que je composai il y a quelques années.*

de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européans reçurent en échange de la petite-vérole, qu'ils portèrent à leur tour au nouveau Monde. Le premier Américain de distinction qui mourut de cette petite-vérole transplantée, fut le frère du timide et malheureux Montézuma, empereur du Mexique : le premier Européan de distinction que le mal d'Amérique emporta, fut le roi François I; mais jusqu'à cet événement, arrivé en 1547, cette maladie avoit déjà fait d'immenses ravages dans notre continent. La rapidité de sa propagation fut étonnante ; les Maures chassés d'Espagne en inoculèrent les Asiatiques et les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone jusques dans la France septentrionale. En 1596, le parlement de Paris, toutes les chambres assemblées, porta le fameux édit qui défendoit à tous les citoyens, atteints du mal d'Amérique, de se montrer dans les rues, sous peine d'être pendus ; ordonnant, sous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures. (*) Deux ans après,

(*) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet édit, qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

« Pour pourvoir aux inconvéniens qui adviennent cha-

on voit déjà cette contagion se manifester en Saxe, au moins les scholastiques de Léipsik soutinrent-ils des thèses sur la nature du mal vénérien, qu'ils ne connoissoient point, dès l'an 1498 : ils se dirent à cette occasion des injures effroyables en latin barbare, firent

cun jour, par la fréquentation et communication des malades, qui sont de présent en grand nombre en cette ville de Paris, de certaine maladie contagieuse, nommée la *grosse vérole*, ont ésté advisez, concluds et délibérez par révérend père en Dieu, monsieur l'Evêque de Paris, les officiers du Roi, prévôt des marchands et eschevins, et le conseil, et l'avis de plusieurs grands et notables personnages de tous estats, les points et articles qui s'ensuivent ».

« Sera fait cry public, de par le Roi, que tout malade de cette maladie de *grosse vérole*, étrangiers, tant hommes que femmes, qui n'étoient démourans et résidans en cette ville de Paris, alors que ladite maladie les a prins, vingt et quatre heures après ledit cry fait, s'envoisent et partent hors de ceste ville de Paris, ez pays et lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur résidence, quand cette maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent ez portes de saint-Denis et saint-Jacques, où ils trouveront gens députés, lesquels leur délivreront à chacun 4 sols parisis, en prenant leur nom par escript, et leur faisant défenses, sur la peine que dessus, de non rentrer en cette ville, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement guaris de cette maladie, &c. »

beaucoup d'argumens en forme, et ne guérirent aucun malade.

Le premier poète qui composa des vers sur un si grand malheur, fut un flamand, nommé le Maire : en lisant son poème, on s'apperçoit que les principaux symptômes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entièrement disparu de nos jours : on ose presque croire qu'après s'être mitigée d'un siècle à l'autre, elle s'usera par sa propagation comme la lèpre, dont les germes vénéneux se décomposèrent et se détruisirent, pour s'être, pour ainsi dire, trop étendus en superficie. Enfin, un des plus grands médecins de l'Europe a prédit que le sang de notre dixième génération sera réellement purifié, et qu'on verra la nature et l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il est à souhaiter, sans doute, que cette prédiction soit plus heureuse que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien pour l'an 1584, et jamais il n'occasionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* et *Erabyaws*, est une indisposition si différente du mal d'Amérique, que le mercure est absolument contraire aux Nègres affligés des *Yaws* : d'ailleurs les caractères

et les suites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve, sans réplique, que la peste vénérienne est née en Amérique, c'est la quantité de remèdes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes : ils usoient de plus de soixante simples différentes, que le danger pressant les avoit forcé à connoître. Il seroit souverainement absurde de dire que les Américains auroient cherché des remèdes si multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui, au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut assez ingénieux pour conjecturer que son mal venant des Indes occidentales, il trouveroit aussi aux Indes le plus puissant spécifique ou la meilleure recette. Il entreprit le voyage et ne se trompa point : les Sauvages de Saint Domingue, en le voyant seulement au front, connurent qu'il étoit gangréné, et lui montrèrent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par son malheur, et fit une fortune immense en Espagne, où il rapporta la résine, les écorces et l'aubier du Gaïac, avec la véritable préparation selon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du mercure en Italie, devint aussi le plus riche particulier de son siècle,

et son luxe éclipsa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'atmosphère en Amérique, et l'incroyable quantité d'eaux croupissantes répandues sur sa surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y avoit essuyée dans les vallées et les bas-fonds, et dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long; il n'est pas improbable d'attribuer à cet évènement physique, admis comme vrai, la plûpart des causes qui y avoient vicié et dépravé le tempérament des habitans; et il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothèse de Buffon, qui suppose que la nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé et vivifié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, et qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs, il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient au sortir de leur création, dans un état de décrépitude et de caducité; il paroît au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur espèce seroit plus nouvelle.

Ceux qui se sont imaginés que l'Amérique n'a jamais été sujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages sur la cime des montagnes du Pérou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louisiane et à la Caroline des lits, des bancs et des collines entières de dépouilles marines. Pourquoi les sommets des Cordilières fourniroient-ils des coquillages, puisqu'on n'en trouve déjà plus sur les plus hautes pointes des Alpes, qui sont cependant de plus de six mille cinq cent pieds moins élevées que la tête du mont Chimboraço au Pérou (*)?

(*) Il est prouvé par des observations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications sur la cime des montagnes les plus élevées, et même très-rarement sur le sommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des îles de différente hauteur et largeur, baignées par la surface des eaux, comme toutes les îles connues de nos jours.

..... *Quod observationibus constet, in apicibus celsissimorum montium numquam reperiri petrificata, et vel rarissime in fastigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis insula erant, variâ altitudine et latitudine, in summis aquis extensae; quemadmodùm hodieque quotquothabentur insulae aquis circumdatae, non esse videntur nisi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina, plus minus lata,*

Comme le soleil enlève, par son action continuelle, les sels les plus subtils dans toute la profondeur de l'*humus* qu'il dessèche, il est croyable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus sain et plus salubre. Il se peut que les végétaux s'y corrigent, parce que les fibres de leurs racines puisent moins de sucs caustiques et corrosifs: la multiplication des insectes et des serpens y diminue sensiblement: l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Christophe Colomb, il suffisoit d'y séjourner quelque-temps pour

de maris superficie sese efferunt, ut solum habitabile exibeant. Seba, thesaur. Rer. Nat Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edit. d'Amsterd. 1765.

Par des observations plus exactes, on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux se sont élevées sur notre planète, pendant les plus fortes inondations qu'elle a essuyées. Haller dit qu'on ne trouve aucune espèce de coquillage sur les plus hautes pointes des Alpes; d'où l'on peut déjà calculer, à-peu-près, l'élévation des eaux dans notre hémisphère; ce qui n'est guère favorable au système qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, et du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident, puisqu'en ce sens on devroit découvrir des coquillages sur les montagnes les plus élevées. Woodward, qui pressentoit cette difficulté, assure hardiment qu'on en trouve sur toutes les pointes montagneuses; mais cela est très-faux par la seule inspection.

gagner la goutte-sereine et le mal vénérien, sans contact, les germes en étant comme répandus dans l'athmosphère, par l'expiration des habitans : aujourd'hui on n'y contracte plus cette dernière maladie que par le contact immédiat de ceux qui en sont infectés.

Les chiens Alains, que les Espagnols jetèrent dans différentes isles et plusieurs cantons du nouveau continent, furent bientôt aussi atteints de la peste vénérienne.

Ceux qu'on y mène à présent se conservent sains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'usage abominable et continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens transplantés en Amérique ; cet aliment n'étant autre chose qu'un vrai levain variolique dans sa plus grande activité. (*)

On prétend que toutes les autres espèces d'animaux Européans dégénèrent moins aujourd'hui aux Indes occidentales, que dans le premier siècle de la découverte ; ce qui

(*) Les chiens du Pérou, qui sont de la première race transplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'atmosphère en Amérique est la véritable cause de ce que ces animaux n'enragent jamais dans aucune partie du nouveau monde.

semble prouver au moins que le climat s'y est un peu amendé.

Il est certain que le travail des cultivateurs, qui ont éclairci les forêts, purgé la terre des bêtes immondes, dirigé le cours des rivières, saigné les marais et défriché de grands espaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres causes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainsi que les sommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terrains adjacens humides et bourbeux, jusqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux stagnantes et viciées, par la décomposition et la réproduction des végétaux et des insectes, exhalent des vapeurs extrêmement nuisibles à ceux qui n'y sont point accoutumés.

Hume dit qu'il est surprenant que les petites armées Espagnoles, qui soumirent et dévastèrent ces grandes régions, n'aient presque rien eu à souffrir des maladies. Il se trompe, faute de s'être instruit dans les historiens de ce temps-là. Les troupes commandées par les frères Pizarre, furent attaquées au Pérou de gouttes aux yeux, et de pustules pestilentielles (*): de tous les pelotons qui étoient

(*) « Ils furent aussi atttaqués dans ce même lieu, de » cette espèce de maladie dont nous avons parlé au cha-

sous les ordres de Gonsalve, à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ses troupes, atteint dans le tourbillon de ses conquêtes, du mal vénérien, dont il seroit mort, si les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs simples, les médecins Espagnols ayant déjà inutilement épuisé les prestiges et les ressources de leur art. Fernand Soto ne fut pas si heureux; il expira dans la Floride, et son armée s'y seroit entièrement fondue par une épidémie, si les Sauvages n'avoient eu la simplicité d'indiquer encore un remède à leurs insatiables oppresseurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays qu'en Amérique, pendant les premières années de la conquête; la mortalité fut extraordinaire par-tout où les Espagnols pénétrèrent, et la terre y étoit quelquefois si jonchée de cadavres, que les vivans ne suffisoient pas pour

» pitre quatrième du premier livre, c'est-à-dire, d'une » manière de verrues, ou de clous fort dangereux, et » il n'y eut presque personne dans toute l'armée qui en » fût exempt. Tout malades qu'ils étoient, Pizarre les » fit résoudre à partir, leur persuadant que la malignité de l'air dans ce lieu-là leur causoit ces incommodités. » *Zurate*, *hist. de la conquête du Pérou*, *liv. II*, *ch. I. pag.* 80.

y enterrer

y enterrer la moitié des morts. A l'isle de Cuba, où se fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de soixante-mille hommes, que ce double fléau moissonna en moins de six mois : l'isle de Saint-Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus considérable.

L'histoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint, à la vérité, les colons de cette isle, et ceux de la Barbade, comme des spectres ambulans, qui traînent plutôt leur existence qu'ils ne la supportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies ; cela ne paroît pas, au premier coup-d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler ; mais ces isles, situées dans la Torride, ont été par une exploitation mal-entendue, presqu'entièrement dépouillées de leur ombrage, de sorte que la chaleur y est devenue plus nuisible que jamais aux habitans, blasés par le feu des liqueurs spiritueuses. Ainsi ces particuliers, et plusieurs autres de cette nature, ne décident rien. Quand Franklin dit que les abattis immenses qu'on a faits dans les forêts de la nouvelle Angleterre et de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela est encore croyable, puisqu'on a donné par-là plus de prise et de champ aux vents

du nord, chargés d'atomes de glace, et qui dominent continuellement sur ces plages. C'est ainsi qu'on est parvenu à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais, en dégradant un bois de haute-futaie qui servoit de ce côté-là de rideau contre les vapeurs sulfureuses du royaume de Naples, et en laissant par une indolence impardonnable, les marais Pontins se renoyer après le dessèchement fait sous Auguste.

A la première fondation des colonies aux isles de l'Amérique, les Européans ne pouvoient y élever aucun de leurs enfans : la malignité de l'atmosphère les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moissonnoient dans l'adolescence. Maintenant les colons y conservent à-peu-près le quart des enfans qui leur naissent. Il est vrai cependant que le climat du nouveau Monde renferme un vice secret, qui jusques à présent s'oppose à la multiplication de l'espèce humaine : les femmes d'Europe cessent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calim, qui avoit observé ce phénomène, même dans l'Amérique septentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air, échauffé et refroidi d'un instant à l'autre : je doute que ce soit la véritable cause de cette stérilité préma-

turée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, est sur-tout apparent dans les Nègres, qui y procréent si peu, qu'on est obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique; sans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, et leur race périroit, quoiqu'on en ait amené à-peu-près quarante mille par an, depuis l'époque de 1517. Il y a eu des années où les recrues se sont montées à soixante mille pièces de Nègres, de Négresses, de Négrites et de Négrillons; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, et sur-tout vers le commencement du seizième siècle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute sa stabilité; de sorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude; et le total des Africains transplantés en Amérique, en un laps de deux cent cinquante ans, fournit par-là un nombre de dix millions d'hommes, qui ont vécu et expiré dans l'humiliation, dans les tourmens, dans la servitude, au centre d'une terre étrangère, qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres. (*)

(*) Si l'on compte les Nègres dont on a besoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de soixante mille

Je crois qu'on me saura gré de ne toucher ici à aucune hypothèse sur l'origine de la population du nouveau continent : je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraisemblance dans le sentiment d'un Auteur moderne, qui accorde à peine six cents ans au genre humain en Amérique. Les raisons qu'il hasarde pour justifier cette date, se détruisent

pièces ne peut y suffire annuellement; mais comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été aussi régulières et aussi considérables qu'elles le sont à présent.

Avant que la terre ne fût épuisée à la Barbade, il y falloit cent mille Nègres de recrue en trente ans. La Martinique et S.-Domingue en emploient à-peu-près cent quatre-vingt mille, il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, et elle a besoin de sept mille recrues par an. Par le traité de l'Assiento, on a vu que les Espagnols devoient avoir, pour leurs possessions de terre-ferme, huit mille noirs par an. Les Portugais en ont besoin, pour le Brésil seul, de vingt mille annuellement, et ils en ont traité, du temps passé, à-peu-près un pareil nombre à Congo, à Cacongo, à Angole; mais je doute que ce commerce soit maintenant dans cette même activité. Il seroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadeloupe, Surinam, la Virginie, la Louisiane consument de Nègres; tous ces établissemens étant exploités par les mains des Africains, dont un seul, mis en bonne terre, rapporte à son maître 300 livres tournois par an.

les unes par les autres, et ne forment toutes ensemble qu'un enchaînement d'erreurs, et d'erreurs remarquables.

Si la vie sauvage, si le défaut d'agriculture et d'alphabet prouvoient incontestablement la nouveauté d'un peuple, les Lapons et les Nègres seroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun professeur de chronologie ne connoît leur antiquité : ceux qui soutiennent qu'ils la connoissent, en imposent. Elle passe toute époque et toute mémoire.

Entre ceux qui ont proposé des systêmes, ou quelque chose de semblable, pour deviner le problême de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui aient plus mal réussi que les savans, qui ont prétendu que les Groënlandais étoient des colonies Irlandaises et Norvégiennes, qui en passant le détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes occidentales jusqu'à la terre del Fuego, puisqu'on sait à présent que les Groënlandais, loin d'être issus et venus de l'Europe, sont venus au contraire de l'Amérique, et ont été habiter une autre partie de leur continent, ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du nouveau monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphère s'est

peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique ? Cela pourroit proprement se nommer sottise des deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit humain, un théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter sur une montagne du Brésil : les enfans de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfans du côté de Fernambouc, et se rembarquèrent tout de suite dans une autre canot, pour venir rendre le même service à notre continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment au docte Mœbius, puisque, dans son *traité des oracles*, il dit positivement que les Apôtres allèrent à pied, par la route des Indes orientales en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouvèrent ce pays désert, et n'y rencontrèrent qu'une femme groënlandaise égarée, avec laquelle ils peuplèrent le Canada, et que le Seigneur bénit cette action méritoire.

Deguignes soutient au contraire, dans un ample mémoire académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin ; mais il nous

apprend en revanche, dans ce même mémoire (*), que des Bonzes de Samarcand allèrent porter le culte du dieu *La* ou *Lam*, ou du *Grand-Lama*, en Amérique, vers l'an 458 de notre ère vulgaire. Ces Bonzes s'embarquèrent, ajoute Deguignes, sur un navire chinois qui alloit tous les ans par le Kamschatka au Mexique, quoique les Chinois avouent sincèrement qu'ils n'ont eu aucune connoissance ni du Kamschatka, ni du Mexique dans ce temps-là, et que l'idée de les chercher ne leur est jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoissent ces deux pays par oui-dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut assez s'étonner qu'il soit venu dans l'esprit d'un savant de Paris de faire naviguer des Chinois, dans de fort mauvaises barques, de leurs ports à la terre de Jeso-Gasima, de-là au Kamschatka, de-là à la Californie, et tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique et détournée, que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oseroient tenter

(*) Voyez les mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tome 28, page 503, édition *in-4°* de l'imprimerie ci-devant royale, 1761.

avec les vaisseaux de la plus solide construction et les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonzes de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'est comme si l'on assuroit que Confucius est venu par la nouvelle Guinée, ou les terres australes, en Westphalie, pour convertir les Germains et leur reprocher d'adorer les femmes déifiées. (*)

Nous connoissons aujourd'hui le culte du Grand-Lama et les dogmes de ses sectateurs.

(*) On sait que les anciens Germains étoient persuadés que la divinité s'incarnoit de temps en temps dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *nec tanquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama*. Les femmes les plus célèbres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gaunier* et *Velleda*, qui joua, sous Vespasien, un rôle fort brillant chez les Bructères : tout le pays intermédiaire entre la Lippe et l'Ems, obéissoit à son gouvernement théocratique : quand le camp presqu'inexpugnable de Xanten, au duché de Clèves, et défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en présent le général romain à *Velleda*, qui résidoit alors, dit-on, dans un village nommé aujourd'hui Spellen ; mais cela n'est pas probable, puisque cet endroit n'est pas situé sur la Lippe. *Velleda* fut à son tour prise sous Domitien, et montrée en triomphe à Rome.

Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre vestige de cette religion originaire de la Tartarie : on y observoit même des pratiques diamétralement opposées : on y égorgeoit des victimes humaines ; on y avoit des idoles, du temps que le culte lamique, fondé sur la transmigration des ames et l'unité de Dieu, avoit les victimes et les idoles en horreur et en abomination : on seroit infailliblement exilé du royaume de Lassa et de tout le Thibet, si l'on y tuoit un seul agneau à l'honneur du Dalaï-Lama. (*)

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a si long-temps et si patiemment nommé des raisonnemens. On se tromperoit très-fort, si l'on croyoit que les autres systêmes

(*) Cette aversion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait soupçonner à Danville que leur religion tire son origine du culte bramique des Indiens, et que le Dieu *La* et le Dieu *Bra* ne sont qu'une même personne. Je ne voudrois pas répondre que cela est exactement ainsi.

On connoît très-peu de religions anciennes qui aient défendu de répandre le sang des animaux et des hommes au pied des autels ; cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue aussi bien aux législateurs des Lamas, qu'aux législateurs des Brachmanes. Danville rapporte encore dans son atlas de la Chine, qu'on ne sert au Grand-Lama qu'une tasse de thé, et une once de farine

proposés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, soient réellement supérieurs aux rêveries de Mœbius et de ses semblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laisse pas le moindre loisir pour réfléchir à de vaines spéculations, si absurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une légère esquisse du climat du nouveau continent au frontispice de cet ouvrage, nous examinerons la constitution de ses habitans, également maltraités par la nature et la fortune.

Les Américains, quoique légers et agiles à la course, étoient destitués de cette force vive et physique qui résulte de la tension et de la résistance des muscles et des nerfs. Le moins vigoureux des Européens les terrassoit

paîtrie avec du vinaigre, par jour, pour toute sa subsistance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela est exactement ainsi; ou si l'on a soumis ce Pontife à un tel régime, c'est que les dévots, au rapport de Tavernier et de Gerbillon, mangent ses excrémens. Ce vinaigre, dont Danville fait mention, n'est autre chose que le *kunn* des Tartares: c'est une boisson qu'on fait avec du lait, et cette boisson n'est assurément pas du vinaigre. Quant au thé qu'on sert au Dalaï-Lama, c'est le *karatza*; c'est un arbuste qui a la feuille d'un vert plus foncé que le théïer de la Chine, et qu'on connoît sous le nom de *thé noir*.

sans peine à la lutte : quelle différence donc entre eux et les anciens sauvages des Gaules et de la Germanie, qui avoient acquis tant de réputation par la puissance de leurs membres robustes, et de leurs corps massifs et infatigables !

La constitution des Américains, peu défectueuse en apparence, péchoit foncièrement par foiblesse : ils s'éreintoient sous les moindres fardeaux ; et on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux cent mille d'entre eux laissèrent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Castillans ; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement sensible. Les anciens auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la ligne équinoxiale : cette observation a été mal faite ; les habitans de la zone torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des zones tempérées, ni aussi petits que les nations polaires. Il est vrai que les débris encore existans des anciens Péruviens fournissent,

au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui passeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands singes, qu'on pouvoit détruire sans remords et sans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une bulle originale, dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des évêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaisoit à lui et au saint Esprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de sorte que, sans cette décision d'un Italien, les habitans du nouveau monde seroient encore maintenant, aux yeux des chrétiens, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille décision, depuis que ce globe est habité et par des singes et par des hommes.

Qui auroit cru que, malgré cette sentence de Rome, on eût agité violemment, au concile de Lima, si les Américains avoient assez d'esprit pour être admis aux sacremens de l'église? Plusieurs évêques (*) persistèrent à

(1) Ce concile de Lima, dont il est ici question, se tint, je crois, en 1583, et c'est le même où l'on condamna un visionnaire, qui, trompé par une femme prétendue pos-

les leur refuser ; pendant que les Jésuites faisoient communier, tous les jours, leurs Indiens esclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, disoient-ils, à la discipline, et pour les détourner de l'horrible coutume de se nourrir de chair humaine. Si ces missionnaires ne s'étoient servis de la religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies ; mais s'ils ont réduit en servitude ces sauvages, qu'ils avoient baptisés, ils sont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguste et de plus sacré parmi les hommes, pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puisse accabler notre existence, l'esclavage.

Les Américains étoient sur-tout remarquables en ce que les sourcils manquoient à un grand nombre, et la barbe à tous. De ce seul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient

sédée, soutenoit que Dieu avoit voulu l'associer à son essence, mais qu'il l'avoit refusé comme de raison, c'est-à-dire, par modestie : il soutenoit encore qu'il étoit pape, ou qu'il le deviendroit ; que le siége du saint Esprit étoit au Pérou, et celui du démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier hérésiarque de l'Amérique, à se taire ; on ne le brûla pas, parce qu'heureusement pour lui, il étoit docteur en théologie.

affoiblis dans l'organisme de la génération ; puisque les Tartares et les Chinois ont à-peu-près ce même caractère : il s'en faut néanmoins de beaucoup que ces peuples ne soient et très féconds et très-portés à l'amour ; mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois et les Tartares soient absolument imberbes : il leur croît à la lèvre supérieure, vers les trente ans, une moustache en pinceau, et quelques épis au bas du menton. (*)

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil sur la surface de l'épiderme et les parties naturelles ; en quoi ils étoient distingués de toutes les autres nations de la terre : et c'est de-là qu'on peut tirer quelques conséquences sur la défaillance et l'altération de ces parties même, auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, sinon la petitesse de l'organe et la longueur du scrotum, qui étoit excessive dans quelques-uns ; aussi en faiscient-ils, au rapport de

(1) Quoique les Chinois n'aient pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient, comme les Américains, dépourvus de poil sur le reste du corps : les femmes chinoises l'abattent à la mode des femmes turques et persanes ; mais les hommes la conservent au contraire des Orientaux.

Pierre d'Angleria, un usage singulier, tant aux Antilles qu'au Mexique.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les observateurs chez quelques peuplades, n'étoit point un caractère imprimé par la nature, mais un effet de l'art; et une opération pleine de dangers produisoit cette configuration monstrueuse, comme on le dira dans l'instant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains est entièrement dégarni de poil, on a eu recours à plusieurs subtilités qui ne sont et qui ne sauroient jamais être des raisons. Il s'y est trouvé des naturalistes assez bornés pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les Sauvages des deux sexes, et que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens occidentaux, étant moins imprégné de sel et plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomène : nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur constitution, et qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, et dans les autres parties du monde ;

leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorsqu'il s'imaginoit que les alimens simples et fades dont usoient ces nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains et les Gaulois (*), qui se nourrissoient aussi simplement que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes et tout le corps fort velu. Or une même cause doit avoir les mêmes effets, et c'est se faire illusion que d'expliquer, par des raisons opposées, des faits semblables, ou des faits différens par les mêmes raisons.

Il est croyable que les indigènes de l'un et de l'autre sexe seroient devenus au nouveau continent, plus fécondes, plus propres à la propagation,

(*) Strabon et Tacite nous apprennent, à la vérité, que de leur temps, les peuples des Gaules et de l'Allemagne faisoient déjà usage du sel, et qu'il s'y élevoit quelquefois entre eux des disputes pour la possession des salines; mais il y a toute apparence que ceux qui habitoient fort avant dans le pays et dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de sauvages savent se passer, quoique les nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

propagation, s'ils avoient usé de sel commun, pour assaisonner leurs mets; mais la privation de ce stimulant ne pouvoit les avoir dépouillé de leur barbe; puisque les Islandois et les Lapons, qui ne salent pas leurs alimens, ont le menton garni d'un poil assez épais, et si long, qu'il leur descend jusqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens et les Mexicains, qui se servoient de sel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut observer que les enfans sauvages, et principalement ceux de l'Amérique septentrionale, ont en venant au monde tous les membres chargés d'un duvet ras, qui se déracine et tombe vers le huitième ou neuvième jour, sans jamais plus repousser. Il n'arrive rien de tel aux enfans de nos climats, dont la peau est rase et nette : ce n'est qu'au temps de la puberté que le duvet croît et ne tombe plus dans aucun instant de la vie, pas même lorsque les cheveux de la tête se déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces règles; mais il suffit qu'elles soient constantes et uniformes dans tous les individus bien constitués.

Cette observation doit donc prouver le ridicule des écrivains, qui ont assuré que les premiers habitans de l'Amérique étoient, à

force de se dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs descendans, cette défectuosité artificielle dans son origine. Je dis que cette espèce d'opinion est ridicule, parce que les mutilations violentes qu'essuient les parens, ne se transmettent nulle part à la postérité, comme on en apportera des preuves bien convaincantes, en traitant de la circoncision : quelque répétées que puissent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reste immuable, et ne condescend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'asservir. D'ailleurs, les vieillards de l'Amérique acquièrent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la lèvre supérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le sang de la plupart des Indiens occidentaux est aujourd'hui très-mélangé avec celui des Européans, des Nègres, des Mulâtres et des Hybrides de toute espèce, il leur naît un léger duvet à la région des aînes ; mais ils ont grand soin de l'arracher avec des pinces de coquilles, tant le préjugé leur est resté que ces parties, pour être bien, doivent être rases ; car ils n'usent point de dépilatoires, par un principe de religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs et errans, qui ont maintenu leur race sans la croiser, sont à présent, comme au temps de la découverte du nouveau monde, absolument sans poil sur tout le corps (*). Ce qui, loin d'être une preuve de vigueur et de vaillance, est au contraire l'empreinte de la foiblesse, et cette foiblesse tenoit plus au climat et au tempérament de ces nations en général, qu'aux mœurs et à la façon d'exister et de se nourrir de chacune d'elles en particulier, puisque les Péruviens et les Mexicains, qui connoissoient quelques commodités de la société naissante et ébauchée, et qui imprégnoient leurs viandes de sel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux qui, supportant tout le poids de la vie agreste, dans l'obscurité des forêts, ressembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

(*) L'abbé Lambert, si connu par le cahos de ses compilations, qu'il a intitulées l'*histoire de tous les peuples*, dit dans cette prétendue histoire, que les Samagos ou les chefs des Sauvages de l'Amérique septentrionale, sont les seuls qui laissent croître leur barbe; c'est comme s'il eût dit que, chez les juifs, les rabins ne sont pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de si grandes sottises, et pour ne pas savoir que tous les Américains sont naturellement imberbes.

Au reste, on ne peut strictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'usage du sel-gemme ou marin, se substantoient de mets si insipides, que leur constitution en ait pu souffrir. Car en faisant rôtir ou boucaner la chair des animaux sur des charbons, ou dans la fumée, les particules salines du bois, recélées dans la cendre, ou dans la suie, pénétroient plus ou moins cette chair, et lui faisoient perdre une partie de sa fadeur et de son insipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le sexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité et la défaillance de leurs organes destinés à la régénération : l'amour exerçoit à peine sur eux la moitié de sa puissance : ils ne connoissoient ni les tourmens, ni les douceurs de cette passion, parce que la plus ardente et la plus précieuse étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiède et phlegmatique.

La masse de leur sang étoit certainement mal élaborée, puisque dans plusieurs endroits les hommes faits et les adultes avoient du lait dans leurs mamelles (*). Ce qui a donné lieu à

(*) « Qui novum perlustrarunt orbem, narrant viros » benè omnes maximâ lactis abundare copiâ. »

Ceux qui ont voyagé en Amérique, assurent que

quelques anciennes relations d'assurer que dans les provinces du sud de l'Amérique, ces hommes alaitoient seuls les enfans; exagération superflue dans un prodige qui n'en avoit pas besoin, et qui mériteroit d'être discuté dans un traité particulier, où le dissertateur, mis à son aise, pût entreprendre tous les détails et développer toutes les causes dont il croiroit entrevoir l'existence, relativement à un effet si surprenant; mais pour vaincre l'ennui et abréger les longueurs de ce travail physiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être suffisant pour éclaircir la difficulté.

Je suis donc persuadé que l'humidité du

presque tous les hommes ont abondamment du lait dans les mamelles. *Jonston Thaumatagraphiæ*, *Art. de Sanguine menstruûm*, *pag.* 464. On voit, par ce passage, que le fameux naturaliste Jonston étoit persuadé que peu d'hommes, au nouveau monde, étoient exempts de ce vice; cependant si cela a été ainsi de son temps, il faut qu'il soit survenu quelque changement à la constitution actuelle des Américains.

« Dans toute une province du Brésil, dit l'Auteur des » *recherches historiques*, *page* 372, les hommes seuls » alaitent les enfans, les femmes n'y ayant presque pas » de sein, ni de lait. »

Quoique ce fait soit tiré des relations du Brésil, qu'on peut consulter, il n'en est pas moins vrai que c'est une exagération.

tempérament causoit, dans les habitans du nouveau Monde, ce vice, qui devoit influer, comme il est aisé de le comprendre, sur leurs facultés physiques et morales. Aussi, peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides et peureux dans les ténèbres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun naturaliste n'a recherché, que je sache, pourquoi les enfans mâles naissent partout avec du lait dans leurs mamelles : il semble que cela doit être occasionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé sous les enveloppes de l'utérus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir et de s'épancher assez pour sanguifier exactement le chyle.

J'ai souvent entendu demander, pourquoi la nature a donné des mamelles à tant d'animaux mâles. Ces parties étant toujours oblitérées, ne paroissent être d'aucun usage. Aussi a-t-on répondu que c'étoit sans dessein, sans but, et comme par méprise, que le sexe masculin avoit été pourvu de ces faux organes ; mais pense-t-on que les parties de la structure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, soient réellement inutiles dans le plan universel ? Il faut observer que tous les animaux mâles, dont les femelles alaitent, ont des mamelles : si j'osois hasarder

mon sentiment sur leur destination, je dirois que le fœtus et l'enfant nouvellement né se déchargent, par ces conduits, de la liqueur laiteuse, formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mamelles fort gonflées, et il est nécessaire d'en exprimer le lait, si l'on veut qu'ils se portent bien. Voilà donc à quoi ces organes servent dans notre sexe; ils sont une fois dans la vie d'une utilité décidée, ainsi que le cordon ombilical, et cela a suffi à la nature pour en pourvoir tous les êtres bien constitués, et conforme au modèle primitif de leur espèce.

Si le tempérament des femmes n'étoit point et plus flasque et plus humide que celui des hommes, elles se trouveroient hors d'état d'alaiter leurs enfans.

Le lait s'engendroit donc aussi dans les hommes de l'Amérique par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour : ils devoient donc être d'un génie borné, sans élévation, sans audace, d'un caractère bas, et enclins naturellement à la nonchalance et l'inactivité. Leur foiblesse devoit les rendre vindicatifs comme le sont les femmes, qui ayant moins de force pour repousser une injure, manquent par-là même de force pour la pardonner; et l'instinct des

êtres pusillanimes est de ne se croire jamais légèrement offensés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui résultoient nécessairement de leur tempérament : ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur constitution, qui fait aussi excéder, parmi nous, l'âge des femmes en raison de celui des hommes : toutes les parties cartilagineuses et osseuses de leur machine, étant continuellement rafraîchies et humectées, se durcissent plus tard, et durent par conséquent plus long-temps.

L'immense quantité de vers ascarides et cylindriques, qui persécutoient les Américains à tout âge (*), provenoient peut-être de la même cause que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment, comme dans nos enfans mâles, qui naissent avec un fluide laiteux, qu'on voit se dissiper vers le cinquième ou le sixième jour, et dès l'instant qu'ils ont éprouvé leur jaunisse de santé, dont aucun enfant sain n'est exempt.

Cette jaunisse est produite par le premier épanchement du fiel dans la masse des humeurs; mais les vers cylindriques leur restent

(*) Voyez Pison, *de morbis indicie.*

jusqu'à la dix-septième ou la dix-huitième année, temps auquel la bile doit acquérir assez d'acrimonie pour nettoyer le canal intestinal, en tuant, par son amertume, les insectes logés dans ses replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la transpiration insensible étoit, dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être : aussi avoient-ils généralement la pratique de se racler la peau, quelquefois jusqu'au sang, de se frotter avec des graisses pénétrantes, et de se manier fortement les membres, pour les tenir souples et en prévenir l'engourdissement.

Les Sauvages septentrionaux, d'ailleurs si peu industrieux, avoient néanmoins imaginé, par besoin, des sortes d'étuves, où ils se faisoient suer presque tous les jours. Le grand et l'unique secret de leurs alexis, de leurs jongleurs, et de leurs sorciers, consistoit à augmenter la perspiration, et à chasser le mal par les pores, en versant dans les malades d'effroyables doses de sudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le sang de tous ces peuples couloit plus paisiblement que celui des Européans, à cause de la viscosité froide, qui en diminuoit le ton et l'action ; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs spiri-

tueuses et échauffantes, a été si violent et si excessif, qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cause de ce sang gâté qui circuloit dans leurs veines; mais il est surprenant que cette indisposition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieillesse. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard (*). Les Européans sont aujourd'hui dans le même cas avec le scorbut, qui n'abrège point tant leurs jours qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur singulière accompagne quel-

(*) Le mal vénérien ne faisoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occasionnés en Europe, au commencement de sa transplantation. Cette maladie étoit, dans son climat natal, beaucoup plus bénigne que dans le nôtre : il y avoit des provinces au nouveau monde, où elle étoit aussi tolérable que l'est le scorbut dans quelques endroits de la Frise. La peste naît tous les ans en Egypte, et se répand de-là sur les pays circonjacens; cependant ce fléau, qui n'est point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit par-tout ailleurs une mortalité et des dégâts affreux. Tel a été à peu-près le sort du mal vénérien dans notre continent, et celui de la petite-vérole, transplantée en Amérique, où elle est devenue la plus cruelle des maladies.

quefois les maladies qui attaquent insensiblement la masse générale des humeurs. Les anciens auteurs qui ont écrit de la lèpre et de l'éléphantiase, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit soin d'en prévenir l'accroissement extrême par des palliatifs : chaque malade nourrissoit sa maladie, et la nourrissoit long-temps.

Les Américains, possesseurs de la salsepareille, du gaïac et de la lobelia (*), pouvoient aisément empêcher leur mal endémique et national de dégénérer en excès : ils mâchoient aussi continuellement du coca et

(*) Il n'y a que 18 à 19 ans qu'on est parvenu à apprendre des Américains différens secrets, qu'ils avoient long-temps tenu cachés, pour guérir le mal vénérien. *Calm*, botaniste suédois, et élève du célèbre *Linnaeus*, qui a voyagé en curieux et en savant dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré que les indigènes se servent, avec grand succès, de la *lobelia*, qui est le *rapuntium Americanum flore dilute cœruleo* de Tournefort, et qui, dans le nouveau systême botanique, appartient à la classe des monopétales irrégulières, pentanthères monostyles : on la nomme vulgairement *Cardinale bleue*. On fait, avec les racines de ce simple, une décoction dont les effets sont infiniment plus certains, et beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

du caamini, qui en les faisant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du tabac, qu'ils fumoient, ou qu'ils se fichoient dans le nez et dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire, et tuer les vers intestinaux.

Les septentrionaux pouvoient avoir d'autres végétaux vermifuges et antivarioliques, d'un usage indispensable pour eux, comme la renoncule des Virginiens, l'esquine des Florides, la cassine ou le thé des Apalachites, les capillaires des Canadiens, le sassafras ou le laurier des Iroquois, les feuilles du celas-

Calm a découvert encore que d'autres Sauvages emploient la racine d'une plante que Linnæus, dans la description du jardin de Clifford, nomme *celastrus inermis, foliis ovatis, servatis, trinerviis*, et qui est fautivement nommée, dans le dictionnaire encyclopédique, *celastus* : elle est plus rare à trouver que la *lobelia*; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amsterdam et dans celui de Leide. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en usant de ce spécifique, *Mém. de l'acad. de Stockholm, an.* 1750. Il seroit à souhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remèdes plus communs, et qu'on ne se bornât pas à en écrire des traités presqu'aussi-tôt oubliés qu'ils paroissent.

trus infusées, le petit tabac du nord et les écorces du saule, prises en fumigation.

Tous ces simples amers et sudorifiques convenoient à des tempéramens froids, et surchargés d'une aquosité nuisible.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni si actif, ni si exalté parmi eux que parmi les méridionaux ; cependant leurs filles les plus saines en apparence, ne laissoient pas de communiquer aux Européans une espèce de virus, qui à la longue pervertissoit la qualité du sang. Quand ces nations eurent pris la petite-vérole européane, elle fit chez eux des ravages si rapides, si destructeurs, que plusieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme si la peste y eût voyagé. Le Paraguai semble être le foyer que cette maladie a choisi au nouveau continent, qui en a autant souffert que l'ancien Monde a souffert du mal vénérien ; et jamais il ne se fit un échange de calamités plus funeste pour l'universalité du genre humain.

Il est sans doute fort remarquable que la petite-vérole a été très-meurtrière pour toutes les nations sauvages, auxquelles les nations policées l'ont fait connoître.

En 1713, un vaissseau Hollandais l'apporta chez les Hottentots, qui en furent tellement

accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus, existantes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, sont anéantis aujourd'hui, et ce qui reste ne sera plus dans soixante ans (1).

En 1733, les missionnaires Danois portèrent la petite-vérole au Groënland; et la mortalité y devint si excessive, qu'on commença à craindre l'extinction de l'espèce entière dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Groënlandaises à la côte occidentale (2).

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lapons, où il a immolé tant de monde, que de très-grands terrains, anciennement habités, sont de nos jours absolu-

(1) En 1755, un autre vaisseau apporta une seconde fois la petite-vérole au Cap de Bonne-Espérance, ce qui mit la colonie Hollandaise à deux doigts de sa ruine.

(2) En 1730, on évaluoit la population de tout le Groënland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que sept mille. Les cantons les plus avantageusement situés le long des côtes de la mer, contiennent à-peu-près neuf cent soixante personnes sur des terrains de 20 lieues en carré. *Cranz Groenlandischen historie*, *tome I*, *page 17*, *imprimé en* 1765 *à Basby*. Ce calcul est conforme à celui des mémoires *MSS.* qu'on nous a fournis.

ment déserts et abandonnés aux ours. On sait que la *nation* Laponne est réduite à-peu-près au quart de ce qu'elle étoit lors du dénombrement fait à la fin du seizième siècle.

Les Russes ont infecté de ce même venin les Tunguses-Koni et les Tunguses-Sabatchi, et la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguses ont inoculé les Tartares Mongols, qui avouent que de temps immémorial, aucune épidémie n'a commis parmi eux, des dégâts comparables à ceux de cette petite-vérole, transplantée autour du globe en moins de dix siècles, sans que les remèdes, ou la suite successive des générations, aient pu adoucir son principe, qui paroît avoir résisté au temps même, et qui renaît après une inoculation légère ; car tel est enfin le résultat des raisonnemens des médecins et des expériences des malades. Soit que l'insertion ait été faite par le nez, à la façon des Chinois (*), soit en soulevant ou en piquant

(1) Les Chinois inoculent les enfans, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a essayé cette méthode en Angleterre, et on a été contraint d'abord de l'abandonner ; elle occasionnoit des symptômes affreux, des transports au cerveau et des vertiges. Il faut donc que le venin de

l'épiderme , à la mode des Circassiens ; il est avéré que la petite-vérole recommence de nouveau, si le premier levain injecté a manqué de puissance pour entraîner une éruption complète , et pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne seroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile , si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats? n'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes , plus profondes pour inoculer en Allemagne , que pour inoculer en Colchide ou au Bengale ?

Je me souviens même d'avoir lu un mémoire , où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite-vérole , dans les pays du nòrd , est de faire prendre aux enfans , à l'intérieur , du pus varioliqu.

Les préservatifs, employés par les Arabes ; quand ce fléau devient contagieux , mériteroient aussi la dernière attention. On ignore presqu'entièrement leur procédé : on s'est

la petite - vérole soit plus violent à Londres qu'à Pekin , ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois , ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitemens différens.

contenté

contenté de soupçonner qu'ils se servent d'acides végétaux ; mais il est constant qu'ils possèdent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles, qui affligeoient le nord de l'Amérique, telles que le scorbut, le catarre et la pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la cause réside dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'est jamais étendu vers les régions boréales, et n'a fait qu'une seule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en passant, que rien n'est moins fondé que l'opinion de ceux qui soutiennent que les Sauvages du nouveau Monde n'avoient presque aucune connoissance de leurs plantes indigènes : il y a assez de faits incontestables qui prouvent le contraire, et j'ose dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la botanique usuelle que dans toutes les autres sciences ensemble ; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du Cap de Bonne-Espérance, qui excelloient dans la connoissance des simples, l'unique étude du sauvage.

Le danger de s'empoisonner et la néces-

sité de guérir ses blessures le forcent, malgré lui, à essayer les herbes qui naissent autour de sa cabane, sans quoi il seroit au-dessous des animaux, qui en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à distinguer les plantes nuisibles d'avec les alimentaires.

Ayant posé que le défaut de chaleur, et l'humidité surabondante et visqueuse sont les principaux caractères de la constitution des peuples Américains, il s'ensuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenses chevelures : en effet, on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau Monde, dont les cheveux ne fussent longs, lisses, et très-épais, comme ceux des femmes; on n'y a pas vu de peuplade, et peut-être point un seul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même sous l'équateur, avoient un tempérament aussi humide que l'air et la terre où ils végétoient. Ils ne grisonnoient presque jamais, et ne perdoient leurs cheveux en aucun âge, parce que les sucs capillaires étoient sans cesse rafraîchis en eux par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, et dans tout le corps en général; et c'est apparemment là la cause pourquoi ils ont toujours mieux ré-

sisté dans les mines, et ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européans et les Nègres, qui y deviennent d'abord étiques ; et quoiqu'on leur fournisse le *coca* et l'*herbe paraguaise*, ils y meurent bientôt : les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque temps, pourvu qu'on ne leur impose qu'une très-petite tâche, et qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme tous les hommes, de poil sur les parties naturelles et sur tout le reste du corps. Améric Vespuce dit que les premières d'entre elles, qu'il vit entièrement nues dans les provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cause de leur grand embonpoint, qui faisoit en elles les fonctions de ce tablier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes (*).

Les Sauvagesses du nord étoient aussi fort corpulentes, grosses, pesantes, et d'une taille mal prise ; caractère commun à tout le

(*) Il y a sans doute de l'hyperbole dans les descriptions que quelques Auteurs font de ce prétendu tablier ; on en parlera plus au long dans le second volume de cet ouvrage, à l'article de la *circoncision* et de l'*insibulation*.

sexe des Indes occidentales, où l'on n'a pas retrouvé le sang de Circassie et de Mingrelie.

Comme les Américaines accouchoient sans secours, avec une facilité et une prestesse qui surprit étrangement les Européans, il s'ensuit qu'outre l'expansion du conduit vaginal, tous les muscles de la matrice étoient en elles peu susceptibles d'irritation, à cause des fluides qui les relâchoient.

Il semble que la dégénération, dans toutes les espèces animales, commence par les femelles : celles-ci principalement infectées du mal vénérien, et atteintes de plusieurs autres défauts essentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reste de l'univers; et comme elles procréoient peu, leurs enfans étoient alaités jusqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du sud, et jusqu'à sept ordinairement dans les provinces septentrionales (*). Plusieurs relations disent qu'on

(*) Chez la plûpart des Sauvages *chasseurs* et *pêcheurs*, les femmes doivent alaiter leurs enfans plus long-temps que par-tout ailleurs: c'est une incommodité de plus, qui résulte de leur façon d'exister. Les mères ne sauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait; n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reste de ressource que dans le sein maternel; car la chair boucanée, le poisson séché, les poudres nutritives, les vé-

y a trouvé des garçons de douze ans à qui la mère donnoit le sein ; et ce qui est plus frappant encore, on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfans de leurs enfans. Les voyageurs du siècle passé, en faisant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors, rapportent que les femmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait, qu'elles se voyoient contraintes, lorsqu'il ne leur naissoit pas d'enfans, ou que les maladies les emportoient, de se faire tetter par de petits chiens dressés à cet usage.

Cette surabondance de la liqueur laiteuse, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangeoit vraisemblablement en elle le flux sexuel, qui étoit rare, et non périodique, dans plusieurs individus. Quelques naturalistes, sur les témoignages desquels il paroît qu'on peut se reposer, assurent que dans plusieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps.

gétaux cruds ou rôtis, ne sauroient substanter des enfans de trois ou quatre ans, que ces alimens compactes et grossiers tueroient : aussi se révoltent-ils quand on leur en présente, et leur estomac les rebute comme par instinct.

Autre phénomène aussi étonnant que le lait des mâles, et qui tend encore à nous convaincre que l'espèce humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeste dans le sang; et ce vice est presque sans exemple; car, quoiqu'on ait rapporté la même chose des Samoyèdes, on sait aujourd'hui, à n'en pas douter, par les derniers avis que les physiciens d'Archangel nous ont communiqués, que les femmes samoyèdes sont soumises à la loi générale, ainsi que les Lapones, entre lesquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irrégulière, et quelquefois totalement interdite; mais alors le marasme et les eaux intercutanées les attaquent, et le professeur Linnæus a reconnu, par ses recherches en Laponie, que les femmes en qui le flux cessoit, avoient une espèce d'hydropisie dans les pieds (*), ce qui n'est point surprenant.

L'évacuation périodique du sexe n'est pas fort copieuse dans les pays, ou excessivement froids, ou excessivement chauds : cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les médecins employés dans les colonies ont calculé que la dose

(*) Voyez la FLORA LAPONICA de Linnæus.

de l'émanation des femmes indigènes, lorsqu'elle est la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européanes (*).

Quoique ni la suppression absolue des règles, ni leur retard passager, n'empêchent point l'ouvrage de la génération, on peut néanmoins compter ce dérangement entre les causes physiques, qui rendoient les Indiennes si peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoiblissement des mâles, et l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le pays le moins peuplé du globe. L'animosité des peuplades acharnées à leur destruction mutuelle, leurs armes imbues de venin, la stérilité de la terre, la multitude de serpens et d'animaux armés d'une salive empoisonnée, enfin la nature même de la vie sauvage, y conspiroient contre la propagation : et cela n'a pas besoin d'être expliqué ; car si l'on excepte le seul exemple des Nègres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreste, il n'y a pas de peuple sauvage qui soit nombreux, ou qui puisse le devenir.

On a supputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglais, il n'existoit

(*) On avoit déjà fait cette observation du temps de la Hontan, qui en parle dans ses Mémoires.

que cinq cents personnes sur un terrain de soixante lieues en carré, tandis qu'une lieue carrée peut, au calcul de Vauban, nourrir commodément huit cents hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue est de cent lieues gauloises, sur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté, au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le nord, on a parcouru des landes et des forêts de trois cents lieues en tout sens, sans rencontrer une famille, une cabane, sans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens et des Mexicains a été visiblement exagérée par les écrivains Espagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des isles Lucayes, et ensuite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique : si cette monarchie avoit contenu trente millions d'habitans en 1518, pourquoi étoit-elle déserte en 1521 ? Ne seroit-il pas absurde de supposer que Fernand-Cortez, accompagné seulement de quatre cents assassins, eût en un laps de trois ans égorgé et défait un peuple de trente millions ? Quand

même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuse contrée, l'espèce entière; le temps n'auroit point suffi pour verser tant de sang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été surpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelqu'attention les relations de l'Amérique, connues de son temps, se soit persuadé que la population y surpassoit celle de l'Europe et égaloit celle de l'Asie. Erreur si palpable, que ce seroit trop faire que de la réfuter. Quand on supposeroit encore, pour un instant que toute l'Amérique contenoit, au moment de sa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en seroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la surface habitable, le nouveau continent n'étoit qu'une solitude prodigieuse, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il est également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuissans en amour, les femelles par conséquent infécondes; et qu'il y naissoit, sans comparaison, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de son cabinet répandoit par-tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois cent millions en Amé-

rique, sans respecter l'ombre même de la vraisemblance. Les arithméticiens politiques, qui ont suivi Riccioli, lui ont rabattu, sur son calcul, deux cent millions d'ames aux Indes occidentales, et ce n'étoit pas encore assez. Un savant d'Allemagne, nommé Susmilch, et qui s'est signalé par son opiniâtreté à faire, pendant quarante ans, des recherches sur le nombre d'hommes répandus sur la totalité du globe, assure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du sud au nord, et y comprises les isles de sa dépendance : cependant dans sa table il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en supposoit réellement (*). Sans examiner ce qu'il y a

(*) Selon la *table des vivans de Susmilch*, l'Europe contient 130 millions d'hommes : ce dénombrement paroît être fait avec la dernière ponctualité, et il est peut-être impossible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même table, l'Asie en contient 650 millions, ce qui est bien moins un calcul qu'une estime : elle donne à l'Afrique 150 millions, et cette supputation est, à coup sûr, fautive, puisque l'on ne connoît que les côtes de cette vaste portion de l'ancien continent, et la population de ces côtes est très-considérable, à en juger seulement par la traite des Nègres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, et en cela il y a de l'exagération, puisqu'il s'ensuivroit qu'il y auroit à-peu-près treize à quatorze per-

d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il suffit de dire que, si cet écrivain eût puisé dans des sources moins impures que les *lettres édifiantes*, qui sont les seuls mémoires sur lesquels il se fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que 30 ou 40 millions d'indigènes, c'est-à-dire de véritables Américains, qui ne sont ni métifs, ni issus de métifs : car il n'est pas ici question de ce ramas d'aventuriers, à qui il a été expédient d'aller vivre et mourir dans un autre hémisphère, pour débarrasser le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les peuples sauvages du nouveau monde de ne pas approcher les femmes affectées de leurs indispositions naturelles, soit que le contact du flux y fût dangereux, soit que l'instinct seul y eût enseigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques et les Roitelets connoissoient, entre les autres affaires sérieuses de leur administration, du temps où chaque fille de leur district

sonnes sur un mille anglais en carré, ce qui n'est pas, au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reste, il est étonnant que l'Asie contienne elle seule plus d'habitans que le reste de l'univers connu ; quoiqu'elle n'ait, selon Tempelman, que 10,257,487 milles anglais carrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

avoit commencé à sentir la crise de son sexe pour la première fois : on pratiquoit, à cette occasion, plusieurs cérémonies, qui annonçoient l'importance de cette époque, et on finissoit par exposer la patiente à la morsure des fourmis, qui, en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale ; car que peut-on soupçonner de moins absurde touchant les motifs d'une coutume si insensée en apparence ?

Il est avéré que tous les Indiens étoient polygames, si l'on en excepte quelques hordes particulières, qui ne tirent pas à conséquence pour la totalité. On pourroit croire que cette polygamie dépose contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament ; mais c'en est, au contraire, une preuve de plus : dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoûtés ; et ne communiquoient plus avec elle de deux à trois ans : dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouse.

Les Iroquoises craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit souvent de se faire avorter, soit par la pression, soit par la mastication d'une certaine herbe qui nous est inconnue : quand la grossesse se manifestoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient

point tant à la constitution de la vie sauvage, qu'à la nature altérée de ces infortunés individus.

Les méridionaux ne paroissoient guère plus ardens; et quoique ce soit le génie des sauvages en général de maltraiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition et leur existence insupportable : ils s'arrogeoient sur elles droit de vie et de mort, et les excluoient de la famille selon leur caprice; tout commerce cessoit avec elles pendant les premières années qu'elles alaitoient leurs enfans : chez eux le sexe étoit esclave; non soumis à la clôture, on le soumettoit aux plus durs travaux; enfin on l'outrageoit trop pour l'estimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement sur cet article; car ce que les Jésuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les jeunes Américains faisoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouser, est non-seulement exagéré, mais inventé à plaisir, pour jeter tant soit peu d'intérêt dans l'histoire du baptême des Indiens, et pour embellir les annales de l'église Iroquoise et Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Brésil, les jeunes gens ne se passionnent

guère, et épousoient souvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaison, et les congédioient avec la même légèreté, ou la même indifférence (*).

Améric Vespuce rapporte que dans plusieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaste cabane, les vieillards ne finissoient point d'y prêcher, du matin au soir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, et plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit : ces vieillards s'étoient donc apperçus, par leur propre expérience, que le défaut de tendresse pour le sexe étoit un vice national, d'où résultoient les plus grands désordres qui puissent exister dans une société, et même dans une société de barbares; mais ces sermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

(*) La plûpart des Américains n'observoient dans leurs mariages aucun degré de parenté : les Caraïbes épousoient quelquefois leurs filles, et l'Inca du Pérou devoit, selon une loi fondamentale de l'empire, épouser sa sœur, et à son défaut, sa plus proche parente. En un mot, les véritables Sauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons *inceste*.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, et si paisiblement, que leur amour porte à peine le caractère de la bienveillance; ils n'éprouvent que rarement les transports qui accompagnent cette passion dans le cœur de tous les êtres animés : ils craignent toujours, disent-ils, de s'énerver; et cette appréhension les retient dans les bornes d'une modération presque incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreste peut rendre aux hommes, comme aux animaux, les momens de l'amour périodiques, et les fixer à de certaines saisons : aussi, entre tous les vrais Sauvages du nouveau monde, les femmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les y recherchoient; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu, ni par les maux, ni par les biens de la société : mais en Amérique, les peuples civilisés eux-mêmes ne connoissoient jamais de femmes dont ils soupçonnoient la grossesse, et c'est là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naissoit si peu d'enfans tortus et contrefaits, dont la

multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur aliénation pour le sexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La pédérastie étoit fort en vogue dans les isles, dans le Mexique, dans le Pérou, et dans tout le nouveau continent, et cela avant l'arrivée des Nègres, qu'on a faussement accusé d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférens, qu'une jouissance aisée ne tentoit point. Cela est d'autant plus croyable, que dans plusieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant enfler singulièrement le membre génital des hommes : elles y appliquoient entr'autres drogues des insectes venimeux et caustiques, qui étant irrités jusqu'à la fureur, occasionnoient, par leur piqûre, une extumescence considérable, et presque monstrueuse, ainsi que l'a observé Americ Vespuce, témoin

témoin oculaire, et auteur exact, dont nous nous faisons une loi de citer les propres termes à la note (*).

Quelqu'étrange que soit cet usage, il ne faut y chercher qu'un remède extrême contre le vice de la constitution. L'ardeur d'un sexe et la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il falloit par industrie rappeler au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient; car qu'un sexe ait été complice de la dépravation de l'autre, comme Oviédo l'a prétendu,

(*) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, ut deformia videantur et turpia : et hoc quodam earum artificio et mordicatione quorumdam animalium venenosorum; et hujus rei causâ, multi eorum amittunt inguina, quae illis ob defectum curae, flaccescunt, et multi eorum restant eunuchi. Relation d'Améric-Vespuçe, imprimée en caractères gothiques à Strasbourg en 1505, chez Matthieu Hapfuff.*

Dans la collection de Ramusio, ouvrage compilé, sans goût et sans exactitude, on trouve une autre relation de Vespuce, où il est dit que les femmes Américaines faisoient enfler le membre viril en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe succulente; mais celui qui a traduit l'original de Vespuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'Auteur, et l'a par conséquent falsifié dans sa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

cela n'est ni vrai, ni vraisemblable, et le fait rapporté par Vespuce prouve le contraire.

Lister, qui a écrit un traité assez estimé sur le mal vénérien, assure qu'il devoit principalement son origine aux suites de la morsure de quelque serpent venimeux de l'Amérique : et pour développer davantage ses idées à ce sujet, il ajoute que le gonflement du membre viril est le premier symptôme qui suit toutes ces espèces de blessures empoisonnées, même dans les pays chauds de l'Europe : le malade est d'abord surpris, dit-il, d'un priapisme violent, et il ne respire que le coït (*).

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme abso-

(*) Il est bien certain que les hommes qui ont été piqués du scorpion en Italie ou en Espagne, éprouvent une violente tension dans le nerf érecteur, et un fort accès de satyriasis : il est certain encore que le coït les soulage beaucoup : cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puisque Pline assure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme, en seroit incommodée, parce que le venin passeroit avec la liqueur spermatique. Celà n'empêche cependant point que le système de Lister, sur l'origine du mal d'Amérique, ne soit faux, puisque la chair du lézard iguan n'a jamais eu, comme il le supposoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en sont exempts : elle est seulement très-contraire à ceux qui en sont atteints.

fument point l'opinion de ce physicien anglois, sur la naissance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il est possible de procurer, par la piqûre de certains insectes venimeux, une passion ardente, et une espèce de manie amoureuse; aussi le plus vaillant des aphrodisiaques connus, est une dose de cantharides, prise à l'intérieur avec la racine du *léontopodion*.

Comme l'extumescence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, et les derniers malheurs qui puissent arriver à un homme, sur-tout quand on négligeoit d'appliquer sur la blessure des remèdes calmans, les sauvages des provinces où croît la résine élastique, avoient eu, par l'instigation de leurs femmes, recours à un stratagême moins périlleux, et également singulier pour augmenter les sensations et les extases de la jouissance : ils se mettoient au bout de la verge des anneaux pétris et formés de cette résine, dont la substance molle et flexible a dans elle-même une forte élasticité (*).

(*) La résine élastique, nommée dans la langue du pays, *Caoutchoue* et *Hevé*, découle par incision d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones, et à Cayenne, où on l'a découverte depuis peu. Quand elle

Tels étoient les moyens dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuissance : tel étoit l'état des choses en Amérique, lorsque, pour comble d'infortune, les Espagnols y débarquèrent : ils se servirent avidement du désordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit sodomiste, et le fit à l'instant dévorer par ses chiens, avec cinquante personnes de sa famille ou de sa suite : quand la rage des chiens fut ou fatiguée ou assouvie, on fit passer au fil de l'épée plus de six cent sujets de ce Cacique, et toujours sous le même prétexte de sodomie.

Cette barbarie inouie fit donner au dépré-

est séchée, elle ressemble à du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, sans se délayer, flexible, extensible, et par conséquent élastique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point se dissoudre dans l'esprit-de-vin, qui est le dissolvant commun des autres matières résineuses. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe, sous le nom de *Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique : celles qui ne sont pas faites de *Caoutchoue*, ne sont pas véritables.

dateur Vasco Nunnez le surnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puisse faire des termes : on fit beaucoup d'autres exécutions semblables à celle-ci, dans différens endroits des Indes.

Quelques auteurs, vendus à la cour de Madrid, ont osé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangère, pire que les Cannibales, qui puniroit, par ordre de Dieu, les Américains jusques dans la centième génération, à cause de leur penchant contre nature ; mais qui ne voit que c'est là un mensonge imbécille, imaginé avec hardiesse, pour pallier la plus grande injustice qui se fit jamais sur la surface de ce globe ? Je veux dire la conquête du nouveau monde par les Espagnols, qui y égorgèrent tout ce qui pouvoit l'être.

Ausi immane nefas, ausoque potiti.

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reproché aux Indiens, dont les Castillans n'étoient les juges compétens, en aucun sens, en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des singes, que de les reconnoître pour des

hommes, et de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Pérou, que Garcilasso a soutenu que la sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. « Les généraux, dit-il, » rendirent compte au roi Capac-Yupanqui » de tout ce qui s'étoit passé, et de tout ce » qu'ils avoient remarqué des usages et de la » religion de ces Indiens : ils lui mandèrent » qu'ils avoient trouvé quelques-uns de ces » peuples fort adonnés à la sodomie, qu'ils » n'avoient point d'autres dieux que les pois- » sons qu'ils prenoient, et du reste qu'il ne » restoit plus de terre à conquérir de ce » côté-là. L'Inca très-content de ce qu'on » n'avoit point versé de sang, fit dire à ses » généraux de revenir à Cusco, d'abord qu'ils » auroient pourvu aux gouvernemens de ces » peuples, et il leur recommanda, sur toute » chose, de faire une exacte recherche des » sodomistes, et de les condamner au feu » sur les indices les plus légers ; et il ordonna » qu'on les exécutât publiquement, que l'on » démolît leurs maisons, et qu'on renversât » leurs terres, afin qu'il ne demeurât aucun » souvenir d'un pareil vice. Il fit même une » loi, où il vouloit que dans la suite on brûlât

» une ville, dont un seul habitant seroit con-
» vaincu de ce crime. Les ordres du Roi furent
» exécutés au grand étonnement des habitans
» de ces vallées ; car les Incas ont toujours eu
» ce crime en horreur. Si dans une querelle
» particulière un bourgeois de Cusco en ap-
» peloit un autre sodomiste, on le regardoit
» comme un infâme pour avoir prononcé ce
» mot (*) ».

Ce récit du fabuleux Garcilasso ne prouve rien, sinon qu'en effet plusieurs nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, et pervertit l'instinct animal ; car tout ce qu'il ajoute des châtimens qu'on réservoit aux coupables, est sans doute une fiction très-grossière.

Il n'y avoit dans le Pérou qu'une seule ville ; comment y auroit-on donc démoli des villes entières, pour la faute d'un seul citoyen ? C'est d'après les loix romaines que Garcilasso a imaginé le supplice du feu dont il parle tant, et qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'empire des Incas on avoit brûlé des hommes sur les plus légers indices, cet empire n'auroit pas subsisté dix ans. Plusieurs années après le règne de l'Inca Capac-Yupanqui,

(1) *Hist. des Incas, tome premier, page 98. Traduction d'un Anonyme: Paris 1744.*

on voit encore un souverain de ce pays renouveler les anciennes loix contre la sodomie : elles n'avoient donc pu, malgré leur sévérité, arrêter le torrent du désordre.

Quoi qu'il en soit, toutes les relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européens, que leur lubricité faisoit ressembler à des satyres en comparaison des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette espèce de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pu se livrer, de bon cœur, aux barbares compagnons des Pizarre et des Cortez, qui ne marchoient que sur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de tigres, et dont les mains avares dégouttoient de sang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cents épouses de l'Inca Atabaliba, qui furent prises avec lui, se prostituèrent au vainqueur sur le champ de bataille de Caxamalca ; et le lendemain plus de cinq mille femmes (*) Américaines vinrent se rendre volontairement au camp des Espagnols, lorsque les malheureux restes de leur nation vaincue

(1) *Zarate*, *Histoire de la conquête du Pérou*, *Liv. II. Ch. VI*, *pag.* 98. Voyez aussi *Levinus Apollonius desc. regni Peruveni.*

fuyoient à plus de quarante lieues dans des forêts et des sólitudes.

Vespuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à se livrer aux Européens (*) : aussi est-il certain que les Espagnols trouvèrent en elles un zèle et un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'attendre : elles servirent d'interprètes et de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, et rendirent de grands services à tous les conquérans qui les premiers pénétrèrent dans les isles et la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Christophe Colomb, lorsqu'il débarqua pour la première fois aux Antilles. Une fille de l'isle de Hayti, devenue amoureuse de l'espagnol Dias, indiqua le terrain et favorisa l'établissement de la ville de Saint-Domingue, que Barthélemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre sans elle. La fameuse Marina, qui fut la maîtresse et l'interprète de Fernand Cortez, étoit Américaine :

(*) *Quando se Europœis jungere poterant nimiâ libidine pulsae, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Vespuce.* Quand elles pouvoient se joindre aux Européens, tous les sentimens de pudeur cessoient dans leur ame ; et agitées par une passion aveugle, elles s'abandonnoient sans retenue et sans bornes.

on peut la regarder comme le véritable instrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les causes qui amenèrent successivement la servitude du nouveau monde, on y voit toujours des femmes, plus portées pour les intérêts des Européans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes : elles sauvèrent Vasco Nunnez et toute son armée, au Darien, d'une conspiration formée pour la détruire. La fille du Cacique de Cofaci, qui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, lui fournit tous les moyens imaginables pour dompter cet immense pays. Quand les peuplades de la Louisiane eurent conçu le projet d'égorger les colons français, plongés dans la sécurité, les femmes sauvages vinrent aussi-tôt avertir les établissemens les plus avancés d'être sur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature, en lisant l'histoire; mais ceux que nous avons rapportés sont plus que suffisans.

Après avoir considéré les habitans du nouveau monde du côté de leur impuissance, car j'appelle ainsi la foiblesse de leur tempérament; on n'est pas moins surpris, quand on considère leur insensibilité physique en général.

Les Sauvages du nord de l'Amérique ont toujours fait et font encore aujourd'hui es-

suyer à leurs prisonniers des tourmens horribles, sans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, sans pouvoir leur arracher des soupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroissent avoir perdu le sentiment, et ceux qui déchirent leurs entrailles ne montrent pas qu'ils soient sensibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner sur eux d'assister à ces spectacles inhumains, et qui ont observé long-temps l'attitude et la contenance paisible de ceux qu'on y découpoit en pièces, ont cru que ces peuples devoient avoir le sang plus froid que nous, et que ce degré de tiédeur émoussoit en eux les atteintes de la douleur : ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomène dont ils avoient été témoins. Je sais qu'on a regardé cette explication comme vaine et ridicule ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il doit exister dans l'organisation des Américains une cause quelconque qui hébète leur sensibilité et leur esprit. La qualité du climat, la grossièreté des humeurs, le vice radical du sang, la constitution de leur tempérament excessivement flegmatique, peuvent avoir diminué le ton et le trémoussement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne se débattent presque point en mourant des suites d'une maladie, ou des suites d'une blessure, et envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort, et la mort même : l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin, ils ont trop peu d'idées factices et morales, pour craindre la mort comme un théologien la craint.

Ce n'est point seulement parmi les peuples du nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le sud, et dans la zone torride, qu'on observe, au déclin de la vie, cette tranquillité singulière, qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves et plus fiers, mais qui n'est en eux que l'effet machinal de leur organisation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement,* dit Ulloa (*), *dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impression sur les esprits, ne sau-*

(*) *Voyage historique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du roi d'Espagne, par Georges Iuan et Antoine d'Ulloa, tome I, pag. 345, in-4°. Amsterdam 1722.*

roit aller plus loin, puisque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs curés; et la preuve la plus évidente de cette fermeté, ce sont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les curés vont préparer les consciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à se disposer à bien mourir, ils répondent avec une sérénité et une tranquillité qui ne laissent aucun lieu de douter que les dispositions intérieures ne soient les mêmes que celles du dehors, dont elles sont le principe et la cause. Ceux de cette nation qu'on mène à la mort pour leurs crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible passage.

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inspirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois besoin, ne les a jamais conduits qu'à un désespoir honteux et inutile : je ne veux point jeter le moindre doute sur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Espagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'Inquisition, submergés à la pêche des perles, étouffés dans les mines, et écrasés enfin sous le poids des fardeaux et

des exactions ; mais il est certain que le suicide en a emporté un nombre très-considérable : ils se laissoient mourir de faim, s'empoisonnoient, se pendoient aux arbres (*), ou s'immoloient sur les tombeaux de leurs Caciques et de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de plusieurs autres, prouve que le suicide ou la mort volontaire part bien plus souvent d'un principe de foiblesse et de pusillanimité, que d'un effort de courage et d'héroïsme. Si l'on avoit la force d'espérer encore, on ne se détruiroit pas; on ne cesse d'espérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on se croit surmonté sans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, et qu'on ne voit plus dans la nature entière de ressource ou d'asile. C'est toujours un abus de la raison qui entraîne un découragement si

(*) Les premiers Américains que Christophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous se détruire pendant le trajet ; et comme on les garotta pour les conserver, ils entrèrent dans une espèce de rage qui dura jusqu'à leur mort. Quand on les conduisit à Barcelone, ils épouvantèrent tous les spectateurs par leurs hurlemens, leurs contorsions et leurs mouvemens, si violens et si convulsifs, qu'on les prit pour des frénétiques. *Dapper Bese. van America ; page 41, in-fol.*

complet : les enfans et les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelque extrémité qu'on les réduise, parce qu'ils usent plus de leur instinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cet espèce d'assassinat de soi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulsions de l'esprit, ou une mélancolie invincible, et qui se sauvent plutôt de la vie en furieux ou en insensés, qu'ils ne la quittent en philosophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'est exécuté la conquête des Espagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains divisés et factieux, n'étoient point en état de leur résister avec leurs armes de bois, et leurs armées indisciplinées ; mais il n'en est pas moins vrai que ces armées étoient composées d'hommes plus que poltrons, et d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut assigner d'autre cause plausible que l'abâtardissement de l'espèce humaine dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinens sur la population du Pérou et du Mexique ; on sait seulement qu'elle y étoit plus forte que par-tout ailleurs ; cependant Cortez conquit ce dernier empire avec quatre cent cinquante bandits à pied, et quinze cavaliers assez mal armés : toute sa pitoyable artillerie consistoit

en six amusettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des invalides : il tint la ville capitale en respect, pendant son absence, avec la moitié de son monde. Quels hommes ! Quels événemens !

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'empire du Pérou, les Pizarre n'avoient que cent soixante et dix fantassins, et trente cavaliers, avec lesquels ils égorgèrent les troupes innombrables de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour se sauver, qu'ils renversèrent à plat une immense muraille qui s'opposoit à leur déroute ; il leur en eût coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, saisir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une seule blessure : il n'y eut point dix Espagnols tués dans cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492, au moment que Colomb descendit à l'isle de Saint-Domingue, il y avoit au moins un million d'habitans, dont le plus grand nombre aima mieux se désespérer que de se défendre : ceux qui osèrent vivre furent égorgés, en un laps de vingt ans, jusqu'au dernier de leur nation ; de sorte qu'il ne restoit plus,

plus, en 1530, un seul indigène dans toute l'étendue de cette isle, dont le malheur seroit sans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Insulaires ne firent qu'une seule tentative, en 1510, pour secouer le joug du vainqueur ; mais cette tentative, qui consistoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoisonner l'atmosphère sous le vent, étoit plutôt une ruse d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrèrent quelque espèce d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Espagnols, que les flèches horriblement envenimées dont ils se servoient avec plus d'adresse que les autres Indiens, et dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoison : on se servit inutilement des feuilles de tabac, de cautères, et de mille moyens insuffisans : il étoit réservé au temps présent de savoir que le sucre et le sel sont seuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le nouveau monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, partout où la population étoit forte : les cantons les moins peuplés résistèrent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour

les vaincre, et on devoit les chercher dans des forêts immenses, où ils étoient dispersés par peuplades, qui fuyoient ou se cachoient quand l'ennemi se montroit, et qui reparoissoient dès que le défaut de subsistances les forçoit à se retirer. C'est par la même raison que les Romains, dit Strabon, s'emparèrent comme tout-d'un-coup des Gaules, et qu'ils furent contraints de se battre vingt ans pour envahir l'Espagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, et où la foiblesse de la population faisoit la force de l'état (*).

Les Chiliens ont lutté assez long-temps contre les Espagnols, qui ont composé, sur

(*) Il y a des Auteurs, et ce qui pis est, des Historiens, qui soutiennent que l'Espagne contenoit, du temps de Jules-César, cinquante millions d'hommes, nonobstant que Strabon nous représente ce pays plein de forêts et de marécages, où il y avoit encore des Sauvages qui mangeoient du pain de gland: la Bétique étoit la seule province bien cultivée de cette monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitans, on peut hardiment assurer que jamais sa population n'a été plus forte; et il s'ensuit qu'en décomptant les Maures et les Juifs expulsés, il est passé, en un laps de deux cent soixante ans, huit millions d'Espagnols en Amérique.

cette expédition de Pandours, un poème épique, comme si une victoire injuste pouvoit jamais être glorieuse. Les montagnes presque inaccessibles où ces Chiliens se retiroient par des sentiers cachés, quand ils avoient dévasté les campagnes, leur servirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien observé.

Les Jucatains ont eu aussi quelque réputation de bravoure; mais la stérilité de leur pays, et la mésintelligence qui se glissa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Espagnols conviennent qu'ils ne tirèrent pas tant de services de leur artillerie, qu'on ne pouvoit transporter dans les bois ou les marais, ni de leur cavalerie, souvent démontée, que de la rage singulière de leurs chiens dogues et lévriers, qui, toujours alertes, suivoient les Indiens à la piste, et les harceloient jour et nuit (*) : ceux qui accom-

(*) Cette ancienne animosité des chiens, nourris par les Espagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui; sur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une chose extraordinaire, que les chiens élevés par les Espagnols, ou par les Métifs, ont une haine si furieuse contre les Indiens, que si quelqu'un de cette nation entre dans une maison où il ne soit pas particulièrement connu, ils s'élancent dessus à l'instant, et le déchirent,

pagnoient Vasco Nunnez, étranglèrent plus de deux mille Américains, sans compter les sodomistes de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la première ligne de la petite armée des Pizarre étoit formée par un rang de chiens, qui donnèrent avec tant d'impétuosité et de valeur sur les Péruviens, que la cour d'Espagne, enchantée de leurs exploits, se détermina à leur payer une solde régulière comme aux autres troupes, et cette solde revenoit au soldat qui avoit soin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des services par lui rendus à la couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un lévrier de la grande espèce, auquel on avoit donné le nom de *Brutus* : ce mâtin, après avoir

à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté les chiens élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Espagnols et les Métifs, qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens eux-mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols. *Voyage de Pérou, liv. VI, chap. VI, tome I, page* 341.

fait de terribles ravages, fut enfin tué à coups de flèches par les *Infidèles*, et cette mort, dit Garcilasso, affligea extrêmement les *Chrétiens*; comme si l'on étoit *Chrétien*, lorsqu'armé de l'injustice et de la force, on envahit un pays étranger, et qu'on y fait une chasse aux hommes avec des animaux carnassiers, qu'on repaît ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un monde nouveau? Cet événement qui changea la face de l'univers, qui tira l'astronomie, la géographie et la physique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonstances extrêmement bizarres et ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce prêtre si méprisable et si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vonoria, plusieurs enfans avant que d'être pape: parvenu au pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un de ses bâtards empereur d'Allemagne, et de terminer ainsi les querelles éternelles entre le sacerdoce et l'empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit, il parviendroit à l'exécution de ses desseins: il n'épargna aucune occasion,

aucune bassesse, pour témoigner son zèle à Ferdinand et à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hâta de leur donner l'Amérique, sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne ni à personne : il la donna précisément parce qu'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa bulle de 1493, c'est-à-dire trois mois après qu'on eût reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel hémisphère.

C'est de notre propre mouvement (*), dit-

(*) *Motu proprio, non ad vestram, vel alterius pro vobis super hoc nobis oblatae petitionis instantiam, sed de nostrâ merâ liberalitate, et ex certâ scientiâ, ac de Apostolicae potestatis plenitudine, omnes insulas et terras firmas, inventas et inveniendas, detectas et detegendas versùs occidentem et meridiem..... autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro concessâ, ac vicariatûs Jesu-Christi, quâ fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, castris, locis et villis, juribusque et jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, heredibusque et successoribus vestris, castellae et legionis regibus, in perpetuum, tenore praesentium, donamus, concedimus et assignamus; vosque, heredes ac successores praefatos, illorum do-*

il à Ferdinand et à Isabelle, et sans égard à aucune requête, qui par vous, ou par autrui auroit pu nous être présentée, mais seulement mus par notre pure et franche libéralité, que nous vous donnons toutes les isles et toutes les terres-fermes déjà trouvées, et encore à trouver, découvertes et à découvrir, vers le midi et l'occident.... Nous vous donnons, concédons et assignons ces isles et ces terres-fermes, avec tous leurs domaines, leurs cités, leurs châteaux, leurs places, leurs bourgs, leurs droits, leurs jurisdictions, et toutes les autres dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puissant nous a

minos cum plenâ, liberâ et omnimodâ potestate, auctoritate et jurisdictione facimus, constituimus et deputamus.... Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam nostrae commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis, ... infringere, vel ei, ausu temerario, contradicere. Si quis autem hoc attentare praesumpserit, indignationem omnipotentis Dei ac beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus, se noverit incursurum. Datis Romae apud sanctum Petrum, anno incarnationis dominicae millesimo quadringentesimo nonagèsimo tertio, quarto nonas Maii, pontificatûs nostri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine est intitulé : DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI *super expeditione in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

donné par S. Pierre, et par la prérogative du vicariat du Christ, dont nous faisons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous et à vos héritiers et successeurs, les rois de Castille et de Léon..... Si quelqu'un osoit trouver à contredire à cette présente donation; s'il osoit, par un excès de témérité, en restreindre le sens, ou en enfreindre l'exécution, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu, et des apôtres Pierre et Paul.

Si la lecture et l'étude de l'histoire ne nous avoient accoutumés, pour ainsi dire, à croire tout possible; si nous n'étions pas familiarisés avec les attentats et les prétentions des papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouie d'un ecclésiastique ultramontain, qui donne d'un trait de plume, les empires de Montezuma, d'Atabaliba, et les états de plus de trois cent nations différentes, à un petit prince d'Europe, chancélant sur son trône, sapé par les brigands de l'Afrique.

Si le grand Lama, ou le pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de son pouvoir, l'Italie et l'Espagne à un chef des Calmoulks, il est bien certain que ce Tartare auroit sur l'Espagne et l'Italie le même droit qu'avoient les Castillans sur l'Amérique, après

la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation servit de titre dans toutes les prises de possession du nouveau monde ; il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jeter les yeux sur un instrument dressé en 1579, par le secrétaire Esquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

« Alors, est-il dit dans cet acte, en signe » et témoignage de prise de possession, » Sarmiento tira son épée et en coupa des » branches d'arbres et des herbes, prit des » pierres et les transporta d'un lieu à un autre, » fit quelques tours en se promenant dans la » campagne et sur la plage : incontinent ayant » pris une grande croix, et ayant fait mettre » ses gens en bataille avec leurs arquebuses, » on porta la croix en procession. — Ensuite » on prit et appréhenda possession de cette » partie de l'Amérique, en vertu de la do- » nation et de la bulle de notre très-saint » père Alexandre sixième, souverain pontife » Romain, expédié de son propre mouve- » ment, par laquelle il donne à dom Ferdinand » cinquième et à dame Isabelle sa femme, » la moitié du monde, c'est-à-dire, cent quatre- » vingt degrés de longitude. »

Le Moine, de Lavallé-Viridi, allégua aussi cette bulle impertinente, pour prouver à l'em-

pereur Atabaliba, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Espagnols; il fit comprendre le mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les successeurs de l'apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux rois chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion; et que dans ce partage, si légitime et si raisonnable, le Pérou étoit échu à sa sacrée majesté impériale, le roi Dom Carlos, cinquième du nom : je vous annonce donc, ajouta ce saint homme, que vous ayez à vous faire baptiser le plus promptement possible, et à céder tous vos états au roi d'Espagne, sans quoi nous mettrons tout à feu et à sang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un discours si convaincant, parce que son armée étoit trop foible pour résister à ces ravisseurs qui l'assiégeoient, répliqua modestement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ses descendans, avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, et ne le leur avoit jamais appartenu; qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de brigands, qu'un ordre du Dieu puissant et juste, qui éclaire cet univers; qu'enfin le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens (*).

(*) On trouvera dans le second volume de cet Ouvra-

Cela n'empêcha pas les Espagnols d'en faire la conquête, sous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Espagne, et de Diegue Almagre, qui étoit fils d'un prêtre, et qui passoit pour être prêtre lui-même, parce qu'il ne savoit ni lire ni écrire (*) ; comme si la fortune eût voulu se signaler, en employant à la ruine de l'empire des Incas, deux aventuriers également obscurs et ignorans, dont le caractère cruel et atroce surpassoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le moine Lavallé-Viridi n'étoit lui-même aussi qu'un fourbe, qui, sous prétexte de catéchiser les Péruviens, alla faire l'espion dans leur armée, comme on a accusé saint François d'Assise d'avoir fait pendant les croisades. Il est bien certain

ge, à l'article de la religion des Américains, la suite du discours de l'Inca et du moine Espagnol ; discours qu'on n'auroit jamais dû tenir, par respect pour l'humanité et la religion.

(*) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé, comme un enfant, à la porte d'une église, à Malagon en Espagne ; et que son père étoit un prêtre, nommé Hermand de Luque, qui alla ensuite en Amérique commander des voleurs, avec lesquels il dévasta une partie du Pérou. *Histoire du Pérou*, *liv.* 1, *ch.* 1, *page* 2, *édition de Séville.*

que Pizarre étoit encore irrésolu, lorsque Lavallé, qui avoit reconnu pendant sa mission lés forces et les dispositions de l'ennemi, lui conseilla de livrer bataille sans tarder d'un instant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événemens d'alors, c'est que quand l'Espagne voulut se mettre en possession de cette moitié du monde, qu'un évêque de Rome lui avoit donnée, ses finances étoient si épuisées, ses dettes si accrues, sa foiblesse si grande, qu'elle manquoit d'argent pour équiper une seule barque, qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détresse, Ferdinand emprunta d'un de ses domestiques une somme fort modique, pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette somme, avancée par los Angeles, produisit des trésors; et ces trésors ruinèrent une seconde fois l'Espagne, et lui firent plus de mal que n'avoient fait les Juifs et les Maures ensemble.

Il est difficile de connoître au juste la quantité d'or et d'argent qu'on a tiré, jusqu'à nos jours, des différentes mines du nouveau monde; mais le total doit en être encore plus considérable qu'on ne se l'est imaginé, puisque les seules mines du Brésil avoient produit, depuis Pierre II jusqu'en 1756, deux

milliards, quatre cent millions de livres tournois (*). Les manifestes des flottes qui ont porté cet or en Europe, sont entre les mains de tous les négocians du Portugal, de sorte qu'on ne peut former le moindre doute sur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines brésiliennes jusqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de soixante ans.

En évaluant le produit des mines du Chili, de la Terre-ferme, de la Castille d'or, du Mexique et du Pérou, sur le produit du Brésil, il en résultera une somme presqu'innominable, que l'Espagne doit en avoir tirée : car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation, de près d'un siècle. L'ouverture des mines du Potosi étoit déjà faite en 1548 ; et en 1633, on en avoit tiré trois cent quatre-vingt-quinze millions six cent dix-neuf mille piastres (2).

(*) L'Amiral Anson dit, que l'or qu'on tire des mines et des sables du Brésil, se monte annuellement à deux millions de livres sterlings. Ce calcul revient à-peu-près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a passé et passe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne sont que les fermiers de la Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglois, ou du moins leur a appartenu.

(2) L'Auteur des *mémoires et des considérations sur*

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Espagnoles enlevèrent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conséquence. Atabaliba, qu'on regardoit comme le plus riche souverain des Indes, ne put jamais amasser pour sa rançon sept millions en or et en argent façonné (*). Et quand,

le commerce et les finances d'Espagne, assure qu'on tire annuellement du Pérou trois millions pesant ; ce qui n'est pas croyable : aussi cet Auteur n'étoit-il pas toujours bien instruit.

(*) La rançon d'Atabaliba se monta, suivant Zarate, à plus de six cent millions de maravédis, c'est-à-dire, à plus de quatre millions cinq cent mille livres ; cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation, et seulement avec les pointes ou les piécettes, parce qu'on manquoit d'eau-forte : ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre ; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de maravédis, qui font sept cent cinquante mille livres : il y eut aussi de l'argent en grande quantité, de sorte que le quint qu'on en leva pour sa majesté, se monta à trente mille marcs d'argent fin ; le quint de l'or se trouva monter à neuf cent mille livres. De toute cette supputation, il résulte toujours qu'Atabaliba ne put fournir pour sa rançon sept millions, qui, eu égard aux richesses des mines du Pérou, et qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de chose.

après sa mort, on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cusco, le butin fut à peine de soixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché et jeté à la mer la plûpart de leurs richesses ; mais il n'y a aucune apparence qu'ils aient assez estimé l'or pour en façonner d'aussi grands ouvrages que les Espagnols se l'étoient figuré.

Comme ces sommes énormes, transportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de blé en Portugal et en Espagne, ces deux royaumes, qui négligèrent entièrement leurs arts et leur agriculture, pour se plonger, pour ainsi dire, dans les mines, y trouvèrent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différens temps, ce royaume n'avoit en 1753 et 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille et en monnoies d'argent fort altéré (*), et il étoit redevable à l'Angleterre, qui le nourrissoit, de cinquante millions. Ainsi il devoit à un seul créancier trente-cinq fois plus qu'il ne possédoit : il étoit insolvable

(*) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

à l'égard de tous les autres, et avoit déjà déclaré sa faillite. Le roi Joseph, actuellement régnant, se trouva, dès l'an 1754, c'est-à-dire avant le tremblement de terre, dans une situation si embarrassante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter sur son crédit particulier, pour subvenir à ses besoins, quatre cent mille écus d'une confrérie.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc ressorti presque le jour même de son arrivée du Brésil : il falloit bien que les Portugais payassent les blés qu'on leur envoyoit pour leur subsistance, et les draps qu'on leur amenoit pour se couvrir. Enfin, dit un écrivain très-instruit, le seul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal et les sentences de son inquisition, étoit en état de perdre ce royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, et qui consommoit beaucoup par son luxe et ses mœurs Asiatiques (*).

(*) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitans, et on y labouroit si peu de terre, qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cent mille habitans dans les bonnes années. Il paroît que la chûte de l'agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un état. Les moines y avoient entassé des richesses excessives dans leurs églises de Lisbonne.

Philippe II,

Philippe II, si long-temps possesseur des trésors du nouveau Monde, vécut encore assez pour voir la décadence où les mines avoient entraîné ses états. Encouragé d'abord par ses richesses à tout oser pour réduire l'Europe en esclavage, ce Prince finit par faire banqueroute, et mit ses successeurs dans la déplorable nécessité d'altérer les monnoies. Ses sujets, comme frappés de vertige, cessèrent de travailler leurs soies et leurs laines, laissèrent leurs campagnes se hérisser de ronces et de bruyères, et abandonnèrent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre et de la France : le germe de l'industrie fut déraciné de leur cœur; les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, et s'y endormirent sur leurs conquêtes (*). Cette léthargie éveilla les na-

Le peuple des campagnes étoit plongé dans une misère semblable à celle où gémissent les sujets du Pape. L'anarchie s'étoit glissée dans toutes les parties de l'administration.

(*) L'Auteur des *Considérations sur le commerce et les finances d'Espagne*, prétend que l'Amérique n'a pas tant fait de tort à cette monarchie qu'on le suppose communément; mais il est tombé dans une équivoque et un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui

tions plus actives, et leur inspira le projet de mettre l'Espagne en tutèle. En semant pour elle, en fabriquant pour elle, en la servant enfin, on parvint à la détruire, et on détruiroit ainsi le plus puissant empire de l'univers. Tout peuple qui cesse de se nourrir lui-même, et qui achète de l'étranger son nécessaire physique, est atteint d'une maladie mortelle, et se dévore lui-même : ses ennemis n'ont plus rien à lui souhaiter.

Quand les Romains, subjugués par le luxe, laissèrent l'Italie et la Sicile en friche, et qu'ils contraignirent l'Egypte et l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains les fondemens de l'empire : ils auroient été écrasés par sa chûte, quand

aux Espagnols, s'ils avoient continué leur commerce, leurs manufactures et leur agriculture : en ce sens, l'Auteur a raison. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il est bien clair que l'Amérique a nui à l'Espagne incroyablement. Elle n'est point, à la vérité, destituée de ressources, puisqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7,423,590 habitans et 27,246,302 écus de veillon en revenu ; mais ses dettes étoient énormes, et dans le nombre de ses habitans il s'y trouvoit 190,046 ecclésiastiques, et 200,000 qui prétendoient à le devenir ; ainsi, en tout, 390,046 célibataires par devoir.

même les barbares seroient restés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agresseurs n'ont manqué à un état foible.

C'est un grand problême de savoir si l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuse, si deux Italiens ne lui avoient, au quinzième siècle, montré la route du nouveau monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoisonna les organes de la reproduction dans l'espèce humaine, mal qui n'a pu être compensé par tous les trésors du Potosi et du Brésil ; il est certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il est sorti de ses mines huit fois plus d'or et d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, et si le prix des denrées a haussé de huit fois, on comprend aisément que malgré la masse du métal importé, les Européans n'en sont pas plus riches ni plus pauvres ; et celui qui possède aujourd'hui huit mille livres, n'est pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzième siècle.

On croit communément que les richesses des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte, où le commerce des épiceries entre les mains des Vénitiens, auroit entraîné l'Europe, en la dépouillant sans retour de son

or et de son argent ; mais cette ruine n'étoit pas si possible qu'on se l'est imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, et qui ont réussi extraordinairement dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas : cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner ; je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les trésors des Indes sont devenus des matières effectives de commerce, qu'il en a résulté une utilité réelle ; mais aussi les peuples ont vu par-là leurs intérêts se multiplier ; et les raisons de s'attaquer sont par conséquent plus fréquentes et plus universelles : une étincelle de discorde, pour quelques arpens de terre au Canada, enflamme et embrase l'Europe ; et quand l'Europe est en guerre, tout l'univers y est : tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique. On a agrandi la scène des massacres et du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel, depuis Buénos-Aires jusqu'à Québec. Le commerce des Européans ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles

sont également entraînées dans les révolutions et les viscissitudes de l'attaque et de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de castor, ou du bois de campêche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, et qu'il se réduit à sa seule métropole, les avantages et les profits qu'on en retire ne sont pas si considérables qu'on l'a cru; ce que l'Auteur de la *philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande et le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies mêmes; si dans la balance des pertes et des gains elles l'emportent sur leurs métropoles, il est aisé de comprendre que les colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose: ils voudront sortir de tutèle; et quand ils le voudront, ils auront assurément les moyens de le faire, et d'affermir leur liberté.

Le tableau que nous avons tracé dans cette première partie de nos recherches, présente un concours d'événemens les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique

n'existoit pas, et qu'elle ne pouvoit exister : il avoit excommunié quiconque osoit croire que notre globe avoit deux hémisphères habités par des animaux raisonnables : quand un Génois eut, malgré cette défense d'un prêtre de Rome, franchi, sur les ailes de l'industrie, l'océan atlantique, et découvert l'autre moitié de cette planète, un autre Pape en fit présent à un Prince espagnol, dont il briguoit le suffrage pour faire la fortune de César Borgia, monstre chargé de tous les crimes, et digne de tous les supplices.

Il est difficile de dire lequel abusa le plus ridiculement de son pouvoir et de sa raison, ou de Zacharie, qui nioit la possibilité des Antipodes, problême qu'il auroit dû abandonner aux géographes; ou d'Alexandre VI, qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Castillans. L'abrutissement des nations avoit sans doute accoutumé la cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un despotisme absurde. En 1346, les Vénitiens demandèrent la permission au Pape de pouvoir commercer en Asie, d'y acheter du poivre et de la canelle. Venise obtint ce privilége dont elle n'avoit pas besoin, et on anathématisa tous les autres états de l'Europe qui osoient faire le même trafic. En 1440 les

Portugais firent à Rome une proposition encore plus risible : ils sollicitèrent la permission de doubler le Cap de Bonne-Espérance, et de réduire en servitude perpétuelle les nègres, parce qu'ils n'alloient jamais à la messe, et qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement : on n'auroit pas dû les demander, et on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome solliciter la possession de l'Afrique occidentale, pour Alphonse V de Portugal, dit au Pape en plein consistoire, « que sa Sainteté étoit priée de vouloir animer et reconnoître le zèle du Roi son maître, » en attribuant à la couronne de Portugal » toutes les terres qu'on découvriroit le long » de l'Afrique, jusqu'aux Indes inclusivement, » puisqu'on devoit regarder *comme des possesseurs injustes toutes les nations infidelles qui y étoient établies*; Que sa Sainteté défendît en même temps à tous les » Princes chrétiens, sous les peines canoniques les plus grièves, de traverser les Portugais dans leurs entreprises (*) ».

Si l'on avoit contraint, comme on auroit

(1) *Histoire des découvertes des Portugais, par Lafitau, tome I, pag. 15, in-4°.*

dû, cet orateur de Lisbonne, à prouver que les habitans de Congo et d'Angola étoient des possesseurs injustes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, et jamais de l'évangile, il auroit été fort embarrassé ; mais le sacré collége ne s'arrêta point à cette preuve, et le Pape expédia sa bulle dans la teneur que les Portugais la désiroient : on fit, dans toutes les formes et avec beaucoup de cérémonie, une injustice, d'autant plus remarquable, qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'esclavage qui fait horreur à l'humanité. Ils furent les premiers qui firent le commerce des nègres ; les Espagnols les imitèrent, et toutes les Puissances de l'Europe imitèrent l'Espagne : les droits les plus sacrés de l'homme ne furent défendus par personne, et trahis par tous.

D'un autre côté, l'étonnement ne cesse point, quand on considère la pusillanimité des Américains, subjugués et détruits presqu'en un instant par une poignée d'Européans.

Las Casas dit que les Castillans en massacrèrent douze millions : il y a probablement de l'exagération dans ce calcul ; mais il n'y en aura plus, si l'on compte ce que les Français, les Anglais, les Portugais et les Hollandais ensemble en ont égorgé depuis le Cap

Hoorn jusqu'à la baye de Wager. Dans l'Amérique septentrionale, on a détruit à-peu-près la treizième partie des naturels : on n'en a pas laissé dans les Antilles, et presque point dans les Caraïbes et les Lucaïes. Dans le Pérou, dans le Mexique et le Brésil, on a exterminé les deux tiers des indigènes; car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui, luttant contre l'évidence, soutient à la fois que la religion chrétienne a augmenté la population des Indiens, et que la destruction qui en a été faite étoit fondée sur un ordre de Dieu, qui commanda au juif Saül d'égorger tous les Amalécites, sans en laisser respirer un seul. Les Espagnols prirent les Américains pour des Amalécites, et le Péruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre hémisphère existoient des peuples, réunis en société de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les sciences, cultivé les arts, évertué l'industrie, élevé des villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois stériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domesticité, saigné les marais, nivelé le terrain, aligné le cours des rivières, changé les landes en pâturages, ensemencé, par les mains de l'a-

griculture, des campagnes immenses, et embelli tout leur horizon.

Dans l'hémisphère opposé, la nature entière étoit sauvage, l'air grossier et mal-sain, les forêts épaisses, d'une étendue sans fin et sans commencement, et où les rayons du soleil n'avoient jamais pénétré : les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans des bassins fixes, se répandoient dans les campagnes, où ne croissoient que des joncs et des herbes nuisibles : la terre étoit jonchée d'insectes et de serpens; les animaux quadrupèdes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abâtardis, et on n'en avoit réduit que deux seules espèces en servitude : les hommes, moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur foiblesse et leur épuisement : ils manquoient de génie pour forger le fer, dont ils connoissoient les mines, sans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2,140,212 (*) lieues carrées; et sur ce prodigieux em-

(*) Tempelman donne à tout le continent de l'Amérique neuf millions de milles anglois en carré. Il faut soixante de ces milles sur un degré, d'autant que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il est question dans notre calcul.

placement on n'a trouvé que deux nations réunies en une espèce de société politique : tout le reste errant et dispersé en hordes ou en familles, ne connoissant que la vie sauvage, végétoit à l'ombre des forêts, et montroit à peine assez d'intelligence pour se procurer sa nourriture.

La différence d'un hémisphère à l'autre étoit donc totale, aussi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puisse l'imaginer. Je conviens qu'il est difficile de rendre raison d'une si étonnante disparité entre les deux parties constituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, et qu'elle n'y avoit pas encore séjourné pendant six siècles, c'est une supposition insoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horizon, pour avoir été habité et défriché pendant un temps infini avant l'autre ? Pourquoi le vaste continent des Indes occidentales seroit-il resté vide, inutile et dépeuplé depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre ère, qui n'a elle-même aucune antiquité ? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage, ou pour le compléter, que par intervalles ? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différens de

ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu : ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre hémisphère ? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothèse, et si l'on admettoit une formation successive d'êtres organisés, pendant qu'on est convaincu qu'il ne paroît pas même sur la scène du monde un nouvel insecte : les germes sont aussi anciens que les espèces, et les espèces paroissent aussi anciennes que le globe. Si la formation spontanée et fortuite a occupé si long-temps les philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute méthaphysique.

Si les Amércains étoient étrangers d'origine, et arrivés depuis peu dans cette quatrième partie de notre planète, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, et quelle route ils avoient tenue dans leur transplantation. Tous les monumens historiques confondus ensemble ne fournissent aucune preuve de cet événement, dont le souvenir ne s'étoit conservé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on suppose qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles et inconnues. Ce n'est pas à

l'égard des Américains seuls que l'histoire est en défaut : elle l'est à l'égard de presque toutes les nations.

On n'est pas en état de marquer sur toute la surface du monde une grande contrée, une isle considérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes ; je veux dire qu'on ne connoît positivement aucune région dont on puisse affirmer qu'elle étoit restée déserte jusqu'à un tel temps, et que les hommes ne s'y sont introduits, pour la première fois, que vers une telle époque, abstraction faite de toute origine romanesque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de ses annales : si l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout seroit expliqué ; si l'on s'arrête aux documens incontestables de l'histoire, rien n'est expliqué. Il est possible que des maladies pestilentielles, des catastrophes physiques, des guerres longues et meurtrières anéantissent la race humaine dans un pays, et c'est dans ce sens seulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : si l'on concluoit qu'il a toujours été désert, parce que tous ses monumens se sont effacés et sa tradition perdue, on se tromperoit sans doute, autant qu'on

peut se tromper, lorsqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il est possible encore que dans de certains climats défavorables la population soit continuellement foible, et le nombre d'hommes extrêmement rare; mais la nature ne semble pas avoir compté les individus : elle s'est contentée de l'existence du genre, l'a soumis aux influences de son climat, et l'a abandonné à sa propre industrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'histoire nous présente, on voit la plûpart des peuples s'élever successivement de l'abrutissement, et marcher en tâtonnant des extrémités de la vie sauvage jusqu'aux rudimens primitifs des arts et de la société, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choses et des siècles, jetés sur ce globe sans autres notions, sans autres connoissances que celles qu'ont les sauvages ordinaires : portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection : créés bruts et grossiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix et leurs sciences : ils n'ont pas eu de modèle commun, ni de règle de conduite fixe; aussi ont-ils varié à l'infini, tant dans les

moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile, que dans les institutions de la vie civile même. Le climat les a autant gouverné que la raison, et les différentes gradations du froid et de la chaleur ont visiblement inspiré aux législateurs des idées souvent contradictoires : lorsqu'on compare les codes législatifs des zones tempérées à ceux de la zone torride ou de son voisinage, tout contraste, et rien ne se ressemble.

Il est des peuples qui ne sont peut-être jamais sortis de l'enfance et de l'état originel : le ciel et la terre se sont opposés à leurs efforts, et la difficulté de se policer a été chez eux invincible, et l'est encore. Les Eskimaux et les Groënlandais n'auront jamais de villes, ou, ce qui est la même chose, ils n'auront jamais de champs labourés, si la position du globe reste la même à leur égard. Les nègres ne se civiliseront point, s'ils demeurent continuellement sous la ligne, exposés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'est l'agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la constitution agreste à la constitution politique : plus un terrain est-il propre à être ensemencé, plus les graines comestibles y abondent-elles, et plus les possesseurs de ces champs fertiles

et de ces semences précieuses s'humaniseront-ils, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre sédentaires, et dès-lors ils sont à demi-policés.

La propriété et tous les arts sont donc nés du sein de l'agriculture. De-là on peut déterminer les rangs où les différentes espèces de sauvages doivent être placées, suivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs sont les premiers dans l'ordre, parce que leur subsistance est la moins précaire, et leur genre de vie le moins turbulent et le moins inquiet : ils ont le temps d'inventer et de perfectionner leurs instrumens ; ils ont du loisir pour penser et réfléchir.

Les Nomades suivent immédiatement, mais diffèrent des premiers, en ce qu'obligés d'aller à la recherche des pâturages, et d'accompagner leurs troupeaux, ils ne sont jamais établis : on ne rencontre pas, pendant l'hiver, leurs tentes et leurs maisons ambulantes dans les mêmes lieux où l'on les a vues pendant l'été : ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lapons, sont ceux d'entre les Nomades que nous connoissons le

mieux :

mieux : leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modèle de la vie des peuples, bergers ou pasteurs : intermédiaires entre la condition sauvage et l'état civil, une distance presqu'égale les sépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommées Rhizophages : nous entendons par-là celles qui vivent dans les forêts, de racines et de fruits provenus sans culture. Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions et de la qualité du pays : ceux qui ont des cocotiers et des palmistes, sont plus à leur aise et moins sauvages que ceux qui ne voient s'élever au-dessus de leurs cabanes que les rameaux des hêtres et la cime des chênes. L'Auteur de l'*Origine des arts et des sciences* croit qu'il est impossible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce sens par les anciens, doive signifier les noix, les châtaignes, les pignons, les amandes, les faines et les pistaches ; mais il est certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent se sustenter ; il est assez connu qu'en 1759 on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la stérile Westphalie, saccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrième

classe; leur façon d'exister ne diffère pas sensiblement de celle des pasteurs ou des Nomades, sinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoisés une ressource assurée, et que les pêcheurs doivent attendre, autant du hazard que de leur adresse, le nécessaire physique. Du reste, les Ichtyophages s'expatrient comme les Nomades, suivent par petites troupes les côtes de la mer et les rivages des fleuves, et reviennent, pendant l'hiver, se cabaner et vivre de poisson séché. Ceux d'entre eux que nous connoissons le mieux, sont les Groënlandais et les Eskimaux.

Enfin, les chasseurs constituent le dernier ordre, et sont les plus sauvages de tous: errans et incertains de leur sort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion et la multiplication de leurs semblables, comme le plus grand des malheurs; parce que le gibier, bien moins fécond que le poisson, se dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un sauvage chasseur cherche les solitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, et s'éloigne à chaque pas de la vie sociale: s'il construit une hutte, c'est plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux,

son instinct est féroce et ses mœurs barbares ; plus son génie s'occupe-t-il des moyens de subsister, moins réfléchit-il sur la possibilité de se policer. Il est dans le genre humain ce que sont les bêtes carnassières entre les quadrupèdes, insociable.

Tout cela posé, il sera plus facile d'expliquer les causes de la différence qu'on a déjà remarquée entre notre hémisphère et celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des catastrophes physiques, d'épouvantables tremblemens de terre et des inondations considérables, beaucoup plus tard que notre horizon. Acosta, dans son excellent ouvrage *de situ novi orbis*, convient que les plus habiles naturalistes de son temps rencontroient au nouveau Monde des vestiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion et d'Ogygès, et que le grand cataclysme, dont la mémoire s'étoit conservée dans les livres sacrés des Choëns, ou des prêtres égyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la postérité de ceux qui se réfugièrent dans les montagnes de la haute Abyssinie, où la terre est plus exhaussée de neuf lieues que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre presqu'infini de lacs et de marécages dont les Indes occidentales sont cou-

vertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravasées, ni par les brouillards attirés par les montagnes et les forêts : ces lacs paroissent être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits, jadis noyés par une secousse violente, imprimée à toute la machine du globe terraqué : les nombreux volcans des cordilières et des rochers du Mexique, les tremblemens qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesans, exposées dans de certains endroits à fleur de sol, semblent indiquer que le sol même y avoit été délayé, et que des torrens ou des écoulemens en avoient entraîné la superficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas (*), la des-

(*) Sur les coquillages fossiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut consulter le *voyage de Jean d'Ulloa*, et sur ceux de l'Amérique septentrionale, le *voyage de Calm*. Cet Auteur étoit, comme le sont tous les savans de la Suède, très-persuadé que la mer du nord se retire d'une année à l'autre. On prétend s'être assuré par des expériences, que, sur la côte de la Suède, cette diminution est de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un siècle. En supposant que la

truction de tous les grands quadrupèdes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains et des sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au fleuve de Saint-Laurent, sur leur séjour dans les montagnes, pendant que les vallées étoient submergées; toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'hémisphère de l'Amérique.

On demandera peut-être si l'on y a découvert des monumens anté-diluviens? On y a

progression a toujours été la même, ce royaume étoit encore submergé il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ses montagnes n'étoient alors que des isles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, selon Maansoon, que trente cordes de profondeur dans ses gouffres, sera à sec dans quatre mille ans. Hierne, Swedenbourg, Celsius, Rudman, Dalin, Linnæus et son disciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypothèse de la retraite des eaux de la mer du nord; de sorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomène, et d'autant plus que les expériences faites en Danemarck ont donné les mêmes résultats.

Il est vrai que l'évêque d'Abo a depuis publié un mémoire dans lequel il contredit tous ces faits, attestés par des philosophes, comme les évêques font ordinairement, quand ils ne sont pas philosophes eux-mêmes.

déterré des monumens plus singuliers que ceux qu'on trouve dans notre horizon, puisqu'on y a exhumé de grands os fossiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupèdes, dont les analogues vivans n'existoient plus dans aucune partie de cet immense continent. Quant aux antiquités particulières, on sait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puisse supposer antérieures au déluge, quoiqu'avant cette époque terrible il y ait eu vraisemblablement des hommes réunis en société, et aussi policés peut-être que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux souterrains et les eaux, en changeant la surface habitable, et le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoies d'or et d'argent, qui sont si propres à se conserver dans les différentes substances terrestres, n'ont presqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon passe pour être la plus ancienne, et en la considérant en original, elle nous a paru absolument fausse, d'une fabrique bien postérieure aux plus belles médailles de la Grèce, et frappée après coup comme les contorniates romaines. Les roupies antiques indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, sont trop peu connues pour qu'on en puisse parler avec précision :

elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge que Freret ne leur en accorde (*).

Mela, Pline et Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita*; mais de quel déluge ont-ils voulu parler? Le cataclysme dont les livres égyptiens conservoient le souvenir, avoit été un événement destructeur qui avoit défiguré et transposé tous les sites de la terre où il s'étoit étendu. Strabon et Diodore de Sicile rapportent aussi quelques antiquités, prétenduement anté-diluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis submergés par des débordemens particuliers et

(*) Suivant Freret, (*Mémoires de l'académie des inscriptions, tome* 18, *p.* 45,) aucune tradition, discutée de bonne foi, ne remonte à l'an 360 avant l'ère vulgaire : il prétend que la période des Indous, nommée *Cal-Jougam*, n'a commencé que l'an 3,102 avant J. C. Ainsi les plus anciennes médailles Indiennes ne passeroient pas, selon lui, la date de cette époque. Mais les Bramines disent, malheureusement pour Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en est écoulé trois autres.

Vouloir fixer la chronologie de l'Inde, de la Chine et de l'Egypte, c'est une entreprise dont on pourroit dire ce que disoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor est*, *profectò furor*.

locaux, comme ceux de Samothrace et de Cyrène.

Si l'on admet donc que le continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleversé par les causes secondes, par des inondations et des tremblemens de terre, on concevra pourquoi il y existoit une différence si marquée entre tous les objets de comparaison possibles de ces deux parties du globe.

Notre horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'industrie humaine avoit eu le temps de réparer les dégâts occasionnés par les convulsions de la nature. Dans l'hémisphère opposé, les hommes venoient seulement de descendre des rochers et des élévations où ils s'étoient réfugiés comme des Deucalion : répandus dans des campagnes encore remplies de vase et de bourbier, leur constitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre et l'humidité de l'air. Le peu de chaleur de leur tempérament, leur population incroyablement foible, leurs corps dépilés et énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient essuyé une altération essentielle et récente.

On connoît assez la qualité des terres nouvellement défrichées et saignées : les vapeurs fétides et grossières qui s'en élèvent, sont par-

tout également mal-saines, et engendrent dans les habitans des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton, dans une province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays, et aller du petit au grand : s'il faut une longue suite d'années pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de siècles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion considérable du globe, envahie par l'Ocean, et revenue à sec par l'évaporation, ou par d'autres causes quelconques ?

Les conséquences qu'entraîne un déluge, semblent avoir échappé aux auteurs les plus éclairés : ce n'est point assez que les débordemens aient cessé, et que les eaux se soient retirées ; le sol, pour redevenir habitable et salubre, exige encore un dessèchement parfait que le temps seul peut amener : les lieux les plus favorables se recouvrent de végétaux et d'arbres, et ce n'est qu'alors que les hommes peuvent y rentrer et achever de nettoyer leur séjour par le travail et l'industrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce sens, plus modernes que les nations de l'ancien monde : ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-saine, et on conçoit maintenant pourquoi on les a tous

surpris dans un état sauvage, ou à demi-sauvage. Le temps de se policer entièrement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer; les vallées et les campagnes devoient se dessécher davantage, leur constitution devoit s'affermir, et leur sang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreste, comme l'Auteur de l'*esprit des loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec mon sujet, pour que je puisse le passer sous silence.

« Ce qui fait qu'il y a tant de nations sauvages en Amérique, dit-il, c'est que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se nourrir. Si les femmes y cultivent autour de la cabane un morceau de terre, le maïs y vient d'abord : la chasse et la pêche achèvent de mettre les hommes dans l'abondance ; d'ailleurs les animaux qui paissent, comme les bœufs, les buffles, &c. y réussissent mieux que les bêtes carnassières. Celles-ci ont eu de tout temps l'empire de l'Afrique.

» Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avantages en Europe, si l'on y laissoit la terre inculte ; il n'y viendroit guère que des

» forêts, des chênes, et d'autres arbres
» stériles (*) ».

Le raisonnement de ce chapitre est vicieux, en ce qu'il suppose comme vrai ce qui est faux, et en ce qu'il conclut ce qu'il n'est pas possible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Russes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les Gaulois et les Espagnols étoient encore sauvages, il y a quelques siècles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations sauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se nourrir? Puisque Montesquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage, et qu'elle ne peut jamais l'avoir eu, il y avoit donc une autre cause qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agreste, et cette cause étoit la stérilité.

Une nation qui possède un terrain abondant en fruits, s'humanisera bien plutôt qu'une horde située sous un ciel âpre, et sur une terre frappée de stérilité : aussi voit-on que telle a été la marche de l'esprit humain, et la naissance successive des sociétés : elle a suivi la gradation des climats et la fécondité du sol.

(*) *Livre XVIII, Chap. IX.*

Sur les rives fortunées de l'Inde et du Gange, plantées de figuiers, de palmistes et de cocotiers, les hommes ont été réunis et civilisés infiniment plutôt que les habitans des forêts de la Souabe et de la Westphalie, qui broutoient des glands, il n'y a que quelques années.

Ce n'est donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie sauvage; c'est au contraire le défaut de subsistance qui l'empêche d'en sortir. Il ne faut avoir qu'une légère idée de l'Amérique septentrionale pour saisir toute l'inconséquence de la proposition de Montesquieu : jamais on n'a dit que cette vaste région, couverte de neiges et habitée par quelques sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits et en productions naturelles : nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée; les indigènes y ont continuellement à combattre contre la disette; d'ailleurs ils étoient tous chasseurs ou pêcheurs; si les fruits de leurs forêts avoient pu les nourrir, ils seroient devenus frugivores, et auroient, au pied d'un arbre, passé tranquillement leurs jours, sans errer, comme ils font, à deux ou trois cent lieues de leurs cabanes, pour poursuivre au travers des glaces un orignal qui souvent leur échappe. Ces grands voyages,

qu'ils sont obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres et des pâtes nutritives, qui étant condensées et réduites en un petit volume, peuvent aisément se transporter pour sustenter les chasseurs, quand ils sont malheureux ou séparés de toute habitation par des distances immenses (*). Quand ces provisions viennent à leur manquer, ils n'ont d'autres ressources que dans une sorte de *lichen*, qui croît contre les rochers, et que les Européans nomment *tripe de roche*; et dans la graine de l'avoine sauvage, dont

(*) Les sauvages de Susquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive, qu'on nomme *poudre verte* : elle est composée de blé d'Inde torréfié, de la racine de l'Angélique, et d'une certaine quantité de sel commun : une cuillerée suffit à une personne pour sa subsistance d'un jour.

Les Lapons, les Tartares, les Maures, et plusieurs nations errantes, ont aussi leurs pâtes alimentaires : le *kacha* des Tartares est en ce genre la meilleure composition qu'on connoisse. La poudre nutritive, inventée prétenduement en 1753 par Bouèbe, chirurgien du régiment de Salis, Grisons n'étoit aussi que du blé d'Inde broyé, grillé, mêlé de sel et d'une graine carminative, qu'on croit être le cumin. Il est clair que cette recette a été copiée sur le procédé des sauvages de l'Amérique septentrionale.

le Canada produit naturellement quelques espèces.

Les besoins toujours renaissans de la vie animale absorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral : il n'a pas le temps de songer à se civiliser; il n'est point de son intérêt de se réunir, parce que les produits de la chasse diminuent en raison directe du nombre de chasseurs : l'agriculture seule multiplie ses récoltes en raison du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le maïs en Amérique, dit l'Auteur de l'*esprit des loix*; mais on sait qu'il y avoit au nouveau monde vingt provinces où l'on ne connoissoit pas le maïs, sur une où l'on en faisoit usage. D'ailleurs s'il falloit élever cette semence pour sustenter la vie, à quoi servoient donc ces fruits abondans que le sein de la terre y versoit, à ce qu'on prétend, sans peine et sans culture, sur la table des sauvages? La vérité est que l'Amérique en général a été, et est encore de nos jours, une contrée fort stérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les sauvages qui y ont connu le maïs, ne se soient pas civilisés davantage; car il est certain que le nord de notre Europe n'est sorti entièrement de l'abrûtissement et de la barbarie qu'au temps où les

peuples de l'Italie et de l'Asie lui ont communiqué les grains comestibles, et les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'histoire et l'origine de presque tous nos légumes, de nos plantes potagères, de nos arbres fruitiers, et même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils sont exotiques, et qu'ils ont été successivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture et le labourage les ont ensuite naturalisés. On peut aisément s'imaginer quelle doit avoir été la disette des anciens Gaulois, et sur-tout des Germains, chez qui il ne croissoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le règne végétal se vivifie sous la main de l'homme civilisé : il meurt sous les pieds du sauvage.

Les bœufs et les buffles réussisoient bien en Amérique, dit Montesquieu ; mais il est certain qu'il n'y avoit en Amérique ni buffles ni bœufs, qui y ont été, ainsi que les chevaux, transplantés par les Européans dans les premiers temps de la découverte. Les caribours et les orignaux du Canada sont de la même espèce que les rennes de la Laponie : cependant les naturels de l'Amérique septentrionale n'avoient pas eu l'esprit de soumettre ces animaux, ni de les apprivoiser à paître

en troupeaux sédentaires; ce que les Lapons ont parfaitement bien exécuté avec les rennes, dont ils tirent tous les services imaginables; et les Sauvages des Indes occidentales n'en tiroient aucun de leurs orignaux. Les bisons, que les Tartares ont amenés à la domesticité, étoient également restés sauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnassières, le Canada seul en nourrissoit un nombre presqu'incroyable : la quantité de pelleteries qu'on en apporte en est une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups noirs, les gloutons, les tigres, les renards, y étoient très-répandus; et quoique ces animaux fussent moins vaillans, ou plus peureux que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent, ils avoient néanmoins assez de force pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc, dans tout le passage tiré de l'*esprit des loix*, qu'un raisonnement de spéculation, contredit par les faits et l'expérience de toutes les nations et de tous les siècles : c'est le sophisme d'un grand homme.

Ce sont la stérilité et la pauvreté du terrain et du climat qui retiennent l'homme dans la vie sauvage. L'abondance l'amène à la société : l'article de la subsistance doit être

réglé

réglé avant qu'on rédige le code législatif: les loix ne sont qu'utiles, la subsistance est indispensable.

Dans les pays tempérés, et riches en végétaux, la société a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids et stériles: on la voit passer et comme voyager de l'Asie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, de la Grèce dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie: et cette progression suit exactement le degré de fécondité physique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu et le plus stérile de tous: si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir ou à son climat, il ne lui resteroit presque rien: elle ne conserveroit, entre les petites semences alimentaires, que le pavot erratique et l'avoine agreste.

Les Américains étoient donc sauvages, ou demi-sauvage, parce que leur complexion affoiblie et leur génie borné ne pouvoient dompter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'instrumens de fer, et aujourd'hui qu'on leur en a procuré, ils sont trop indolens, trop lâches pour s'en servir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, et surtout celles des septentrionaux, se sont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainsi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, et de cette similitude apparente on a déduit des lignes de filiation et d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre; mais les mœurs scythiques n'ayant été que les vrais caractères de la vie sauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle ressemblance entre la façon d'exister de tous les Sauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils sont carnassiers, cruels, impitoyables, à proportion de la stérilité du terrain qui leur est échu en partage, ou des défauts physiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un et l'autre cas, et se faisoient entre eux tous les maux que leur avoit fait la nature: n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puissant lien de la sociabilité, et vivoient comme ces animaux qui s'assemblent en de certaines saisons, et se séparent ensuite pour chasser chacun à part. Dans les quartiers du nord, où le sol étoit singulièrement avare, la nécessité forçoit chaque individu humain à chercher sa nourriture, et à employer tout son temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié et d'u-

nion y étoient donc impossibles en un certain sens : il devoit donc y règner un état de guerre perpétuelle entre les peuplades, qui se rapprochoient assez pour s'ôter mutuellement la subsistance. Aussi les premiers Européans s'apperçurent-ils d'abord de cette triste animosité, qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres : ceux qui étoient demi-policés croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un philosophe, comme Hobbes, n'auroit pas manqué d'y voir la démonstration de son systême, et il auroit pu se tromper.

La constitution de la vie sauvage amène nécessairement l'établissement des tribus, et ces tribus sont par-tout ennemies les unes des autres, comme on l'observe chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyssins, chez les Nègres, chez les Caffres, enfin parmi toutes les nations vagabondes qui se sont distribuées en hordes ; et voici la cause de cette discorde universelle.

Par-tout où la propriété n'est point fixée, on se bat avec acharnement pour empêcher qu'elle ne s'établisse ; par-tout où la propriété est établie, on se bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un et l'autre cas, les hommes sont si fort à craindre,

que le dernier effort de la vertu est d'être parvenu à les aimer ; et on ne peut les aimer, si l'on n'excuse leurs emportemens et leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foiblesses, les mêmes besoins, et les mêmes droits aux productions de la terre, on conçoit qu'il leur seroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils seroient infiniment moins méchans qu'ils ne le sont, ou qu'on ne les suppose. D'ailleurs leur commun malheur est que l'injustice d'un seul être dérange l'équilibre et l'union générale : les loix, qui peuvent contenir et réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuissance singulière, contenir cinq ou six tyrans avides et orgueilleux ; et c'est plus qu'il n'en faut pour ensanglanter la terre dans toute sa circonférence.

Quelques écrivains ont hasardé de nos jours des réflexions extraordinaires sur les Américains du nord : ils ne peuvent trop s'étonner, disent-ils, que ces peuples soient restés de tout temps chasseurs et libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle soit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois et des Algonquins, que dans celle des autres hommes : si on les a vu souvent en guerre avec les Français et les Anglais,

c'est qu'on a voulu leur ôter la jouissance de l'air et de la terre : ce n'est pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur existence ; encore ne voit-on pas qu'ils aient jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter jusqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient des Spartiates, qui attaquent de front et ouvertement les troupes coloniaires ; ils n'ont jamais eu cette noble hardiesse, et font la guerre en se cachant. Quoique Dupratz exagère jusqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il est contraint d'avouer qu'ils sont singulièrement lâches, timides, et que leurs attaques ressemblent à celles d'une bande de voleurs qui se glisse de nuit dans une maison, y égorge les gens endormis, emporte ce qui lui convient, et brûle le reste. Jamais ils n'engagent un combat régulier et décisif en plein champ : ces sortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur sont inconnues.

La supériorité qu'ont les peuples civilisés sur les peuples sauvages, ne consiste que dans la perfection de leurs armes, et dans le mécanisme plus ingénieux de leur tactique : quant à la bravoure, elle peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des

Sauvages, que du côté de l'ennemi : on remarque que les Germains et les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fussent pas mieux policés que les Hurons le sont, et qu'ils eussent à combattre des armées romaines, dont la discipline surpassoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une surprise, au moins la bataille de Brême, livrée par Arminius aux troupes de Germanicus, a-t-elle été une action régulière en plein champ, et disputée avec toute l'opiniâtreté possible.

La vie sauvage n'éteint donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme : la timidité des Américains venoit donc d'une autre cause que de leur façon d'exister : ils étoient peureux par instinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis et altérés. Depuis que nous avons la relation du colonel Bouquet, qui a fait contre eux l'expédition de l'Ohio en 1764, nous pouvons juger, d'après les faits. Voici comme cet officier s'exprime :

« Ces Sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-poltrons, » ne sont guère plus braves aujourd'hui, » quoiqu'ils aient des armes à feu. Ils exposent » rarement leurs personnes au danger, et se

» fient entièrenent sur leur adresse à se ca-
» cher pendant l'action : ils ne paroissent ja-
» mais à découvert, à moins qu'ils n'aient,
» par leurs hurlemens effroyables, frappé de
» terreur l'ennemi engagé dans des bois im-
» praticables : ils l'attaquent quand il est
» absolument hors d'état de se défendre, et
» qu'il met bas ses armes ».

Je demande si l'on est fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattans, qui au contraire décèlent tant de foiblesse, lorsqu'ils sont forcés de défendre leur vie ? Ce qui arrive toutes les fois que les Européans s'emparent d'un terrain, faisant partie de la chasse ou du pâturage de ces barbares pusillanimes, dont les chefs et les députés ont toujours déclaré, et déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi anglais, ou qui que ce puisse être pour leur souverain, et qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre sur laquelle ils peuvent se nourrir, en chassant des orignaux, des castors, et en broutant des racines.

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée cupidité, et l'injustice atroce des con-

quérans de notre hémisphère, pour forcer des malheureux à leur faire une telle prière, indigne sans doute d'un peuple fier et vaillant, auquel les Américains n'ont jamais ressemblé.

Je me suis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du nord de l'Amérique, il n'a jamais été question de la liberté respective d'une peuplade ou d'une autre; mais qu'il s'y est toujours agi de la subsistance de chaque peuplade en particulier, à qui il falloit un immense terrain inculte, pour équivalent d'un petit terrain cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi se nourrir, auroit l'orgueil insensé de subjuguer une autre nation, aussi pauvre qu'elle, par la seule passion de conquérir, cela n'est point dans la nature des Sauvages; car dès-lors ils cesseroient de l'être; pour conserver leurs conquêtes, ils seroient contraints de se policer, et leurs esclaves, pour apprendre à obéir, seroient aussi contraints de se policer. Le grand intérêt qui divisoit donc tous ces peuples chasseurs, étoit la chasse même : c'étoit la source de l'éternelle discorde qui armoit une tribu contre une autre, dès qu'elles étoient assez rapprochées pour s'intercepter mutuellement le gi-

bier. J'aurois honte de réfuter ce que l'auteur de *la théorie des loix civiles* a écrit sur ce sujet : selon lui, « tous les sauvages chasseurs » sont en paix : la guerre n'existe que chez » les peuples cultivateurs : l'agriculture en» gendre les guerres nationales : la chasse » adoucit le cœur de l'homme, et l'amène in» sensiblement dans le sein de la vie sociale : » l'esclavage est un bien, on a eu tort de » l'abolir ». Voilà une suite de paradoxes que Linguet a osé faire imprimer.

Les Européans, au lieu d'employer la force ouverte et les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, et la supériorité de leur génie et de leurs talens, pour les apprivoiser, comme les Hollandois ont fait avec les Hottentots au cap de Bonne-Espérance, d'abord très-farouches, et devenus ensuite très-officieux. Ces Africains parlèrent ainsi aux premiers Hollandois, qui débarquèrent chez eux : « vous autres étrangers, venus de » loin, vous n'êtes, après tout, que des hommes » comme nous ; si vous en savez plus que » nous, faites un miracle en notre présence, » et nous reconnoîtrons votre supériorité. Si » avec cela vous êtes justes et équitables, » nous serons vos amis, et vous promettons

» nos services ». Adrien Vadersteel (*), commandant du fort, fut d'abord embarrassé par cette question : il suppléa à tout par sa hardiesse, et une présence d'esprit étonnante. Arrivé à l'assemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau-de-vie, y mit le feu, et proposa aux plus hardis de boire cette coupe, pleine de feu ; ce qu'ils refusèrent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il, je ferai ce que vous n'osez entreprendre : vous avez demandé un miracle, en voilà un dans toutes les formes ; et il vida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps, les Hollandais et les Hottentots ont été bons amis : il est vrai qu'on leur a payé le terrain sur lequel on a bâti la ville du Cap, et les autres logemens de la compagnie, et qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en esclavage, comme on y réduit les Nègres

(*) Il est assez surprenant qu'un allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'est lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. Lacaille lui a imputé ce mensonge grossier, et il a eu raison. Ce pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots : il ne s'est amusé au Cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, et à écrire un très-mauvais livre, dont il a compilé plusieurs chapitres étant ivre.

et les Indiens. Cet exemple, peut-être unique dans l'histoire, et qui fait tant d'honneur au caractère doux et généreux des Hollandais, auroit dû être imité par toutes les puissances qui ont formé des établissemens dans les isles et le continent des Indes occidentales. On ne sauroit trop répéter, qu'en détruisant les Américains, on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laisser subsister et s'y incorporer, comme on a fait aux Indes orientales avec les Javanois, les Malais, les Malabares, les Mogols, et tous les autres peuples de cette partie de l'Asie.

Las Casas, évêque de Chiappa, avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laisser libres, de les porter au commerce, et de leur donner simplement des gouverneurs (*). Mais cet ecclésiastique, d'ailleurs intrigant, cachoit des vues orgueilleuses

(*) Las Casas demandoit mille lieues de côtes, depuis Rio-Colcé jusqu'au cap de Los-Aracuas, pour y établir un ordre semi-militaire, semi-ecclésiastique : il vouloit être grand-maître de cet ordre, et se flattoit d'apprivoiser et de civiliser 10,000 Américains en deux ans, et de leur faire payer en trois ans un tribut de 15,000 ducats, et de 60,000 ducats en dix ans. Il y avoit, dans ce projet, une injustice marquée ; si les Espagnols n'avoient eu aucun droit, en conquérant l'Amérique, comment pou-

et immenses sous ce plan, dicté en apparence par l'humanité et la modestie : si l'on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il est impossible de lui pardonner d'avoir le premier, en Espagne, formé et exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Nègres, de les déclarer esclaves, et de les forcer, par des traitemens inouis, à labourer la terre du nouveau-Monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las-Casas, et qui attaque avec aigreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux mémoire qu'il avoit offert à la cour, pour proposer la traite des noirs, tant les idées étoient alors confondues : le fanatisme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premières notions du droit des gens : on fit les plus grandes injustices, et on les défendit par les plus mauvaises des raisons.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau continent, je dirai un mot du caractère moral des

voient-ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains? L'intention de Las-Casas étoit de se faire souverain dans les Indes : il est certain que les jésuites ont, dans la suite, exécuté ce que Las-Casas avoit projeté, et se sont servis de ses mémoires.

Sauvages du nord, parce que cet article est très-obscur, aucun auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. Lapotherie, Charlevoix et Colden, offrent des observations particulières qui contrastent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui se contredisent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dépit de l'autorité et du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence et la poésie; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique; quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démosthène, et surpassent celles d'Isocrate, gardons-nous d'ajouter foi à Timberlake (*) et à tous ceux qui font des contes de cette nature, puisque la stupidité est malheureusement le caractère original et commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues n'étoient pas si stupides, puisqu'ils ont exactement rendu des discours prononcés dans une

(*) *The Mémoire of Lieut. Henry Timberlake.* London 1766.

langue qu'ils ne comprenoient pas, et aussi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe et le Persan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Persans et des Scythes.

Quand Timberlake nous assure que ces mêmes Iroquois, avec leur art oratoire et leur prosodie, n'ont aucune idée de la diversité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au-delà de dix ; qu'ils ne savent ni manier la scie, ni la hache ; que rien n'est plus maladroitement construit que leurs cabanes et leur canots : quand il assure qu'ils sont excessivement ivrognes, et à chaque instant les dupes de leur propre ignorance, et de la mauvaise foi des marchands d'Europe ; alors nous pouvons croire que cela est possible, sans outrager la raison ou le bon sens.

La plûpart des relateurs anglais, sous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la satyre de leur propre nation : ils sont pleins d'allégories, peut-être ingénieuses, mais à coup sûr insupportables pour quiconque ne s'intéresse ni aux bills du parlement, ni aux conseils de Saint-James, ni à toute la révolution du ministère britannique. Des écrivains fort estimables, pour s'être trop fié à ces relations illusoires, ont

prêté aux Américains des vices et des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïsme qui leur est inconnu, et une portion de bonheur dont ils seroient réellement très-fâchés de jouir. Il y a sans doute un milieu dans ces excès, et nous nous flattons de l'avoir saisi, en réduisant l'Américain sauvage à son instinct animal.

Il n'est proprement ni vertueux, ni méchant; quel motif auroit-il de l'être? la timidité de son ame, la foiblesse de son esprit, la nécessité de se procurer sa subsistance au sein de la disette, l'empire de la superstition et les influences du climat l'égarent, et l'égarent très-loin; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur est de ne pas penser, de rester dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne se soucier de rien, quand sa faim est appaisée, et de ne se soucier que des moyens de trouver sa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne construiroit pas de cabane, si le froid et l'inclémence de l'air ne l'y forçoient : il ne sortiroit pas de sa cabane, s'il n'en étoit chassé par le besoin : sa raison ne vieillit pas; il reste enfant jusqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, et laisse la nature dégénérer à ses yeux, sous ses mains, sans jamais l'encourager et sans la tirer de son

assoupissement. Foncièrement paresseux par naturel, il est vindicatif par foiblesse, et atroce dans sa vengeance, parce qu'il est lui-même insensible : n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ses ennemis comme ses meurtriers. Si ses projets de vengeance étoient toujours soutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, et il seroit aussi dangereux aux Européans, qu'il l'est à l'égard des petites hordes de sa nation avec lesquels il est en guerre, et qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, et éternisent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faisoient la guerre aux Hurons, et ils la font encore aujourd'hui; le temps n'a ni adouci leur haine ni épuisé leur vengeance.

Le docteur Kraft, qui a composé, sur les mœurs des sauvages, un livre moins impertinent que celui du père Lafiteau, prétend (*) qu'ils sont excessivement orgueilleux, et n'estiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que le plus surprenant des phénomènes seroit que des Sauvages, extrêmement ignorans, ne fussent pas aussi extrêmement présomptueux. Ne connoissant rien dans

(*) *Kort fortaeling af de vilde volkes fornemmeste indretninger, Skikke oc meninger by Jens Kraft* 1760.

la

la nature entière, ils sont et doivent être timides, crédules, et par conséquent superstitieux : s'ils entendent le tonnerre, si un objet nouveau les effraie, ils adoreront aujourd'hui un caillou, et demain un arbre : ils auront de la divinité les idées les plus absurdes, et la peindront presque toujours comme un être mal-faisant, qu'ils tâcheront d'appaiser et de calmer par des sacrifices et des offrandes : ils auront des sorciers plutôt que des prêtres.

L'autorité qu'ils respectent le plus, est celle des vieillards, qui peuvent tout parmi les Sauvages aussi long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas, et qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes leur nourriture ; mais dès que ces vieillards sont épuisés et décrépits, personne ne les aide ou les secourt : on ne leur apporte pas même à manger, et ils périssent le plus misérablement du monde, et à-peu-près comme les animaux carnassiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chasser, et qu'ils ne manquent pas absolument de forces pour respirer encore long-temps : leurs petits, dont ils devroient être naturellement secourus, ne montrent pas le moindre retour de tendresse pour les soins de leur éducation. Il faut que cette

ingratitude, qui nous saisit d'horreur, soit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéresse qu'à l'individu qui croît, et non à celui qui dépérit après avoir achevé sa croissance. L'homme sauvage, en qui toute lumière est éteinte et tout sentiment oblitéré, ne s'écarte guère du niveau des quadrupèdes, et des autres animaux abandonnés à leur instinct (*). Cependant on a prétendu que, malgré ce caractère impitoyable, les Sauvages ne sont pas barbares, mais que les peuples civilisés le sont. Ce jugement outré est celui d'un misanthrope, ou d'un insensé, qui s'étudie tristement à chercher des motifs pour haïr le genre humain. Si les crimes sont

(*) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractère fort doux, délaissent aussi les vieillards qui survivent à leur industrie et à leurs forces. Aussi long temps qu'un homme ou une femme sont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité; mais dès que les forces leur manquent absolument, leurs amis et leurs propres enfans les laissent périr d'inanition. Ce traitement est donc un caractéristique des mœurs de tous les Sauvages : ceux qui sont errans détruisent les vieilles gens pour ne pas les laisser à la discrétion des ennemis ou des animaux carnassiers. Les Massagètes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des dogues. *Dii meliora piis, erroremque hostibus illum!*

fréquens chez les nations les plus policées, il ne faut en accuser ni les sciences, ni les arts; si, chez ces nations, il s'élève des despotes qui écrasent tout sous leurs mains sanglantes, sous leurs aveugles volontés, il ne faut pas en accuser les loix, mais la lâcheté de ceux qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent, quoique, dans nul endroit de la terre, un seul homme soit plus fort que plusieurs qui prétendent être libres et secouer leurs chaînes. Je crois que tous les despotes ressemblent à Tibère, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui désobéir, et qui voyant tout le sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation : *ô homines ad servitutem paratos !* Cet exemple, pris de l'histoire d'une république expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les esclaves sont quelquefois aussi coupables que les tyrans, et qu'il est difficile de savoir si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux asiatiques, soumis aux caprices illimités d'un Sultan barbare et fougueux, et des Hurons du Canada, gouvernés par le cli-

mat et leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers : mais ce n'est pas des abus qu'il faut tirer des inductions ; c'est comme si l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fièvre chaude, se porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropisie, ni la peste, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie sauvage que dans la constitution sociale : ces deux états sont si éloignés, si opposés entre eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaison ; ou pour les comparer, il faudroit les connoître tous deux, et les connoître jusqu'aux moindres maux et aux moindres biens dont ils sont susceptibles : il faudroit avoir été élevé dans l'un et l'autre ; et voilà ce qui est impossible. On a vu des Sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris par des maîtres grossiers et stupides, retourner ensuite, à la première occasion, dans les forêts, jeter leurs vêtemens, et reprendre avidement le train de vie de leurs semblables. De grands philosophes ont raisonné sur ces faits, et n'ont pas manqué d'en tirer des conséquences fausses. Cependant il est certain que les impressions de l'éducation

ont produit ces retours à la vie primitive, et que le rang d'esclave qu'avoient tenu ces Sauvages dans la societé, n'ayant par lui-même rien que d'avilissant, ils ne s'étoient pas cru compensés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons savoir sur ce sujet, se réduit à ceci : il y a des situations, des événemens qui flattent l'homme social, et qui feroient le tourment du sauvage, si tout à coup la main d'un Dieu le transportoit de sa cabane dans la sphère de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer assez sûrement à celui que goûtent parmi nous les enfans qui sont sauvages, au milieu de la société, jusqu'au terme où leur raison se développe, et que l'instruction l'éclaire.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

De la variété de l'espèce humaine en Amérique.

PLUSIEURS auteurs ont soutenu que l'espèce humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre continent, que toutes les figures et les visages s'y ressembloient, et que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à grosses jambes, comme les naires de Calicut, ni des sauvages à queue, comme Marc Paul, Struys et le naturaliste Bontius disent qu'on en trouve en Asie, ni enfin des femmes avec une excroissance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes : mais dans les seules provinces septentrionales, on a compté trois à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous sommes proposés de dépeindre dans un article particulier : on donnera ensuite l'histoire complète des Patagons devenus si célèbres, sans qu'ils sachent

eux-mêmes pourquoi. Ce traité sera suivi par la description des blafards de Panama, des nègres-blancs, des orangs-outangs, et des hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel est l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre et de la précision dans une si grande diversité de matières.

Ç'a toujours été le privilége, et peut-être aussi la récompense de ceux qui ont découvert des terres nouvelles et lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas survivre à leurs auteurs, s'il n'étoit dans l'instinct du vulgaire de se passionner long-temps pour des absurdités venues de loin, et attestées par des aveugles, ou par des fourbes.

Les premiers avanturiers qui firent au quinzième et au seizième siècles la reconnoissance des côtes de l'Amérique, furent presque tous agités de la fureur d'en écrire des relations mensongères. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, usa de tous ses droits, et y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, et d'autres créatures humaines qui, sans être quadrupèdes, n'avoient point d'ouverture au fondement, et qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voya-

geurs, jaloux du succès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâchèrent de les éclipser, en plaçant à leur tour dans l'Estoilande des sauvages, taillés comme des Lapons, à qui la nature bienfaisante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils sautoient très-lestement : il paroît que le philosophe Maillet n'a point été fort disposé à douter de leur existence, au moins en parle-t-il assez sérieusement dans son *Telliamed.* Il se peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude de témoins qui assurent que la Tartarie nourrit aussi des monstres semblables ; mais le philosophe Maillet auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le sens commun.

Les émissaires que le pape Innocent IV envoya avec des dépêches si ridicules au grand Kan, en 1246 (*), publièrent à leur retour,

(*) Cette ambassade étoit toute composée de moines, jacobins et cordeliers, dont les principaux se nommoient le *frére Asccelin* et le *frére Plan-Carpin :* ils devoient ordonner au Kan des Tartares de se faire baptiser, et lui enjoindre de la part du Pape de se désister de ses conquêtes en Asie. Quand cette troupe d'enthousiastes fut arrivée en Tartarie, elle refusa de faire la révérence, selon la coutume du pays : ensuite elle proposa de

qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en se joignant deux à deux, couroient d'une vîtesse extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complète, que quelques citations de saint Augustin, qui dit qu'il est très-persuadé qu'il y avoit de son temps en Afrique des hommes monopèdes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'esprit des saints que celui des profanes.

On feroit un livre considérable, si l'on donnoit simplement la liste des faussetés dont les premiers relateurs enrichirent leurs journaux et leurs mémoires sur l'Amérique : jamais la source des prodiges ne fut plus inta-

baptiser. La réponse qu'on leur fit est sans doute digne d'être placée ici ; c'est de *frère Asceelin* lui-même qu'on la tient.

« Les Tartares ayant oui cette résolution, en furent » grandement indignés et troublés, et dirent aux reli- » gieux, en grande colère et rage, qu'ils n'avoient que » faire de les exhorter à se rendre chrétiens et chiens, » comme ils étoient ; que le pape étoit un chien, et » eux tous aussi de vrais chiens. *Frère Asceelin* vouloit » répondre à cela ; mais il ne put, à cause du grand » bruit, des menaces, cris et rugissemens qu'ils faisoient » entendre. » *Bergeron, voyages en Asie, dans les XII, XIII, XIV et XV siècles, in-4°, pag. 68, à la Haye, 1735.*

rissable ; chaque nation de l'Europe eut son Hérodote et son Phlégon. En même temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le nord du nouveau monde, les Espagnols peuploient de géans la pointe méridionale, les Portugais faisoient nager des troupeaux de sirènes dans la mer du Brésil, les Français pêchoient des hommes marins à la Martinique, et les Hollandais trouvoient des nègres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écrevisse, au-delà de Parimaribo (*). Le temps et la vérité ont fait disparoître la plûpart de ces merveilles, dont on n'a conservé jusqu'à nos jours que les géans des terres Magellaniques : c'eût été trop faire que de se dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Eskimaux, qui diffèrent par le port, la forme, les traits et les mœurs, des autres Sau-

(*) Cette fable des Nègres à pieds d'écrevisse a été renouvelée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois, au-delà de Parimaribo, un village entier composé d'esclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écrasés par les cylindres des sucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun scrupule de mutiler leurs Nègres, et même de les empoisonner, dès qu'ils en sont mécontens. C'est sur de semblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manihoc distillé, qui tue en une minute.

vages du nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akansans, que les Français nomment communément les *beaux hommes*. Ils ont la taille relevée, les traits de la face bien dessinés, sans le moindre vestige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, et la chevelure fine et blonde; tandis que les peuples qui les environnent sont d'une stature médiocre, ont la physionomie abjecte, les yeux noirs et les cheveux couleur d'ébène, d'un poil extrêmement gros et rigide.

Cette belle race des Akansans, jadis assez florissante et nombreuse, a eu ses principaux établissemens entre le quarantième et le quarante-cinquième degré de latitude; mais les maladies et le poison de la petite-vérole ont fait chez elle, au commencement de ce siècle, de si horribles ravages, qu'elle est réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne possèdent plus qu'un seul hameau, insulté par ses voisins, et hors d'état de se défendre.

Quelques voyageurs assurent que toutes les nations de l'Amérique septentrionale, quoique séparée de la Tartarie par une mer vaste et orageuse, ressemblent si parfaitement

aux petits Tartares, qu'il seroit impossible de les reconnoître, si leurs hordes venoient tout-à-coup à se confondre ou à se mêler.

Comme il existe aussi des variétés très-sensibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'espèce avec laquelle le rapport est le plus marqué : car il est avéré qu'on n'a pas vu d'Américains semblables aux Calmouks pour la laideur : ils en sont différenciés par la forme du nez, qui manque presqu'entièrement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares ; ils en diffèrent encore par les yeux, qu'ils n'ont point si monstrueusement petits que les Calmouks, et par la figure de leurs dents, plus serrées, moins longues et moins plates. Il ne reste donc que les Tunguses de la Sibérie, avec lesquels je conviens que les Septentrionaux du nouveau continent ont quelques traits de ressemblance.

On connoît assez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Stralenberg, de Witsen, de l'ambassadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, et par le dernier journal d'Antermony qui, dans son voyage à la Chine, a aussi visité les Tunguses : *et par tout ce que j'ai lu et oui conter des habitans du Canada*, dit-il, *il n'y a point de nation*

au monde qui soit plus semblable aux Tunguses : ils ne sont pas même si éloignés les uns des autres qu'on le pense (*).

Cette distance qu'Antermony veut trouver si peu importante, est à-peu-près de huit cent lieues gauloises, au travers d'un océan périlleux, et impossible à franchir avec des canots aussi chétifs et aussi fragiles que le sont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguses. D'ailleurs la langue des Canadiens est essentiellement différente du langage des Sibériaques, ce qui ne seroit pas, s'ils descendoient les uns des autres, comme ce voyageur anglois paroît l'insinuer. Il n'est pas le premier qui ait pensé à cette origine : un rêveur, nommé Horn, a écrit sur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus de cent

(*) *Voyage d'Antermony, gentilhomme à la suite de l'ambassadeur de Russie à la Chine.* Cet ambassadeur étoit, ainsi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce réglé entre ses états et la Chine ; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela les succès dont on s'étoit flatté, puisque ce commerce, loin d'avoir prospéré, est entièrement tombé, et il y a déjà quelques années que la caravane a cessé d'aller de la Russie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Russes pour long-temps.

ans (*). En lisant cet ouvrage sans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'Auteur, lorsqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de son temps, lorsqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs, qu'Hérodote nomme Yrcas, comme si l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circasses*, et *Souriquois*, nom que les François ont donné aux habitans de l'Acadie, sans savoir pourquoi. Horn a pu se tromper : c'étoit un savant, qui du fond de sa solitude répandoit ses rêveries dans le public ; mais comment les compilateurs de l'*histoire universelle* ont-ils pu renouveler cette opinion de Horn, et imaginer des chimères pour venir à l'appui d'un systême oublié depuis si long-temps, et si digne de l'être? Ces compilateurs disent qu'au cinquième siècle les Huns, sous la conduite de leur Tanjon, firent une incursion en Europe : or, ajoutent-ils, si les Huns ont fait une incursion en Europe, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont fait aussi une excursion en Amérique. En vérité, je trouve ce raisonnement beaucoup plus grossier qu'il n'est permis

(*) *Georgii Hornii de Originibus Américan. Lib. IV, Hag. Comit.* 1652.

à un sophisme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques passa, pendant les croisades, de l'Europe en Asie et en Afrique, s'ensuit-il qu'un pareil nombre d'Européans alla en même temps au Spitzberg et à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuses contrées ?

Les Scythes, les Tartares, les Huns n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulens, plus fertiles que ne l'étoient les déserts où ils mouroient de misère. Les ours et les neiges du Kamschatka, les côtes toujours glacées du nord de la Californie, les marais impraticables des Assenipoils, le lac Huron, la mousse, les fougères et les forêts du Canada, sont-ce là des objets assez attrayans poùr tenter la cupidité des voisins de la Chine, de la Perse, de l'Inde, et du centre de l'Asie, où la douceur du ciel, et la fécondité de la terre, toujours fleurie, semblent inviter toutes les nations pauvres à se réunir des extrémités de l'univers ? Aussi les Tartares, bien plus sensés que les écrivains de l'histoire universelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la baye de Hudson.

C'est quelque chose de surprenant que la foule des idiomes, tous variés entre eux, que parlent les naturels de l'Amérique septentrio-

nale. Qu'on réduise ces idiomes à des racines, qu'on les simplifie, qu'on en sépare les dialectes et les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq ou six langues mères respectivement incompréhensibles (*). On a observé la même singularité dans la Sibérie et la Tartarie, où le nombre des idiomes et des dialectes est également multiplié, et rien n'est plus commun que d'y voir deux hordes voisines qui ne se comprennent point; mais, malgré cette variété, on n'a point encore découvert jusqu'à présent, dans les langues Américaines et les langues Tartares, deux mots exactement semblables. Si l'on supposoit donc pour un instant que les Hurons du Canada descendent des Tunguses de la Sibérie, il s'ensuivroit que les Iroquois n'en descendent point; puisque les Hurons et les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres,

(*) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique: il y a beaucoup d'apparence que la vie sauvage, en dispersant les hommes par petites troupes isolées dans des forêts, occasionne naturellement cette grande diversité de langues, dont le nombre diminue à mesure que la société, en rassemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation: alors l'idiome le plus riche, le plus sonore, devient prédominant, et absorbe les autres.

parlent

parlent deux langues radicales, aussi opposées entre elles que le sont le Latin et le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déjà fait usage, et je dis qu'il est non-seulement naturel, mais nécessaire, qu'il y ait, entre des Sauvages situés dans des climats si analogues, autant de ressemblance que les Tunguses peuvent en avoir avec les Canadiens. Également barbares, vivant également de la chasse et de la pêche dans des pays froids, stériles, couverts de bois, quelle disproportion voudroit-on imaginer entre eux? Là où l'on ressent les mêmes besoins, là où les moyens d'y satisfaire sont les mêmes, là où les influences de l'air sont si semblables, les mœurs peuvent-elles se contredire, les idées peuvent-elles varier? Non : les seules facultés de l'esprit peuvent être plus ou moins bornées.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout sera expliqué, tout sera aplani. Les Tunguses logent dans des cabanes, les Américains y logent aussi ; cela n'est pas étonnant, ils sont sauvages. Ils vivent les uns et les autres dispersés par petites familles, comme il convient à des chasseurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parce que n'ayant que cette seule étoffe pour se couvrir en hiver, il est naturel

qu'ils s'en couvrent en effet. Ils sont graves, flegmatiques, et parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, et encore moins de mots pour les exprimer : le silence et la sombre horreur des solitudes qu'ils habitent, leur inspirent de la tristesse; ils préfèrent les liqueurs spiritueuses et enivrantes, qui les tirent de cette léthargie et de cet assoupissement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguses suspendent leurs morts aux arbres ; les Ilinois de l'Amérique les suspendent de même, parce qu'ils sont trop paresseux pour les brûler, et que la terre, souvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne se laisse point ouvrir; et il est en tout temps difficile d'y creuser avec d'aussi mauvais instrumens que le sont ceux des Sauvages. On ne soupçonneroit pas que les causes physiques et la nature du climat influent jusques sur la sépulture des nations : on en a néanmoins une preuve assez convaincante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cents ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichemens ont tellement déraciné les forêts, que des villes et des cantons entiers sont déjà

menacés d'une prochaine disette de bois de chauffage. Dès le second siècle, les Romains pressentirent la nécessité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les bûchers en cimetières, et d'abandonner les dépouilles de l'homme aux insectes et à la putréfaction, dont la seule idée leur faisoit horreur : accoutumés à conserver les cendres de leurs ancêtres, et à les compter au nombre de leurs richesses, ils ne pouvoient se résoudre à les répandre au sein de la terre.

La religion chrétienne, quoique originaire d'un pays où l'on embaumoit grossièrement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguses ont des sorciers, qu'ils nomment *Schames* : les Américains ont aussi des sorciers, que nous avons nommé *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares eussent des sorciers, puisque les peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans ? Car quand on leur faisoit l'injuste honneur de les brûler, on les respectoit encore, sans quoi on les auroit laissé vivre.

Lorsque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne savent point, ils se mettent

sur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, tressé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles (*). Quand les anciens Jongleurs américains prédisoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un seul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été, de temps immémorial, adonnés à la magie astrologique, et les Septentrionaux à la sorcellerie par inspiration : il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitans de la Sibérie : suivant cette ordonnance, celui qui s'excuse d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, est reputé prophète lui-même : on le renferme jusqu'à ce que le temps marqué par la prophétie soit arrivé : si l'événement ne justifie pas la prédiction, le juge doit examiner sur quels fondemens le prisonnier s'est risqué de pronostiquer, et doit le

(*) Voyez *Drie-Jarige Reise naar China te lande gedaan, door den Moskovischen Afgesant E. Ysbrants-Ides*, in-4°, page 35, Amsterdam, 1704, édition originale. L'Auteur dit qu'il a rendu visite à un de ces *Schamans*, qui avoit douze femmes, et dont l'habit magique étoit si pesant, qu'il eut de la peine à le soulever d'une main.

châtier suivant l'exigence des cas (*). On peut dire que ce réglement du Czár ne réprime les petits prophètes, que pour mieux encourager les grands, qui n'annonceroient que des choses qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme, par exemple, la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguses plantent un piquet par-tout où bon leur semble, y étalent la peau d'une zibeline, d'un renard blanc, et disent : *voilà notre Dieu ! prosternons-nous, rendons-lui hommage ;* et ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un castor, la fichent sur un bâton, et disent : *voilà notre Manitou, notre génie suprême ! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces usages religieux, me répondra-t-on, une affinité si indubitablement marquée, qu'il n'est point possible de s'y méprendre : mais sans parler ici de tant d'analogies nationales, dues simplement au hasard, il est sûr que l'adoration des peaux de bêtes

(*) *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et des usages des peuples de ce pays, par Gmélin, professeur de chimie et de botanique, &c.*

chez les chasseurs qui ne connoissent rien de plus merveilleux au monde que la robe des zibelines et des castors, n'a rien qui doive nous étonner. C'est l'utilité qui a consacré et déifié presque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adolescence et l'égarement, ont adressé leurs vœux et leur encens. Le culte de la vache, du veau, des oignons, du feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fournissent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte et le besoin ont donc érigé les idoles, l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels sont à-peu-près les rapports qu'on observe entre les Tunguses et les Canadiens; mais il y a aussi des différences plus sensibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer et l'art de le forger; ils ont captivé les rennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, et réunis en troupes; d'où il s'ensuit qu'une partie de leur subsistance étant toujours assurée, ils ne font pas la chasse à des distances bien considérables de leurs cabanes, et suivant Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq werstes : ils n'ont pas besoin d'être continuellement en guerre avec leurs voisins pour la possession du gibier. Les Canadiens,

au contraire, ont laissé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, assujettis par les Sibériaques ; l'idée de les apprivoiser ne leur est jamais venue : ils errent à cent et cinquante lieues de leurs cases, pour tuer un caribou, qu'ils pourroient avoir en tout temps sous la main, s'ils avoient eu la même industrie que les Tunguses. S'ils (*) avoient eu cette industrie, ils ne se seroient pas trouvés dans la triste nécessité de se battre sans cesse avec les peuplades qui les environnent, et qui viennent chasser sur le même terrain. Ces différences ont eu leur source, comme on le voit, dans la subtilité des organes, et les facultés intellectuelles plus avancées et plus perfectionnées dans les habitans de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion aussi altérée que l'est celle des indigènes du nouveau-Monde.

Les naturels de la Zone Torride et de la partie méridionale de l'Amérique constituent

(*) Comme ceux d'entre les Tunguses; qui habitent vers l'orient de la Sibérie, n'ont point de rennes dans leur pays, ils attèlent à leurs traîneaux des chiens dressés. Cette même race de chiens, à museau effilé et à oreilles droites, existoit aussi en Amérique avant la découverte; mais les Sauvages n'en tiroient presqu'aucun service, et ne l'employoient à aucune espèce de travail.

une quatrième variété qui ne ressemble en rien aux races septentrionales, si l'on en excepte le commun défaut de la barbe et du poil sur toute la surface du corps. Elle ne ressemble pas davantage aux Eropéans, aux Chinois, aux Tartares, aux Nègres; enfin, on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils sont assez bien faits: il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits; d'autres qui sont sourds, imbécilles, aveugles, muets; et d'autres à qui il manque quelque membre en naissant (*). Ce sont apparemment les travaux excessifs auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit, qui y produisent tant d'hommes défectueux: la tyrannie y a influé jusques sur le tempérament physique des esclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses, le teint roux, olivâtre, l'iris de l'œil noir, et le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe; car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts et rares qui leur naissent par-ci par-là dans la vieillesse; les hommes et les femmes n'y ont point ce poil

(*) Voyez *Ulloa*, page 233, t. 2.

folet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté : ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, et même des Tartares et des Chinois, c'est le caractère de leur dégénération, comme dans les eunuques.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chili, où le sang semble avoir été le plus épuré, et l'espèce moins affoiblie que par-tout ailleurs aux Indes occidentales. Cependant elle y est encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les isles et la plage de l'orient, depuis la côte déserte des Patagons jusqu'au tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne diffèrent des premiers qu'en ce qu'ils ont la stature un peu plus haute, le corps plus vigoureusement musclé, les sourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, et les ailes plus grandes et plus charnues, ce qui fait que leurs narines sont fort creuses et fort larges. Il y a dans la structure de leurs yeux quelque chose d'assez remarquable : les commissures des paupières, peu fendues, ne se terminent pas de part et

d'autre en pointes ou en angles aigus ; mais forment un arc, et masquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aspect, rend leur regard hideux et terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour se contrefaire et se défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontens des proportions de leurs corps et de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrième partie du monde un seul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des lèvres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, et de lui faire prendre une figure extraordinaire et impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête pyramidale ou conique, dont le sommet se terminoit en pointe ; d'autres à tête applatie, avec un front large et le derrière écrasé : cette bizarrerie paroît avoir été le plus à la mode ; au moins étoit-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement sphérique, quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde ; ces Sauvages, qu'on nomme, à cause de leur monstruosité, *têtes de boule*, n'en paroissent pas moins choquans, pour avoir trop arrondi cette partie et violé le plan original de

la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter, sans qu'il en résulte un défaut essentiel qui dépare toute la structure de l'animal.

Enfin, on a vu sur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou carrée, c'est-à-dire applatie sur la face, sur le haut, sur l'occiput et les tempes, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il est difficile de concevoir comment l'on peut guinder et plier en tant de façons diverses les os du crâne, sans endommager notablement le siége des sens, les organes de la raison, et sans occasionner ou la manie, ou la stupidité; puisque l'on voit si souvent que de violentes blessures ou de fortes contusions, faites à la région des tempes, jettent plusieurs personnes dans la démence, et leur ôtent pour le reste de leurs jours, la fonction de l'intellect. Car il n'est pas vrai, comme on l'assure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue, fussent réellement imbécilles : il faudroit en ce cas qu'il y eût eu en Amérique des nations entières de frénétiques et de forcenés; ce qui est impossible même dans la supposition. L'anarchie et les causes destructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux assemblages de lunatiques : un homme de jugement ré-

gira plusieurs imbécilles, et plusieurs imbécilles attroupés ne sauroient se gouverner eux-mêmes : ce sont des automates brisés ou affoiblis, dont une force étrangère doit animer les ressorts, si l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau Monde : il y en avoit sans doute dans presque toutes les grandes peuplades, où l'on leur portoit le même respect qu'on leur porte en Turquie et dans tout l'Orient, parce qu'on les regarde comme des êtres privilégiés, à qui la Providence a, par faveur, refusé le dangereux présent de la raison.

Les habitans du Valais sont dans la même persuasion à l'égard des *Cretins*, ou des fous à longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la suite.

Si l'on pouvoit se dépouiller de ces préjugés barbares, qui excusent tous les vices, et ne pardonnent aucun ridicule; si du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les paysans Suisses et les Turcs, qui tâchent d'adoucir le sort de ces créatures infortunées, sont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'espèce, qu'il faut enterrer tout

vivans. Aux maux que leur a fait la nature on ajoute les maux de la captivité, sans essayer si la maladie est incurable ou non : elle ne l'est sûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louisiane ont été dans cette carrière aussi loin que nos médecins, et peut-être les ont-ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues et sans saignée : la principale recette dont ils usent est, au rapport de Dumont, une composition faite avec de la graine de laitue et des noix dans leurs coques et leur brou : ils prennent une portion égale de l'une et de l'autre, la broient dans un mortier ou un pilon à la sauvage, jusqu'à ce qu'il s'en forme une espèce d'opiat, dont ils font prendre matin et soir le poids de deux à trois dragmes (*), et le Relateur ajoute que tous les patiens guérissent radicalement, soit qu'ils aient perdu le sens à l'occasion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand Dumont auroit sur lui-même éprouvé ce remède, il seroit encore permis de

(*) *Mémoires sur la Louisiane, page 299, tome II, Paris, 1753.*

douter si l'effet en est aussi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la semence de laitue et des noix concassées ne puissent autant opérer sur des cerveaux malades, que l'ellébore et l'anacarde, dont le sort a été fort singulier : plusieurs médecins ont soutenu qu'il restauroit toutes les facultés de l'ame et guérissoit la folie : une autre faction de médecins, à la tête de laquelle étoit le célèbre Hoffman (*), a soutenu, au contraire, que l'anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleversoit les esprits vitaux, et que l'opiat qu'on en fait, devroit être nommé à juste titre la confection des sots.

Les Sauvages jugent si un homme est en

(*) Quoique Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'anacarde, il raconte cependant qu'un homme stupide, ignorant et incapable d'instruction, devint en peu de temps si sensé et si savant, après avoir pris de *l'électuaire d'anacarde*, qu'il obtint *une chaire en droit*; mais peu d'années après il devint si sec, si altéré, qu'il buvoit jusqu'à s'enivrer tous les jours, et devint par-là inutile à lui-même, à ses concitoyens, et mourut misérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être docteur en droit et être imbécille, ou que l'anacarde produit de meilleurs effets qu'Hoffman ne le suppose, puisqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'anacarde.

délire ou non, par trois observations : s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable : s'il refuse d'aller à la guerre, lorsqu'elle est déclarée ; s'il ne va pas à la chasse, il est reputé imbécille, et jouit en conséquence de toutes les prérogatives attachées à cet état ; chacun se fait une fête de le posséder dans sa cabane et de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces signes de démence, qui nous paroissent si équivoques, ne le sont pas parmi des peuples où la plus haute sagesse seroit la dernière des folies. Au reste, ce n'est pas par un sentiment de bienfaisance que les Sauvages en agissent ainsi avec les imbécilles; mais par un préjugé superstitieux, qui heureusement produit un bon effet.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on sait que la substance osseuse ne se durcit que par degrés dans tous les animaux, et qu'elle est très-molle et très-tendre dans les enfans nouvellement nés. La mère deux ou trois jours après ses couches, à force de presser et de manier la tête de ces créatures, la façonne à son gré : pour l'applatir, elle met sur le front et l'occiput deux masses d'argile, qu'on comprime insensiblement, jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une

matière blanchâtre ; alors l'opération tend à sa fin et le monstre paroît (*). Les fibres et les nerfs, encore souples et plians, s'adaptent à cette forme ; le cerveau même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, et que la boîte du crâne s'est consolidée, on ne peut plus y rien déranger sans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes âgées sont presque toujours dangereuses à la vie ou à la raison, pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfans et aux impubères.

Je ne disconviens pourtant pas que ces compressions n'aient toujours des suites plus ou moins mauvaises : je doute même que le maniement des accoucheuses d'Europe, pour accomplir la tête des enfans, soit une pratique et bien utile et bien nécessaire : on voit parmi les Européans une infinité de têtes mal faites,

(*) Les femmes sauvages disent qu'elles aplatissent la tête de leurs enfans, afin qu'elle puisse un jour ressembler à la pleine lune. Il est vrai que plusieurs peuples Américains ont l'occiput écrasé, sans que la mère l'ait comprimé ; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne sont pas bourrés, et ne consistent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'aplatit insensiblement.

suivant

suivant qu'elles ont été plus ou moins pressées avec mal-adresse par des mains ignorantes. Peut-être cet usage dérive-t-il encore de la barbarie des peuples grossiers, qui ont de tout temps et dans tous les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déjà remarqué que les anciens naturalistes qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie et dans l'Inde des Acéphales et des Cynocéphales, s'étoient laissé induire en erreur par des voyageurs mal-habiles, qui ayant vu des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monstres composés des traits du chien et des traits de l'homme : il est vrai que la plûpart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dire ; mais que penser de S. Augustin, le plus éclairé des anciens chrétiens, qui, en parlant sérieusement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la basse Ethiopie (*) des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil

(*) *August. Serm. 37, ad fratres in Eremo. tome VI. édit. Paris, page 345.* « Vidimus et in inferioribus » partibus Æthiopiæ, homines unum oculum tantùm » in frontes habentes, quorum sacerdotes à conversa- » tionibus hominum fugiebant, ab omni libidine carnis » se abstinebant. . . . . »

Ce saint Père ne se contente pas d'assurer, dans ce merveilleux discours, qu'il a vu des cyclopes ; mais

au milieu du front, à qui il eut le bonheur de prêcher l'évangile ? Il n'est pas facile de deviner comment il s'y prit pour catéchiser des êtres qui n'ont jamais existé, ni dans la basse-Éthiopie, ni ailleurs : il faut donc que cet Apôtre ait été extasié par son zèle, lorsqu'il a cru voir ce qu'il est impossible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Père de l'église, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une sorte de Sauvages qui n'ont presque point de col, et dont les épaules sont aussi exhaussées que les oreilles. Cette monstruosité est encore factice,

il ajoute qu'il a rencontré en même-temps un grand nombre d'hommes et de femmes sans tête : *vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.*

Un commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce sermon de saint Augustin n'est pas de saint Augustin; comme si l'on ne trouvoit pas dans les écrits de ce docteur de l'église, une infinité de passages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire ce discours en question.

Dans l'histoire allemande de l'Amérique, publiée par le professeur Baumgartem, on tâche de démontrer sérieusement qu'il y a des peuples acéphales, et par conséquent, dit-on, saint Augustin en a vu. Nous avons cru que ce seroit abuser du respect dû au lecteur, que de rapporter les puériles absurdités qu'on lit, à cette occasion, dans cette prétendue histoire de l'Amérique.

et pour la procurer aux enfans, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertèbres du col sont forcés de rentrer dans la clavicule. Ces barbares paroissent de loin avoir la bouche dans la poitrine, et seroient très-propres à faire renouveler à des voyageurs ignorans et enthousiastes la fable des Acéphales, ou des hommes sans tête.

Je ne pense pas que l'envie d'inspirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à se contrefaire aussi cruellement que le font les Omagas et plusieurs autres. C'est à une fausse idée qu'ils se sont formée de la beauté et du mérite corporel qu'on doit rapporter ces usages déraisonnables, qui ne sont pas incompatibles avec les institutions des sociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pieds écrasés des Chinoises feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun, si ce n'étoit le propre de l'esprit humain de confondre dans tous ses ouvrages le bien et le mal, l'extravagance et la sagesse.

La belle mode de s'alonger les oreilles avoit aussi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales : tous les Péruviens se les faisoient descendre jusques sur les épaules ; et comme les premiers Castillans ne surent d'a-

bord comment les nommer, ils les appelèrent *Los Orejones*, les Oreillons; nom qui a subsisté jusqu'à présent dans quelques provinces de cet empire.

Le lobe et l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrémité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent et s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs et les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ce parties, et favorisent l'excroissance qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement et sans artifice les oreilles longues et pendantes, comme les Siamois en Asie, et quelques familles espagnoles des environs de la Bissadoa en Europe; mais tous les Oreillons du nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art et du caprice, et non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des Cordilières: (*) les eaux de neige qui découlent des mon-

(*) Voyez *dans la grande collection in-folio de Thevenot*, tome II, *le voyage d'Acarette au Pérou*, p. 11.

tagnes, et les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto.

C'est un engorgement de la liqueur lymphatique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois et aux habitans des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si démesurés qu'ils leur descendent au-delà de la poitrine : plus cette humeur est-elle chez eux gonflée, et plus y respecte-t-on ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque : c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces montagnards ont eu raison, paroît-il, de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, et dont ils se chagrineroient en vain, puisque tous les remèdes imaginables ne sauroient dompter ce mal endémique, qui a règné il y a dix-huit siècles comme il règne de nos jours.

Les Espagnols, très-sujets aux écrouelles, qui sont aussi des espèces de goîtres, ont longtemps réussi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraises froncées, qui leur couvroient non-seulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles et le bas du menton : et comme l'Espagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reste de l'Europe adopta avidement

la parure de ces colliers ridicules en apparence, mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne se doutoit pas.

Un des plus rares phénomènes qu'on ait observé jusqu'à présent parmi les hommes goîtreux, c'est qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chèvres et les brebis, mais par un autre mécanisme. Valmont Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suisse un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gastri-mythe, et ruminant: Peyer fait aussi mention de deux Suisses goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la pression de cet appendice sur l'ésophage y arrête quelques alimens qui rentrent une seconde fois dans la bouche, d'où résulte une espèce de rumination, comme dans ces animaux que les physiciens ont nommé *ruminantia spuria*.

Outre les Indiens goîtreux, les historiens du Pérou parlent d'une peuplade entière à qui il manquoit deux dents gélasines ou incisives, une en haut et une en bas. Cette défectuosité n'étoit rien moins que naturelle: Garcilasso dit que les sujets de ce canton ayant massacré dans une rébellion le grand Sacrificateur de Cusco et le fils de l'Empereur, on envoya contre eux une forte armée

qui les soumit, et l'Inca alors régnant, pour imprimer à toute cette génération le souvenir de sa désobéissance, lui fit arracher deux dents du milieu des mâchoires (*). Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint ensuite une distinction par l'opiniâtreté des pères et des mères à ôter ces mêmes dents à leurs enfans ; ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette province jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé dans le Congo et à Matamba en Afrique des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques Nègres, employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, et l'avoient à leur retour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il soit très-rare que des Nègres, une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il se peut néanmoins que les commerçans en aient ramené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la persuasion où ils ont été pendant tant d'années que les Européans ne venoient les acheter que pour les manger ; et ils ne se trompoient pas de beaucoup.

(*) Zarate dit que l'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Lévinus et plusieurs autres contredisent.

Malgré la possibilité, dis-je, que les Africains aient reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, long-temps avant la découverte du nouveau Monde, d'autant plus que les Nègres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance entre eux et les Indes occidentales, tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejeter deux, et pour se moquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à-peu-près les principales observations qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré, et où l'histoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquisitions, si des philosophes formoient le projet d'y voyager : nous savons qu'il y a d'autres contrées dont on a soustrait à dessein la connoissance au public. Ceux qui, en abusant à la fois de la sainteté de leur ministère et de la confiance d'un peuple bon et malheureux, se sont érigés en petits tyrans sous les deux tropiques du nouveau Monde, ont cru qu'il

n'étoit ni de leur gloire ni de leur intérêt de donner des relations trop sincères de leurs conquêtes : les histoires du Paraguai par Charlevoix et Muratori, sont écrites avec tant de partialité et si peu de discernement, qu'il n'est pas possible d'y ajouter foi : ce sont des espèces de légendes ; et je crois que le lecteur n'est pas médiocrement édifié, lorsque Charlevoix lui assure que dans ce pays qu'il décrit, on voit d'énormes serpens qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Missionnaires, qui se jettent quelquefois à corps perdu sur ces animaux entreprenans, pour sauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il est surprenant qu'on ait toujours objecté aux Jésuites leurs établissemens du Paraguai, comme des usurpations de la dernière importance, et qu'on ait gardé le silence sur leurs possessions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur situation, leur richesse, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il est vrai que la proximité du Pérou et la récolte du thé sont des trésors inestimables pour le Paraguai ; mais c'est une province méditerrannée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'océan sans toucher à Buénos-Aires ;

tandis que la Californie forme une Péninsule immense, baignée par deux mers, et bordée de ports commodes et favorables au commerce furtif et interlope.

Les Jésuites ont senti de quelle conséquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les notions de la Californie le plus long-temps qu'il seroit possible. Le Lord Anson est le premier qui ait découvert, par hazard, que la société étoit déjà dangereusement puissante dans ce coin du monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impressions sinistres que pouvoit laisser dans les esprits la relation du Commodor Anglais, les Jésuites de Madrid se déterminèrent à publier une *histoire naturelle et civile de la Californie* (*). Cet ouvrage, à tous égards original, donne une haute idée de l'adresse de ceux qui l'ont composé : car quand on a lu avec attention cette histoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne sait absolument rien : on reste

(*) Cet ouvrage parut à Madrid en 1758, sous le nom du *père Miguel Venegas*. De l'espagnol on le traduisit en anglois ; ensuite en hollandois, sous le titre de *natuurlyke historie van California*, *Haerlem*, 1761. On vient d'en publier une traduction française, dont on auroit pu se passer.

dans l'illusion ou l'ignorance, et on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un pays, sans en rien dire, tant les auteurs ont su par des transitions bien ménagées voiler tous les objets intéressans, pour s'étendre à perte de vue sur des minuties, sur des miracles, et s'appesantir sur des détails étrangers au fond de la matière : on y apprend seulement que le Lord Anson n'a pas rendu aux Jésuites toute la justice que méritoit, de la part même d'un protestant, le zèle saint et respectable qui a toujours caractérisé le génie de la société, répandue dans l'un et l'autre hémisphère.

La Californie forme, comme on l'a dit, une péninsule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne sait quelles limites lui assigner du côté où sa base va se réunir à la côte occidentale du continent (*). Cette étendue doit être tout au moins de quatre à cinq cent lieues, sur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30 et de 10 mille, selon qu'on me-

(*) Buache prétend qu'il a réduit la Californie à ses justes bornes ; mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique n'est pas toujours de la compétence d'un géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du cap de Mendocin et du cap Blanc, n'ont jamais été prises assez exactement pour qu'on puisse déterminer leur situation respective.

sure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle et se termine en pointe jusqu'au Cap de S. Lucar, gisant au 23e degré de latitude septentrionale; de sorte que ce pays a, dans notre zone, à-peu-près le même climat qu'a le Paraguai dans la zone tempérée australe. La qualité du sol est, aux environs de Loretto, excellente et susceptible de toute sorte de culture et d'amélioration; la vigne réussit dans les montagnes : les rivages de la mer vermeille sont, à la vérité, fort marécageux, et paroissent avoir été jadis totalement noyés : on y voit encore une infinité d'amas de sable marin et des mares pleines d'eaux saumâches, mais dont on peut faire des savanes à peu de frais. Le cordon de rochers qui bordent les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de construction manque à la pointe du sud, où il ne croît guère que des buissons et des arbustes rampans : les quartiers du nord nourrissent des forêts prodigieuses, peuplées de gibier. Le principal animal carnassier qu'on y connoisse, c'est le tigre-poltron, semblable à celui du Canada : les loups, si l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y sont introduits que depuis quelques années; avant cette époque

on n'y en avoit jamais vu. On y rencontre aussi des ours et des troupeaux entiers de bisons.

En 1697, les Jésuites pénétrèrent dans cette région pour la première fois, sous la conduite d'un de leurs provinciaux, nommé *Salva-Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en ressources, actif, infatigable, ardent pour le bien de sa compagnie, initié dans toutes ses maximes, et par conséquent peu scrupuleux sur la nature des expédiens, capable de tout oser : il examina l'état des choses, vainquit les obstacles, conçut des espérances, et posa la base de cet édifice des missions de la Californie, que soixante-dix ans de politique et de travail ont conduit à son plus haut point, ou, si vous voulez, à sa ruine.

Anson dit que le premier terrain où ces religieux s'établirent, leur fut donné par un nommé Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit sur la Californie, dont la propriété appartenoit aux indigènes, et ce n'est sûrement point sa donation qui y a attiré les Jésuites ; mais voici les véritables causes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des perles, qui est, comme l'on

sait, sur les parages de cette Péninsule et des Isles voisines, plus fertile et plus riche que sur ceux de Panama, d'Ormus, de Bassora et du Malabar ensemble.

Tous les coquillages qui croissent sur cette plage favorisée de la nature, se distinguent par le lustre et la finesse de leur émail, qu'anime le coloris le plus éblouissant : les huîtres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, et une seule barque y pouvoit alors ramasser, de calcul fait pendant la saison, pour soixante mille écus de perles d'une belle eau et d'une forme presque régulière.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris terre à la Californie, qu'on l'accusa de pêcher jour et nuit avec tous ses esclaves. En effet, on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, et les barques des particuliers, toujours devancées, ne purent plus payer à Sa Majesté Catholique le quint ordinaire qui se montoit à 12000 écus : on envoya en cour plusieurs mémoires pour se plaindre des rapines de Salva-Terra et de ses complices, qui se virent enfin dans la nécessité de se justifier, en dressant un *factum*, qu'on lit dans l'histoire de la Californie, publiée par les Jésuites espagnols. Salva-Terra,

en accordant dans ce *factum*, que des scélérats ont osé lui faire l'affreuse imputation de soustraire des perles, prouve que, loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conseillé aux Espagnols et aux Indiens de les jeter à la mer, parce que ces instrumens du luxe apportent un obstacle manifeste au progrès du salut : c'est bien peu connoître, dit-il, notre désintéressement, que de nous objecter des crimes si bas, dont nous sommes incapables par état ; d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles ?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit si bien mérité dont jouissoient alors les Jésuites à la cour de Madrid, produisit tous les effets que la société en attendoit : Sa Majesté aima mieux croire que la propagation des perles diminuoit à la côte de l'Amérique, que de soupçonner les Jésuites capables de les dérober, contre le droit des gens : les ministres firent semblant de penser la même chose.

Salva-Terra, après avoir repoussé si victorieusement les traits de la calomnie, pria humblement sa Majesté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Espagnoles stationnées en différens endroits de la Californie pour la défense des côtes : il allégua

des raisons assez mauvaises pour démontrer que la chose, quoique sans exemple, étoit juste et utile : aussi sa demande fut-elle accordée. Les officiers et les soldats reçurent ordre d'obéir aux Missionnaires, et d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La postérité ne croira point qu'on ait pu tellement mésuser de la piété d'un Monarque, fasciner son esprit jusqu'au point de le plonger dans un total oubli de ses intérêts, et lui inspirer de la sécurité, lorsqu'on creusoit un abyme sous ses pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Espagne dans ce temps d'aveuglement, on est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou et du Mexique.

Les Jésuites dirent, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger, en prêchant l'évangile à un peuple aussi brut que le sont les Californiens indigènes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces furieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les Sauvages les plus paisibles et les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs et les soldats Espagnols, indignés de ramper sous le commandement de moines,

qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel et la terre de leurs plaintes, et les Jésuites avouent eux-mêmes qu'on vit à cette occasion arriver en cour une foule de lettres, remplies de clameurs et de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontens; ils avouent que Salva-Terra cassa de sa propre autorité un capitaine, un sergent, et licencia une compagnie entière de la garnison de Loretto, qui avoit osé murmurer contre le gouvernement ecclésiastique.

2. Il est constant que les Jésuites se sont imaginés long-temps, qu'en attendant leurs missions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le nord-est de cette péninsule, à un grand pays habité par une nation riche et civilisée, dont tant de voyageurs ont soupçonné l'existence : il y a même des auteurs, comme Acosta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, et au bruit de ses massacres et de ses déprédations, un nombre considérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, et y portèrent avec eux des trésors inestimables. Cortez lui-même a été dans cette persuasion, à laquelle il est fort

(*) Voyez *natuurlyke historie van California.* E. D. page 433 et suivantes.

naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie, dans un temps où sa présence étoit si nécessaire au Mexique, dont la conquête ne put assouvir sa cupidité ; il courut au travers de mille nouveaux dangers, vers des côtes sauvages, pour y chercher des richesses qui n'y étoient pas. Enfin, on feroit un volume si l'on rassembloit tout ce que les relations ont dit de cette contrée merveilleuse, qu'on découvriroit un jour, et vers laquelle les Jésuites se sont flattés long-temps que la Providence les appeloit. La Société forma, dans des vues à-peu-près semblables, au commencement de ce siècle, ses nombreux établissemens sur l'Orénoque : elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado*, qui lui paroissoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rêves les plus absurdes passent par la tête des avares : leurs richesses imaginaires sont infinies.

En lisant tout ce que le jésuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une province réelle, à la possession de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas! s'écrie-t-il dans le transport de son zèle : si nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y sauver ! « Ce que

» l'on débite des richesses et des trésors du
» *Dorado*, dit-il, n'a rien qui doive nous
» étonner ; car en laissant à part ses mon-
» tagnes d'or, il suffit qu'on y en trouve au-
» tant qu'à *Choco*, à *Antioquia*, dans la
» vallée de *Neyva*, et dans plusieurs autres
» provinces du nouveau royaume ; ce qui joint
» à ce que les Indiens en emportèrent dans
» leur retraite, forme un trésor équivalent à
» celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que je
» viens de dire pourra avoir son utilité, s'il
» arrive jamais qu'on découvre ces provinces,
» et que l'évangile s'y introduise; il en sera peut-
» être alors du *Dorado* comme de la province
» de la *Nueva-Sonora*, près du nouveau Me-
» xique, qui unit le continent avec la Californie.
» Ses peuples viennent de recevoir l'évangile
» avec beaucoup de docilité, et l'on a trou-
» vé chez eux une infinité de mines d'ar-
» gent, dont on n'a eu connoissance qu'en
» 1739 (*) ».

Ce passage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un Missionnaire, qui parle des mines et de l'évangile, comme si c'étoient deux choses moralement inséparables. Ceux qui allèrent découvrir cette montagne d'argent, et convertir les Sauvages du Sonora,

(*) *Histoire de l'Orenoque*, pages 147 et 148, t. 1r.

étoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra, dont nous avons eu occasion de parler.

3. Le troisième motif de la venue des Jésuites à la Californie a été la commodité du galion, qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la compagnie de Jésus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique et le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne; il choque toutes les loix de la saine politique, et ne sert qu'à enrichir quelques religieux : aussi le ministre Espagnol, Dom Joseph Patinho, voulut-il, en 1725, défendre l'allée et le retour du galion de Manille; mais le crédit de la société para ce coup. (*) Aujourd'hui que cette société ne subsiste plus, et que son esprit de vertige et d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant, on a renouvelé le projet salutaire conçu par Patinho : une ordonnance de sa Majesté Catholique vient de supprimer tout commerce entre les Indes occidentales et l'Asie par la mer du Sud, et l'on a dépêché ordre au gé-

(*) *Voyage d'Anson*, liv. 11, page 190, *in*-4°, Amst. 1749.

néral du galion *le bon conseil*, de ne plus faire la traversée comme à l'ordinaire : l'industrie des Jésuites soutenoit donc la fortune de ce négoce préjudiciable, qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce galion et des commissionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire passer les perles de la Californie en Asie, où le prix de cette espèce de bijouterie s'est beaucoup mieux soutenu qu'en Europe.

En 1696, un colon Espagnol avoit planté à la Californie, aux environs de S. Lucar, une petite vigne, dont le succès surpassa son attente. Cet essai inspira aux Missionnaires l'envie de posséder des vignobles à leur tour : un d'entre eux, nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la botanique et l'agriculture que pour les disputes sur la grace versatile et efficace, se chargea de faire des plants, qui ont été tellement augmentés, que quarante-sept ans après la première exploitation, les Jésuites vendoient déjà assez de vin pour en fournir tout le Mexique, et en charger encore plusieurs barriques sur le galion pour les Philippines, où l'on s'en sert à dire la messe ; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le service des autels.

Quoique les colonies Européanes, si multipliées en Amérique, aient planté dans bien des endroits des vignes, et apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'est point encore parvenu dans tout le nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation : le meilleur n'égale pas les sortes médiocres de notre continent; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'athmosphère et à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique, où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable et le sol le plus propre à son instinct; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, est bien éloigné d'être excellent; Anson dit que son goût approche de celui du médiocre vin de Madère; et si l'on en fait quelque cas au Mexique, c'est que les bons vins de notre continent y sont d'une grande rareté, et d'une cherté excessive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la société a pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques : il est triste qu'elle ait élevé des pépinières si florissantes, défriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bientôt les fruits. On pourroit dire à tous les ordres de moines, si occupés de s'agran-

dir : jettez vos regards vers ce coin de l'univers, et tremblez d'être puissans ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissemens des Jésuites, bornés d'abord aux seules missions de S. Lucar et de Loretto, avoient été, suivant la carte particulière que j'ai de ce pays, poussés dès l'an 1762, par les côtes de la mer vermeille et l'océan du Sud, jusqu'au Cap de Saint-Michel, au vingt-neuvième degré de latitude nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les naturels de la Californie, divisés en trois tribus considérables (*), ne paroissent pas avoir reçu de la nature une portion d'intelligence supérieure à l'instinct des animaux de leur Péninsule. A l'arrivée des Missionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de baies, de fruits sauvages et de gibier : d'autres étoient entièrement nuds ; les premiers à qui l'on mit des justaucorps furent hués et poursuivis par leurs compatriotes, jusqu'à ce qu'ils jetèrent ces vêtemens si ridicules à leurs yeux.

(*) Nommées *Edues*, *Cochimies* et *Periuches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différens, dérivés de trois langues matrices.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractère moral est conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'insensibilité est en eux un vice de leur constitution altérée : ils sont d'une paresse impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien, et n'étendent point la sphère de leur conception au-delà de ce qu'ils voient : pusillanimes, poltrons, énervés, sans noblesse dans l'esprit, le découragement et le défaut absolu de ce qui constitue l'animal raisonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes et à la société. Enfin, les Californiens végètent plutôt qu'ils ne vivent, et on est tenté de leur refuser une ame (*). Du reste leur figure est semblable à celle de tous les autres peuples de l'Amérique; leur corps est dépilé et leur teint un peu plus foncé que celui des habitans du nouveau Mexique, parce que leur pays, plus aride, plus nud, plus dépourvu de bois, et semé de grands bancs de sable, augmente davantage la réverbération des rayons solaires; mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient des nègres, comme le dit le capitaine Roggers. On a même remarqué que quand on envoya du Mexique des nègres Africains à la Cali-

(*) Voyez *natuurlyke historie van California*. E. D. pages 58 et 59.

fornie, les indigènes ne témoignèrent aucune surprise à l'aspect de ces hommes singuliers, dont la noirceur et la physionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la première fois ; mais les Sauvages sont tous incurieux par caractère, et n'admirent rien par stupidité.

D'ailleurs, il est très-possible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mèxique, les Californiens avoient déjà vu des Noirs sur quelques vaisseaux venus des Philippines au cap de Saint-Lucar. Quant à eux, ils se percent la cloison du nez et le lobe des oreilles, pour y suspendre des colifichets, et se barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre pour se mettre à l'abri des *nignas*, espèce de vermine insupportable, et extrêmement multipliée dans la Californie. Ils usent, à l'instar de tous les Indiens occidentaux, du *cimaron* ou du tabac sauvage, végétal que la nature a refusé à très-peu de provinces du nouveau Monde, quoique plusieurs botanistes se soient imaginés qu'il ne croissoit que dans un seul canton, d'où on l'avoit transplanté aux Isles.

Comme la Californie est une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Asie, les jésuites s'étoient flattés qu'on pourroit y

déterrer des traditions nationales, ou des monumens historiques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau Continent; mais ils conviennent sincèrement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuses (*).

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune espèce d'écriture ou de caractère, sont tellement abrutis, tellement dépourvus d'industrie et d'idées, qu'on ne sauroit supposer qu'ils aient jamais eu quelque communication avec les peuples de l'Asie. Quand on les interroge sur leur état primitif, sur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial respiré dans leurs solitudes, sans mécontentement, sans chagrin, jusqu'à l'arrivée des missionnaires.

Plus on remonte vers le nord de leur pays, plus l'aspect en devient effroyable, et les jésuites, quoi qu'ils aient pu croire de l'opulent royaume de Quivira, sont maintenant très-désabusés à ce sujet : ils savent qu'on perdroit ses peines à y chercher davantage la colonie chinoise, que de Guignes a fait venir par la route de Kamschatka, jusqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado,

(*) *Hist. van. California*, page 53 jusqu'à 57, tom. I.

afin de répandre la politesse, les mœurs, les arts, les sciences, l'esprit d'invention et d'intelligence dans le centre de la Californie, où, malheureusement pour ce systême, on n'a vu que des troupeaux de barbares si stupides, si dégénérés de l'homme, qu'on a même désespéré d'en pouvoir faire des esclaves.

En lisant l'histoire des navigations de l'infortuné capitaine Béering et de Tschirikow, qui coururent, en 1741, pendant trois cent lieues le long des côtes du nord de la Californie, on peut se convaincre que cette partie du globe n'offre que des contrées désolées et des nations insociables. Les Russes n'y virent que des rivages presqu'inaccessibles, plantés de rochers en pic, et battus par une mer profonde et courroucée. On y fit descendre avec beaucoup de difficulté un pilote, un bosman, et quatre matelots, qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vraisemblablement massacrés à l'instant même de l'abordage par les habitans du pays, assez féroces pour user de ce droit affreux et insensé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogeoient le *droit de naufrage* et de *strandrecht*, si l'on peut donner ce nom à un bri-

gandage, qui choquoit les premières loix de la sociabilité, et les notions du sens commun.

Il faut remarquer que le capitaine Tschirikow, en faisant voile du Kamschatka, avoit embarqué sur son navire deux Kamschatkadales, dans l'espérance que ces Asiatiques pourroient lui servir d'interprètes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique, qui est la plus voisine de l'Asie; mais cette précaution fut inutile : on ne put se faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tschuktschi qu'on parle au Kamschatka; ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrémités des deux continens, ne sont pas des filiations les unes des autres (*).

(*) On ne sait pas au juste à quel endroit de la côte de l'Amérique le capitaine Tschirikow fit son débarquement; soit que la cour de Pétersbourg ait, par des raisons d'état, supprimé et altéré plusieurs articles dans le routier de ce voyage, soit que le mauvais temps ait empêché Lisle de la Croiere de faire des observations astronomiques. Au reste, en se tenant à l'estime et aux observations fortuites faites à la hâte, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuse, et enveloppé d'épais brouillards, il paroît que les Russes touchèrent à la côte, située au 59e degré de latitude nord, entre le 235 et le 240e degré de longitude.

Long-temps avant le voyage, entrepris par les Russes, en 1741, le pilote Morera, délaissé par Drake au cap de Mendocin, avoit déja erré pendant plusieurs années dans les terres situées au nord de la Californie: après des aventures, des travaux, et des incidens sans nombre, il arriva à la garnison espagnole de Sombrerette: il conste par son rapport, que tous les pays en-deçà et au-delà du cap de Mendocin sont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des buissons, des ours, et des hordes peu nombreuses d'Américains agriophages. Telle est cette région fortunée où l'on suppose que les Chinois sont venus dans des canots vendre leurs soies, leurs porcelaines et leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique jusqu'à l'île de Chiloë; car Deguignes soutient que la politesse étoit très-répandue sur toute cette plage; et il est im-

Quant à Béering, il est sûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le septentrion que Tschirikow.

Nicolas Lisle n'assigne pas ces endroits si intéressans, ni dans sa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans sa carte cylindrique, ne parle que des terres basses et noyées au 74e degré de latitude nord, où il dit que les Russes allèrent échouer en 1743; mais ces terres basses et ces Russes échoués sont des fables.

possible qu'elle soit venue, dit-il, d'ailleurs que de la Chine. Voilà jusqu'où l'esprit de système peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'est un torrent qui se perd dans un précipice, d'où la raison ne se retire que rarement.

Je suppose pour un instant qu'il soit permis à un littérateur désœuvré de mal traduire des romans chinois, et de publier ces mauvaises traductions, comme si c'étoient des vérités historiques, tirées des archives de Pékin : je suppose qu'il soit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne comprenoient personne, et où personne ne se soucioit de comprendre leurs dogmes; il n'en est pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer sur de fausses cartes géographiques, pour donner du poids à de semblables bagatelles. La carte dont Deguignes a accompagné son mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, est fausse, en ce qu'elle place dans l'Amérique une immense mer méditerranée qui n'est pas en Amérique : c'est bouleverser le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du cap Blanc, on trouve, selon Deguignes, un canal qui conduit en droite

ligne à cet espace de terre, qu'il appelle la mer de l'ouest : il n'y a qu'à consulter les journaux des navigateurs et les mappemondes les plus exactes et les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement est imaginaire, chimérique.

Les anciens géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une péninsule, ont pu se tromper dans les positions relatives ; mais depuis qu'on sait, à n'en pas douter, que la côte de la terre ferme court sans interruption, depuis la base de la Californie, vers le nord, jusqu'à la proximité du cercle boréal, c'est une falsification manifeste de percer cette terre ferme, et d'y faire couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des savans qui ont fait frapper de fausses médailles, supposé de faux manuscrits, de fausses inscriptions lapidaires pour justifier des conjectures chronologiques, pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû défendre, sous peine de mort, aux savans Italiens de frapper des médailles grecques ou romaines, et de forger des inscriptions antiques. Réprimera-t-on par cette sévérité la fureur de conjecturer, et la vanité d'avoir raison dans ses conjectures? Hélas! non.

SECTION II.

De la couleur des Américains.

RIEN ne surprit davantage Christophe Colomb, comme il l'a avoué à ses amis, que de trouver au nouveau continent, à quatre degrés de l'équateur, des peuples qui n'étoient pas noirs : il crut s'être trompé dans la latitude, et ne put comprendre que sous de mêmes parallèles de la Zone-Torride, il y eût en Afrique des hommes nègres à tête lanugineuse, et en Amérique des hommes seulement bronzés, avec une chevelure longue et traînante. Cette diversité de couleurs, dans des climats si semblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui désespéroit les physiciens du quinzième siècle.

On n'insérera point ici une dissertation complète sur la couleur des Nègres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos et des Blafards, on reviendra à ce sujet dans la suite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomène dont il s'agit, sans y mêler trop de discussions et des hors-d'œuvres : les détails préliminaires dont cette explication a besoin seront courts, et, s'il est possible, clairs et lucides.

Les théologiens de ce siècle, assez injustes

ou

ou assez prévenus pour se croire bien plus éclairés que les théologiens du temps passé, disent que les Nègres descendent en ligne directe de Caïn (*), à qui Dieu écrasa le nez, et noircit l'épiderme, pour imprimer à sa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un assassin. Les docteurs du temps passé enseignoïent, dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens sont la postérité ou de Chus, ou de Canaan, ou d'Ismaël : Pluche a défendu ce dernier sentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa ensuite à dire des injures contre Descartes et contre Newton : il devoit, pour n'être pas inconséquent, attaquer les défenseurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même : il faut le plaindre.

Je ne sais par quelle fatalité les théologiens, comme fascinés sur leurs propres intérêts, se sont si souvent approprié des questions du res-

(1) L'Auteur d'un prétendu *Essai sur la population du nouveau continent* se glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Nègres, en les faisant descendre de Caïn; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déjà parlé avant lui de cette pieuse extravagance; il ne valoit pas la peine de copier ce que les moines Français et Espagnols avoient pensé du teint des Africains.

sort de la physique : en sortant de leur sphère, en prononçant sur des matières qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver, sinon d'avoir tort, d'être ridicules, et de divertir leurs ennemis ? Après avoir si mal décidé, peuvent-ils raisonnablement se plaindre qu'on méprise leurs décisions ? peuvent-ils dire que le siècle décline, parce qu'on n'est occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs ? Ne vient-il pas dans l'esprit de tout le monde, qu'après s'être trompés en géographie, en condamnant l'évêque Vigile ; en astronomie, en condamnant Galilée ; en métaphysique, en condamnant Jordan le Brun, et l'immortel Locke ; en physique, en brûlant tant de magiciens, tant de sorciers, tant de bons livres ; ils ne se trompent aussi en histoire naturelle, lorsqu'ils attribuent l'origine des Nègres à des héros de l'histoire juive ? Pourquoi donc imaginer des systêmes si révoltans ? ou pourquoi se plaindre de ce qu'on s'en moque ?

Un Auteur qui abusa singulièrement du privilége de déraisonner, dit que la première femelle du genre humain avoit des ovaires, et qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs et des œufs noirs, d'où naquirent les Allemands, les Suédois, et tous les peuples blancs d'une part, et tous les peuples

nègres de l'autre. Cette hypothèse, si vous en jugez par son absurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un siècle ténébreux, avant la renaissance des lettres, par un rêveur malade : si vous en jugez par la date de la publication, vous serez surpris qu'un tel écrivain vivoit dans le dix-huitième siècle. Or, il faut choisir, ou entre Ismaël ou Caïn, ou entre les œufs blancs et noirs, si vous voulez soutenir un système sur l'origine des nègres ; si vous voulez vous contenter de la vérité, vous pourrez vous passer et des uns et des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des préjugés systématiques, on n'auroit jamais recherché avec tant d'embarras, pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone torride, et des hommes blancs dans les Zones tempérées : si l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vu clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitans.

Il n'existe nulle part dés Nègres, sinon dans les pays les plus excessivement chauds du globe : il n'y en a point hors des bornes de la Zone torride. Ils ne sont pas, comme on l'a dit, la douzième partie de l'espèce humaine, leur nombre, relativement à celui

des hommes blancs et bruns, n'étant que comme 1 à 23. A mesure que l'ardeur de la Zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir, blanchir, les cheveux se détortiller, s'alonger, les traits s'adoucir : les Maures, quoique noirs en apparence, le sont moins que les Nègres, parce qu'une plus grande distance les éloigne de l'équateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les Portugais, les Espagnols, les Napolitains sont encore foiblement basanés, et terminent la nuance : au-delà des Pyrénées et des Alpes, tous les peuples sont blancs.

Ceux qui, comme Lapeyrère et Lecat, ont placé, je ne sais pourquoi, des Nègres dans le voisinage du Pole Boréal, et au centre du Groënland, se sont extrêmement trompés : nous connoissons aujourd'hui ce dernier pays presque aussi bien qu'on connoît la Suède, et l'on verra dans la suite que ces Ethiopiens septentrionaux sont des êtres fabuleux, et aussi fabuleux que les Acéphales et les Cyclopes, quoiqu'un saint Père prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur sur la constitution de l'homme, sous la ligne équinoxiale, sont des phénomènes qu'on a découverts, en faisant

l'anatomie des Nègres, et l'analyse de leurs humeurs les plus essentielles. Ils ont la substance moëlleuse du cerveau noirâtre, la glande pinéale presqu'entièrement noire (*), l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le sang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin, leur liqueur spermatique est colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuse. Il est surprenant que les modernes aient ignoré depuis si long-temps que la noirceur des Nègres-Simes est visiblement inhérente dans leur matière séminale; on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon et quelques anciens disent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur temps; aussi les observations les plus récentes n'ont-elles servi qu'à le confirmer dans tous ses points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des races croisées, tant parmi les hommes que parmi les animaux?

Cette matière colorante est si ténace dans

(*) Voyez deux mémoires, intitulés, *recherches anatomiques sur la nature de l'épiderme et la couleur de la substance médullaire dans les Nègres, de Meckel.* Voyez *aussi un mémoire offert à la société royale sur la couleur du sang des Nègres, par le docteur Towns.*

le sperme des individus sains, qu'elle exige absolument quatre générations mêlées pour disparoître entièrement ; la troisième postérité est encore basanée ; la quatrième est blanche. Comme la nature ne s'écarte presque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles sont immuables (*).

Entre l'épiderme et la peau de l'homme, on trouve une mucosité, une substance gélati-

(*) Voici l'ordre que la nature observe dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Nègre et d'une femme blanche, naît le Mulâtre, à demi-noir à demi-blanc, à longs cheveux.
2. Du Mulâtre et de la femme blanche, provient le Quartéron basané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron et d'une femelle blanche, sort l'Octavon, moins basané que le Quarteron.
4. De l'Octavon et d'une femme blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations, en sens inverse, pour noircir les blancs.

1. D'un blanc et d'une Négresse, sort le Mulâtre à longs cheveux.
2. Du Mulâtre et de la Négresse, vient le Quarteron, qui a trois quarts de noir et un quart de blanc.
3. De ce Quarteron et d'une Négresse, provient l'Octavon, qui a sept huitièmes de noir et un demi-quart de blanc.
4. De cet Octavon et de la Négresse, naît enfin le vrai Nègre à cheveux entortillés.

neuse, que les anatomistes nomment indifféremment le corps muqueux, et le réseau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée est blanche dans les Européans, noirâtre dans les Nègres, brunâtre dans les Basanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos, ou Nègres blancs, et parsemée de tâches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Nègres consiste en une mucosité plus coagulée, plus visqueuse que le réseau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graisse subcutanée ne peut y passer si aisément : elle y séjourne davantage, suinte plus lentement, et de là il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuse et graissée; et quand ils sont échauffés, leur sueur répand une odeur fort désagréable, à cause qu'elle entraîne des particules de cette graisse rance, qui a long-temps résidé entre la peau et l'épiderme, et dont on distingue au microscope le sédiment formé en petits grains, qui noircissent le linge blanc avec lequel on essuie la face et les mains d'un Africain, qui a long-temps et fortement transpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuse dans la peau : ils percent et criblent

par leurs sommités la membrane réticulaire et l'épiderme, qui n'est autre chose que la superficie endurcie de la gelée dont la peau est enduite (*). Ces poils, ayant chez les Nègres à traverser un milieu plus tenace, plus condensé, s'entortillent, se frisent, et ne s'alongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tissu de la peau et dans son enveloppe.

La petite-vérole se dessèche aussi lentement sur le corps des Nègres, parce que leur réseau, étant plus glutineux, empêche longtemps les écailles de l'épiderme de se détacher et de s'effeuiller. Leur pouls est presque toujours vif et accéléré, et leur peau, quand on la touche, paroît échauffée; aussi leurs passions sont-elles fougueuses, immodérées, excessives, et n'obéissent presqu'à aucun frein de la raison ou de la réflexion; et comme ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellens esclaves. Les organes les plus délicats ou les plus

(*) Leuvenhock, qui croyoit que l'épiderme de l'homme étoit composée d'écailles à charnières, s'est trompé, et ses microscopes ont dû lui faire, en cela, des illusions optiques fort singulières, puisque ces écailles et ces charnières n'existent pas dans la nature.

subtils du cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal ; et leurs facultés intellectuelles se sont affoiblies : ils diffèrent autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire et l'impuissance de leur esprit, qu'ils en sont différens par la couleur du corps et l'air de la physionomie.

La substance du sang, celle du fiel, celle du cerveau et du sperme, étant dans cette sorte d'hommes plus sombre, plus obscure, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit, par la sécrétion, s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui étant interceptés par la viscosité du tissu réticulaire, peignent tout le corps des Nègres.

Les Négrillons sont blancs en venant au monde, parce que leur épiderme et sa gelée intérieure, ayant été baignés et détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'a pu devenir assez compacte pour arrêter sous la peau la substance noire que les vaisseaux exhalans y entraînent : aussi voit-on le corps des Nègres noyés redevenir blanc, après avoir resté quelques jours dans l'eau. Une autre raison de la blancheur de l'embrion, c'est que le fiel ne s'est pas encore épanché dans le sang :

ce qui n'arrive qu'au troisième ou quatrième jour : alors cet épanchement se déclare par une jaunisse par tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus jusqu'à l'adolescence.

Les Négrillons ont, au sortir du sein de la mère, une tache noire aux parties de la génération, parce que ces parties se forment les premières, devancent le développement des autres membres, croissent plus rapidement ; et les tégumens qui les recouvrent, sont plutôt serrés, et peuvent déjà retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'est point dans tous les sujets : elle manque même très-souvent ; mais une marque qui ne manque jamais, c'est un filet noir que les Négrittes et les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'instant de leur naissance. Comme la substance cornée des ongles se durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrémité du doigt, intercepter quelques atômes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Physiciens ont gardé jusqu'à présent un profond silence sur ces deux signes qui caractérisent les enfans des Nègres, soit

qu'ils aient craint de se tromper, en voulant dévoiler les causes encore inconnues de ces phénomènes surprenans, soit qu'ils aient négligé ces particularités, comme indignes d'exercer leurs méditations, réservées pour de plus grands objets. Comme nous avons donc osé, sans guide et sans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la physiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne satisfait pas absolument à la difficulté. S'il est permis de hasarder des erreurs vraisemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des observateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raison des probabilités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures et analogues à ce sujet.

Si l'air brûlant, si le serein et la réverbération des rayons du soleil dans la zone torride noircissent la moëlle et le cerveau des Africains, on demandera sans doute si les hommes blancs, transplantés dans ce climat ardent, voient aussi à la longue leur peau brunir, et devenir enfin couleur d'ébène. Il est singulier qu'on forme des doutes sur un effet nécessaire : c'est encore l'esprit de système qui a si long-temps empêché les naturalistes d'ac-

quérir des idées claires sur ces espèces de métamorphoses.

Le voyageur Mandelslo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations suivies sous la ligne équinoxiale, dans les terres ou la réverbération est la plus forte; mais il est sûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, et qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute, que Mandelslo ne se l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, et sur-tout les Européans, qui vont se fixer dans la zone torride, conservent leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes pendant plusieurs années, s'exposent d'abord moins aux influences de l'athmosphère, sont plus long-temps à se dépouiller de leurs vêtemens, et n'adoptent que fort tard, et même jamais, sinon par nécessité, l'éducation et le misérable genre de vie des Africains indigènes : aussi long-temps que la fortune du commerce les soutient, ils vivent en Afrique à l'Européane, gardent leurs enfans dans des appartemens frais et ombragés, et commandent du fond de leur cabinet à des esclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de commerçans qui fassent même par avarice ce qu'Adanson a fait par passion pour les sciences sur les bords du

Niger : il suffit de lire le journal de ses courses et de ses travaux, pour se former une idée de ce que peut dans ces contrées, toujours enflammées, l'excès de la chaleur sur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance : le premier accident qu'on éprouve, est que la surpeau des pieds, des mains, du visage, se hâle, se durcit, et se détache du corps par feuilles et par lambeaux : la fièvre survient bientôt, et il faut une complexion vigoureuse pour la vaincre.

L'abbé Manet, qui a publié la plus nouvelle et la meilleure histoire de l'Afrique, et qui l'a enrichie d'observations très-précieuses pour la physique (*), dit qu'en 1764 il baptisa les enfans de quelques pauvres Portugais, établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, et que la métamorphose étoit déjà si avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc, qu'on discernoit encore sur leur peau.

Quant aux descendans des premiers Portugais, qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils

(1) Voyez *nouvelle histoire de l'Afrique française, enrichie de cartes, d'observations astronomiques, géographiques*, à Paris 1767.

sont devenus des Nègres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe et les traits de la physionomie, quoiqu'ils aient d'ailleurs retenu les points les plus essentiels d'un christianisme dégénéré, et conservé la langue du Portugal, corrompue, à la vérité, par différens dialectes Africains.

La postérité des Européans n'a point tant changé pendant neuf filiations, aux isles du Cap Verd ; elle est seulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer et la distance de ces isles à l'équateur, contribuent sensiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Insulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la première colonie qui émigra de l'Europe pour le district des établissemens Portugais. Ceux au contraire qui ont été séjourner à la côte de la terre-ferme, entre le Cap Blanc et le Cap Verd, se sont familiarisés avec le genre de vie des naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on sait, une partie de l'Afrique équinoxiale au septième siècle, ne sont plus reconnoissables aujourd'hui : le climat en a fait de vrais Nègres, aussi noirs que les Sénégals et les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'an-

cien continent, vers l'an 1173, fit déjà de son temps une observation intéressante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les provinces de l'Asie méridionale et en Afrique, étoient tous métamorphosés plus ou moins, suivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choisi pour leur retraite; ceux de l'Abyssinie étant devenus aussi noirs que les habitans indigènes, dont on ne pouvoit plus les distinguer à la seule physionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, insociables par fanatisme, ne croisent pas leur race avilie, et qu'ils regardent le mélange du sang étranger avec le leur comme une abomination et un sacrilège, on ne pourrra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complète, et il est par conséquent démontré que la chaleur est la véritable cause de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Nègres, en les faisant propager entre eux dans des pays froids, si l'on avoit pris toutes les précautions nécessaires pour garantir les enfans et empêcher l''abâtardissement et le mélange, on auroit vu que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau,

auroient enfin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitans du pays où les expériences se seroient faites.

Les Maures ont pu fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt-une ou vingt-deux générations non-interrompues; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer et devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui, expulsés par Ferdinand le catholique, vinrent se jeter dans Rome, où le Pape Alexandre VI leur vendit un asyle, n'étoient pas plus basanés que ne le sont les paysans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Nègres transmigrés dans les provinces de l'Europe septentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur, qu'il n'en faudroit à des Européans, établis au cœur de l'Éthiopie, pour devenir nègres; parce que la liqueur spermatique et la substance moëlleuse et glanduleuse des Africains, étant une fois colorées et imprégnées de cette *matière âcre*, qu'on nomme *Æthiops animal*, conserveroient très-long-temps ce principe de père en fils, et ne s'effaceroient que par une suite très-nombreuse de générations; les Blancs, au contraire, étant sans

sans cesse assujettis à une cause active et violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet après un long séjour entre les tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aisément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on essaie de les dépouiller des impressions de la teinture.

Le voyageur Atkins, qui se croyoit un grand philosophe parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, et qui n'étoit réellement qu'un raisonneur diffus, dit que « c'est » une hérésie de supposer que le genre humain n'a point eu un même père ; mais, » ajoute-t-il, quoique ce sentiment soit ouvertement et manifestement hérétique, je ne » puis m'empêcher de l'adopter à l'égard des » Nègres, que je regarde comme une espèce » d'homme singulière, très-distincte de la » nôtre, et par conséquent issue d'un autre » tige ». On pourroit répondre qu'il est très-vrai que les hommes noirs sont différens des hommes blancs ; mais qu'il est très-faux que la couleur seule constitue les espèces dans aucune famille du règne animal : la forme du nez et l'épaisseur des lèvres ne sont pas des caractères essentiels. Il ne reste donc que

la chevelure des Africains et leur stupidité qui pourroient les différencier, si l'on ne trouvoit tant d'hommes qui, sans être Nègres, n'en sont pas moins stupides, et tant d'autres qui, sans avoir le nez plat et les lèvres gonflées, ont les cheveux frisés et entortillés.

Si l'on divisoit par la couleur seule le genre humain en espèces, il s'ensuivroit nécessairement que, si les Nègres forment une classe spécifique, parce qu'ils sont noirs, les olivâtres et les basanés formeroient aussi une classe, parce qu'ils ne sont pas blancs; il s'ensuivroit encore que les Espagnols et les Suédois sont deux espèces d'hommes différentes entre elles. Ainsi à force d'accumuler les divisions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une absurdité.

Que le genre humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu plusieurs, question inutile que des physiciens ne devroient jamais agiter en Europe, il est certain que le climat seul produit toutes les variétés qu'on observe parmi les hommes; il est certain encore que les Nègres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une espèce, et c'est en cela qu'il s'est trompé, comme dans tant d'autres idées qui lui ont passé par l'esprit, lorsqu'il

rédigeoit son journal. Les Européans, métamorphosés en Nigritie, prouvent assez qu'il n'existe aucune ligne réelle qui circonscrive ces variétés, puisqu'on va des unes aux autres, sans que les races aient été mêlées par la combinaison des liqueurs prolifiques.

La zone torride embrasse dans notre hémisphère une prodigieuse bande du globe, qui a 180 degrés de longitude, et 46 degrés 48 minutes de large : il paroît au premier coup-d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout son milieu par des Nègres-Sines à cheveux crêpés, et sur ces deux lisières par des Maures, couleur de suie ou bistres : cependant on y découvre une variété presque infinie de nuances : on y voit des peuples olivâtres, bronzés, basanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, rougeâtres. Ces différences sont occasionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'est pas la même sous les mêmes parallèles : là où elle est la plus excessive, là où le thermomètre monte à trente-huit degrés, on rencontre les véritables Nègres. Partout ailleurs, où l'air est plus tiède et plus rafraîchi par les vapeurs de l'océan, les exhalaisons des marais et des rivières, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons solaires sur un terrain moins nud et

moins sablonneux, il n'y a que des nations plus ou moins basanées.

L'élévation du terrain contribue aussi beaucoup à refroidir l'atmosphère, et les sommets des montagnes ne sont nulle part, dans la zone torride, aussi chauds que les campagnes. Au bout du Pic-Adam, qui n'est qu'à 6 ou 7 degrés de la ligne, on éprouve un froid très-âpre : on gèle sur le Pic de Ténérife, quoique de sa cime on découvre, à l'œil simple, la plage toujours brûlée de l'Afrique occidentale, et que le voyageur qui tremble dans sa pelisse aussi long-temps qu'il se tient sur cette énorme bosse du globe, puisse à peine souffrir sa chemise, lorsqu'il est descendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obscur, plus ou moins foncé des habitans qui essuient ces différentes températures de l'air entre les tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonstration, que le climat seul colorie les substances les plus intimes du corps humain.

Les Sauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les sables mouvans, au sud du Sénégal, à treize degrés de l'équateur, sont des Nègres achevés, qui ont le teint d'un noir luisant, et la tête couverte d'une laine aussi nopée

que celle des agneaux d'Astracan. Les Insulaires de Quiola, qui ne sont éloignés que de huit degrés et demi de l'équateur, ont la face foiblement hâlée, et la chevelure flottante, parce que, situés à la plage orientale de l'Afrique, ils n'essuient point, comme les Jalofes, ce vent sec et igné qui traverse les déserts sablonneux de l'intérieur du continent. L'isle de Ceylan peut elle seule fournir une preuve décisive aux yeux des observateurs : les naturels, répandus dans les campagnes et sur les plages découvertes, y ont le visage couleur de cuivre jaune : les Bedas, qui se sont opiniâtrés à rester dans les forêts les plus épaisses, et à y vivre, en Sauvages, de miel, de gomme, de gibier et de végétaux, ont la peau d'une blancheur presque aussi éclatante que celle des Italiens. Il est absurde de faire venir ces Bedas de l'Europe, et de controuver des aventures impossibles et un naufrage romanesque, pour les jeter dans une isle de l'Asie, puisqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du royaume de Candy.

En général, tous les peuples des isles de l'Archipélague Indien, quoique placés sous la ligne, ou à peu de distance, ont le visage basané, et on n'en voit presque pas à cheveux crêpés. Les vapeurs de l'océan qui les envi-

ronne, et les vents alisés qui ébranlent continuellement la colonne de l'atmosphère, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du soleil.

Si nous nous sommes expliqués avec assez de netteté et de précision pour faire comprendre que les causes de la noirceur des Nègres n'existent que dans la qualité du climat, et non ailleurs, on ne rencontrera aucune difficulté dans l'exposé qu'on va faire, relativement aux nations Américaines habituées entre les tropiques, et où l'on n'a pas découvert des hommes noirs, parce que tout l'espace compris entre ces deux lignes est, au nouveau continent, plus tempéré et plus froid à-peu-près de 12 degrés, que les parties correspondantes de l'Asie et de l'Afrique. La quantité immense d'eaux stagnantes et fluviatiles répandues sur la surface du terrain, y envoie, par l'évàporation, des rosées et des vapeurs qui rompent les rayons solaires; aussi y pleut-il à-peu-près huit fois davantage que dans l'Afrique. La réverbération y est encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrain composé de pur sable, de trente lieues en carré; et si l'on en excepte les côtes du Pérou, le sol y est par-tout pâteux, les terres les plus arides et les plus pauvres étant en-

core couvertes et tapissées d'herbages, de joncs, de bruyères et d'arbustes du genre des lianes.

Les plus grands espaces sablonneux qu'on connoisse sont en Afrique ; les plus grandes forêts de l'univers sont en Amérique ; il y en a qui ont cinq cent lieues de diamètre, et chaque arbre y est encore offusqué par des touffes de plantes excroissantes et parasites ; de sorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuses retraites de la nature sauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois sont plus froids que les lieux découverts et défrichés ; les arbres ombragent, attirent les nuées, recèlent l'humidité dans leurs feuilles, et tous leurs rameaux sont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces causes réelles et sensibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordilières est couverte, les brumes qui s'en élèvent, et la projection de l'ombre de ce vaste groupe de rochers et de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'est point tant le vent d'est qui rafraî-

chit ainsi l'atmosphère entre les tropiques du nouveau continent ; car si ce vent prenoit tant de froid en passant le trajet de mer qui sépare la Guinée et le Brésil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traversant l'océan du Sud et la mer des Indes : il rendroit par conséquent les côtes orientales de l'Afrique plus tempérées que ne l'est le Chili : ce qui est visiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrain est, sans comparaison, plus exhaussé en Amérique que sur les côtes de Guinée, d'Angola et de Congo, cette élévation doit elle seule occasionner une différence considérable dans le climat : aussi a-t-on trouvé dans les Cordilières, presque sous l'équateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouissant surprit Pizarro et les autres déprédateurs espagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint sur les degrés du thermomètre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Brésil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles : quoique la chaleur y soit plus grande que dans tout le reste de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge et jaune.

Les Sauvages parfaitement noirs, que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorsqu'il tenta la conquête de cette province, sous le règne d'Elizabeth, dans l'espérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une assez grande difficulté, si le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des esclaves noirs que Vasco-Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du roi de Quarequa, lorsqu'il fit déchirer ce Prince par ses chiens. On lui assura que ces noirs appartenoient à une peuplade particulière, qui avoit son langage à part, et des mœurs très-différentes du reste des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animosité.

Les Espagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité; ils crurent, sur le simple rapport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui, ayant échoué sur ces côtes, s'y étoient cantonnés et maintenus. Alors il seroit vrai qu'avant l'arrivée des Européans au nouveau Monde, il y avoit passé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'est nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaisseaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les écrivains spéculatifs ont osé en feindre plusieurs, pour peupler à peu

de frais les isles les plus éloignées de la terre-ferme. Si, en doublant le cap de Bonne-Espérance, on n'étoit contraint de côtoyer le Brésil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jeté sur les côtes de ce pays dont il étoit si proche, lorsqu'un coup de vent d'est l'y porta. On peut douter si Gumilla a été bien informé, quand il assure qu'en 1731 une barque, chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bourasque en allant de Ténériffe à Palme, fut conduite, par l'opiniâtreté du vent contraire, jusqu'aux isles de l'Amérique, et entra à la Trinitat de Barlovento, malgré toute la résistance du pilote et des matelots, entraînés, contre leur destination, dans un autre hémisphère. Cet évènement, s'il étoit vrai, seroit unique.

Je suis persuadé que le philosophe Raleig n'avoit aucune intention d'imaginer et d'écrire des absurdités, pour en imposer à ses compatriotes; mais il est sûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Nègres, ne sont que des Sauvages bronzés par la nature, et noircis par des drogues, selon la coutume et la nécessité du pays. Quant à Vasco-Nunnez, comme c'étoit un scélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais ; aussi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le

moindre vestige de cette petite nation, qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impossible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cause de la multitude de Nègres émérites, rançonnés, marons et fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau Continent des peuplades, fortes de cinq à six mille hommes; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, assurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux seuls traits de la physionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, et sur-tout d'avec les Africains. Ces voyageurs sont d'accord que la plus forte nuance du teint n'est dans cette province que d'un brun olivâtre, tirant sur le roux. Lacondamine dit positivement qu'il a observé que le plus ou moins d'éloignement de l'équateur affoiblit ou obscurcit aux Indes occidentales la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades Nègres, que le navigateur Rogers ne soupçonnoit pas en Amérique, et qu'il trouva pourtant, en 1709, sur les rivages de la Californie, il ne faut qu'être superficiellement versé dans les relations pour savoir que les Métifs, les Mulâtres et les Nègres, envoyés du Mexique au cap de

Saint-Lucar pour le service de la pêche des perles, ont construit dans ces cantons des villages entiers, dirigés par les jésuites. Ainsi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs; mais ce sont des esclaves africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale, où les Européans ont des plantations, des mines, et des pêches.

Ceux qui n'ont point assez réfléchi sur la constitution du climat de l'Amérique et le tempérament de ses habitans, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des peuples nouveaux, qui n'ayant été exposés que depuis peu à l'action et aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de se noircir entièrement entre les tropiques. Buffon semble avoir penché vers ce sentiment, qui est insoutenable, malgré l'autorité d'un naturaliste si ingénieux, et quelquefois plus ingénieux que la nature elle-même. On ne peut accorder moins de six siècles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pizarre et d'Almagre; depuis cette usurpation, il s'est encore écoulé au-delà de deux cents ans. Or, les débris de cette nation ne sont point de nos jours plus basanés qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Brésiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, et ne changera point, si le climat ne vient à éprouver une révolution générale par les effets de la culture, des défrichemens, par la dégradation des forêts, et l'écoulement des eaux débordées et stagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs auteurs, la réalité d'une inondation considérable, arrivée plus tard dans le nouveau continent que dans l'ancien, on conçoit que les individus, échappés à cette catastrophe, n'ont pu avoir d'asyle que sur les montagnes et les principales élévations, d'où leurs descendans se seront successivement dispersés vers les différens points de la surface habitable. En ce sens, il est possible que la chaleur étoit plus violente dans l'Amérique équinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'observer que c'est au pied des montagnes, et sur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis, et les plus nombreux; comme les Péruviens sur le penchant des grandes Cordilières, à la côte occidentale; les Brésiliens au bas des petites Cordilières, à la côte opposée : toutes les horde répandues dans la Floride, dans

la Virginie, dans les Antilles et les Lucaies, étoient venues jusques-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration subsistoit encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient descendus de Parimé : les Louisianois avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Mississipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, et que leur descente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreuse confusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiroient leur origine barbare d'un peuple qui avoit d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays, situé entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones, et traversé par l'équateur, comme la province de l'Amérique où l'on ressent la chaleur la plus excessive, relativement à l'autre portion du nouveau Continent ; cependant, comme on l'a dit, il n'existe sur cet immense emplacement que des Sauvages plus ou moins basanés,

selon qu'ils habitent les forêts ou les endroits déouverts (*). Ceux qui sont de la plus obscure nuance, de la plus forte teinte, paroissent naturellement bronzés; mais il est surprenant, sans doute, que cette couleur rougeâtre soit si inhérente dans leur liqueur prolifique, qu'ils doivent nécessairement fournir quatre générations, toujours mêlées à l'instar des Nègres, pour procréer enfin des enfans parfaitement blancs, et qu'on ne puisse plus distinguer des blancs de l'Europe : ce que le tableau généalogique suivant rendra plus sensible.

I. D'une femme Européane et d'un Sauvage de la Guiane, naissent les Métifs; deux quarts de chaque espèce : ils sont basanés, et les garçons de cette première combinaison ont de la barbe, quoique le père Américain soit,

(*) Quant à la couleur de quelques-uns de ces peuples, dit Gumilla, elle est si variée que je n'en dirai rien de fixe et de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, sont en général presque blancs; ceux qui vivent à découvert dans les champs, sont basanés, à moins qu'ils n'aient soin de se peindre. Les Otomacos qui naviguent sur les rivières, et qui vivent sur les plages, sont bruns et noirâtres. *Histoire de l'Orénoque*, *tome premier*, *page* 108. *Avignon* 1758.

comme l'on sait, absolument imberbe : l'Hybride tient donc cette singularité du sang de sa mère seule, ce qui est très-remarquable.

II. D'une femelle Européane et d'un Métif provient l'espèce Quarterone : elle est moins basanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération : le Pape Clément XI a même déclaré, par une bulle, qu'on devoit regarder la race Quarterone comme étant déjà blanche, et ne plus la traiter sur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européane et d'un Quarteron ou quart d'homme vient l'espèce octavone qui a une huitième partie du sang américain ; elle est très-foiblement hâlée, mais assez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouisse des mêmes priviléges, en conséquence de la bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européane et de l'Octavon mâle sort l'espèce que les Espagnols nomment *Puchuela*. Elle est totalement blanche, et l'on ne peut pas la discerner d'avec les Européans. Cette quatrième race, qui est la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, selon qu'ils

qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur dans les quatre mères qui ont servi dans cette filiation.

Les enfans des Nègres naissent blancs : ils n'ont du noir qu'aux ongles, et quelquefois aux parties génitales : les enfans Américains naissent aussi blancs dans la Guiane, sans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération : mais si l'on peut en croire Gumilla, ils apportent en venant au monde une tache ronde, grisâtre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins et à la partie postérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à mesure que l'enfant perd sa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre, qu'il conserve le reste de ses jours. Il seroit téméraire, et peut-être ridicule, de rechercher les causes d'un effet encore si incertain, et dont on n'a d'autre garant qu'un Jésuite Espagnol, qui a donné, dans le cours de son ouvrage, tant de preuves et de superstition et d'imbécillité, en discutant des matières physiologiques, où il ne comprenoit rien, et où il vouloit tout décider. Si l'on suppose, en toute rigueur, que Gumilla a bien observé, qu'il a bien vu ce caractère dans les enfans Américains, on ne peut en trouver la raison que dans l'épaisseur du tissu muqueux, qui est plus dense au

bas des reins que dans le reste du corps : aussi Meckel a-t-il trouvé que la noirceur des Nègres est, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je suis persuadé que plus les hommes ont le teint basané, plus leur liqueur spermatique est coloriée, puisque dans le Pérou où le visage des habitans n'est pas si obscur que dans la Guiane, et sur les rivages de l'Orénoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut nécessairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

« Au Pérou, dit Ulloa, on appelle Métifs » ou Métis ceux qui sont issus d'Espagnols » et d'Indiens : il faut les considérer selon » les mêmes degrés déjà expliqués à l'égard » des Noirs et des Blancs ; avec cette diffé- » rence que les degrés des Métifs à Quito ne » montent pas si haut, étant réputés Blancs » dès la seconde ou la troisième génération. » La couleur des Métifs est obscure, un peu » rougeâtre, mais pas tant que celle des Mu- » lâtres clairs ; c'est là le premier degré, ou » la procréation d'un Espagnol et d'une In- » dienne ; quelques-uns néanmoins sont aussi » hâlés que les Indiens même, et ne dif-

» fèrent d'avec eux que par la barbe qui leur
» vient : au contraire il y en a qui tirent sur
» le blanc, et qui pourroient être regardés
» comme blancs, s'il ne leur restoit certaines
» marques de leur origine qui les décèlent,
» quand on y prend garde. Ces marques sont
» un front si étroit que leurs cheveux pa-
» roissent toucher à leurs sourcils, et occupent
» les deux tempes, se terminant au-dessous
» de l'oreille ; ces mêmes cheveux sont
» d'ailleurs rudes, gros, droits comme du
» crin, et fort noirs. Ils ont le nez petit et
» mince, avec une petite éminence à l'os,
» d'où il se termine en pointe, et se recourbe
» vers la lèvre supérieure. Ces signes, aussi-
» bien que quelques taches noires qu'ils ont
» sur le corps, décèlent ce que la couleur du
» teint semble cacher (*) ».

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la première génération de l'Européan et de la Péruvienne ; car la seconde est déjà plus perfectionnée, et n'a pas tous les caractères qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du nord, exposés à l'inclémence de l'air, au serein, au froid, aux chaleurs, et à tous les changemens des saisons,

(*) *Voyage au Pérou, tome I. liv. 5. ch. 5. page 228.*

ont aussi le visage fort hâlé ; mais ils seroient beaucoup moins noirs, s'ils ne se frottoient avec des drogues et des graisses. Cette coutume de se mâtacher la physionomie et de se peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les Sauvages de l'Afrique, de l'Asie et des Indes occidentales, n'est point une mode dictée par le caprice de ces hommes grossiers ; c'est un vrai besoin, que les Gaulois, le Bretons et les Germains ont senti de leur temps en Europe, comme les Hurons le sentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les pays incultes, les insectes ailés et non ailés germent et multiplient au-delà de l'imagination ; ils paroissent être dans leur élément favori : au printemps, ils obscurcissent le ciel, et couvrent par leur multitude la surface de la terre. De quelque côté que les hommes se tournent ou se cachent, ils sont poursuivis, persécutés, dévorés par des essaims de mouches, de taons, de moustiques, de cousins, de maringouins, de pucerons, de fourmis, qui contiennent dans leurs dards et dans leurs trompes un venin plus caustique que dans les lieux défrichés, où l'atmosphère est plus pure. On ne connoît jusqu'à présent que deux moyens pour se garantir de cette incommodité, qui rend la vie et la sensibilité à

charge dans ces climats sauvages : c'est de se tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lapons en font autour de leurs cases (*), ou de se munir, comme les Tunguses, qui ne marchent jamais sans avoir une espèce d'encensoir ou de petit réchaud suspendu au bras : en jetant continuellement sur ce feu portatif du bois et des herbes à demi-sèches, ils excitent beaucoup d'odeur et de fumée, que tous les insectes craignent, parce que les particules salines et huileuses, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent sur-le-champ; mais comme cette fumigation est presque aussi gênante que la piqûre des mouches même,

(*) Les Lapons font cette épaisse fumée qui environne leurs cabanes, avec des éponges et des espèces d'agarics, qu'ils cueillent sur les arbres, qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les consume que lentement. Ce brouillard suffit pour écarter les insectes ailés; mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés sont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui sont très-sujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endémique entre le bas Danube et le Niéper, portent en tout temps des soubrevestes et des chemises enduites de graisse et de suif : sans cette précaution, ils seroient dévorés tout vivans par des insectes, dont les humeurs de leur corps et l'air de leur pays favorisent singulièrement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des sauterelles.

et qu'elle occasionne des maux d'yeux et la cécité, à laquelle les Lapons sont si sujets; d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer sur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des moustiques, ou une pâte imprégnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent soutenir. Dans cette vue, ils ont eu recours à la graisse et aux huiles, qu'on sait être, par leur nature, le véritable poison de tous les insectes. Dans plusieurs cantons de l'Irlande et de la Suède, on est contraint de graisser, avec du goudron, les troupeaux qu'on laisse paître jour et nuit dans les prés et les forêts, sans quoi les taons, à force de les tourmenter, et de déposer leurs œufs dans leurs toisons et dans leur cuir, les précipitent dans la rage et dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains possèdent une infinité de drogues différentes, dont ils se vernissent et s'arment contre les moucherons, et ils font entrer dans toutes ces préparations des matières rouges, soit qu'ils aient pour cette couleur un goût particulier, soit qu'ils aient découvert par expérience qu'elle est la plus propre à écarter les insectes.

Ces onguens, en séjournant quelque temps sur la peau, se rancissent, et répandent une exhalaison très-désagréable pour ceux qui n'y

sont pas accoutumés. Cette odeur est quelquefois si pénétrante qu'elle laisse une traînée et une piste par-tout où un homme ainsi barbouillé a passé depuis peu. Les Espagnols, en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat seul, la route que leurs compatriotes avoient tenue au travers des bois, attribuèrent cette prétendue sagacité à la finesse du sens; mais on s'est convaincu ensuite que les Européans acquièrent bientôt ce discernement en fréquentant les peuples sauvages, et il n'y a en cela rien que de très-naturel. On sent un Hottentot à un quart de lieue sous le vent (*).

(*) C'est peut-être aussi à cette forte exhalaison que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces, qui poursuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européans, qu'elles ne peuvent éventer de si loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produisoient un effet contraire: ils ont cru qu'en se frottant de couperose et de suc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres et les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus*, qui se disoit Dieu incarné, sous l'empire de Vitellius, avoit eu soin de se munir de quelque odeur pour dégoûter les lions auxquels on l'exposa en présence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu; mais heureusement

Du besoin de se barbouiller, on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, et de tracer des figures sur la peau avec des sucs différens : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont surpassé toutes les autres dans cette sorte de cosmétique, et dont les membres paroissent de loin comme brodés d'Arabesques, de fleurs et d'animaux passablement dessinés. Enfin, la coutume de se peindre a produit la mode de se ciseler la peau, de la graver, de la piquer, et d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

Il est vrai que cette opération, si commune parmi des Sauvages placés à des distances immenses les uns des autres, et sans qu'on puisse soupçonner qu'il y ait jamais existé aucune communication entre eux, a pu tirer son origine de la nécessité où se sont vues les tribus errantes de se connoître elles-mêmes, et de prévenir le mélange et la confusion avec d'autres tribus également vagabondes et

un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scélérat n'étoit pas invulnérable : aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant sa vie, huit mille disciples et sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques : *fanaticam multitudinem. Tacit. histoire, liv. II.* 6.

dispersées : chacun s'est donc inscrit en se traçant sur le front, sur la poitrine, sur les bras, la marque permanente et distinctive de sa nation : il est certain au moins que les Nègres à front cicatrisé ne se font ces taillades dans le visage que pour être reconnus de leurs chefs et de leurs compatriotes (*).

En Europe, les législateurs ont conservé l'usage des stigmates pour en faire le caractère de l'infamie : il y a une loi de Constantin qui défend de les imprimer sur le visage, non parce qu'il est contre le droit de la nature de blesser la majesté du front de l'homme, comme il est dit dans cet édit, mais parce qu'il est injuste d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie une peine plus cruelle que la mort.

SECTION III.

Des Anthropophages.

QUAND Duclos lut son *mémoire sur les Druïdes* à l'académie des inscriptions en 1746, plusieurs membres de cette compagnie,

(*) Les Nègres se ressemblent si fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de se reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les lèvres n'offrent presque aucune différence sensible.

poussés par un zèle indiscret et ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois eussent jamais sacrifié des hommes dans des paniers d'osier aux pieds de Hésus et de Teutates : ils auroient dû ajouter que le massacre de la S. Barthelemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le président de Thou, ou par quelqu'autre écrivain aussi peu véridique ; comme s'il ne s'agissoit que de nier les crimes les plus avérés pour absoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, et dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux sous mille prétextes, puisqu'au milieu d'un siècle philosophique, ils n'ont rien de plus pressé que de courir aux armes, de se ranger en ligne ou en colonnes, et de se détruire, pour de vils intérêts, avec une industrie surprenante et un acharnement incroyable ?

Si les Académiciens, qui insultèrent Duclos, avoient voulu entreprendre l'apologie de l'humanité, ils n'auroient pas risqué d'affoiblir leur cause en accordant que l'homme sauvage est quelquefois emporté, cruel et sanguinaire ; la difficulté eût été d'excuser les grands et continuels excès de l'homme social, et de prouver que les guerres des peuples civilisés, quelque nom qu'on leur

donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquière, ne sont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la nature.

Il n'est pas question ici de faire la satyre ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé : trop trompé par ses maîtres, trop avili par la servitude, trop corrompu par ses passions dégénérées en foiblesses, c'est un malade incurable, abandonné à son destin, ou à la Providence. Il faut s'attacher aux faits, les exposer comme ils sont, ou comme on les croit être, sans haine, sans prévention, sans respect, sinon pour la vérité.

Si les Espagnols n'avoient pas senti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort : il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injustement exterminés, pour être moins odieux soi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractère si frappant, qu'on la reconnoît dès que, dégagé de toute espèce de préjugé, on s'étudie à séparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages suspects.

Les Espagnols ont dit que Montézuma égorgeoit annuellement vingt mille enfans, et qu'il baignoit de leur sang les idoles du

Mexique. Ici l'exagération est si grossière et si sensible, qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, et il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité est qu'il n'y avoit qu'une seule chapelle bâtie en amphithéâtre dans toute cette ville barbare : on avoit, à la dédicace de cette chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, soixante-quatre mille hommes : on trouva cent et trente mille crânes de personnes dévouées et sacrifiées, en différens temps, dans cette boucherie sacrée, où l'on respiroit un air cadavéreux, et dont les murs étoient enduits de sang caillé, depuis les lambris jusqu'au plafond. Il est constant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, presque dans la même proportion que Solis a multiplié le nombre des temples ; et que l'un et l'autre ont moins pensé à instruire la postérité, qu'à excuser les grandes et infâmes actions des conquérans Espagnols. C'est ainsi que Tite-Live, dans l'espérance d'indisposer son lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte sérieusement qu'Annibal faisoit distribuer et manger de la chair humaine à ses soldats, pour les encourager : si les Cartha-

ginois avoient à la fois sacrifié des enfans à Saturne, mangé des hommes en Italie, et tourmenté leurs prisonniers jusqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils eussent conservé, au sein de la vie sociale, les trois véritables marques caractéristiques des mœurs sauvages; ce qui n'est pas vraisemblable, ou du moins ce seroit un phénomène sans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des auteurs Romains.

Au reste, il est étonnant que les Portugais et les Espagnols se récrièrent plus que personne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible et imbécille : ils auroient dû réfléchir que leurs *Auto-da-fé* sont moins excusables à mille égards que les repas des Cannibales et les sacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ses contradictions; il croit qu'on achète la clémence du ciel par des cruautés, et qu'il faut détruire pour adorer celui qui a créé. Tels sont ses préjugés et sa prévention, il abhorre dans ses voisins ce dont il est lui-même coupable. Là où l'on défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du fanatisme, on déteste ceux qui brûlent des hommes sur les bûchers de la superstition; la vérité est que les uns et

les autres sont également plongés dans l'oubli de la raison, et que leur triste erreur ne diffère que du plus au moins.

Quelques Philosophes ont cru que l'usage de sacrifier des victimes humaines dérivoit primitivement de l'anthropophagie ; en ce sens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des autels, ont dans des temps plus reculés encore mangé des hommes sur leur table (*).

(*) Cluvier, en parlant dans ses *commentaires sur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiston ou à Irmensul, qui n'étoit autre chose qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à sacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé, et que la barbarie des hommes fanatiques a, dans l'ordre des temps, précédé la barbarie des Anthropophages. Le docteur Kraf, dans ses *Fortœltng af de vilde volkes*, est aussi de cet avis insoutenable, puisqu'on ne peut nier que les hommes n'aient eu besoin de manger avant qu'ils aient eu besoin de prier : d'ailleurs plusieurs Sauvages de l'Amérique rôtissoient leurs prisonniers, sans avoir et sans jamais avoir eu aucune idée, aucune notion de la Divinité et des sacrifices humains, qui tirent par conséquent leur origine de l'anthropophagie : on a fini par offrir aux Dieux les prisonniers qu'on avoit anciennement dévorés soi-même. De là sont dérivés, chez les Latins, les mots d'*hostie* et de *victime*, qui signifient un *ennemi vaincu* ou *enchaîné*, étant analogues au mot *hostis* un ennemi,

Il n'y a pas de nation dans l'histoire à qui on ne puisse malheureusement reprocher d'avoir, plus d'une fois, fait couler le sang de ses concitoyens dans des cérémonies saintes et pieuses, pour appaiser la Divinité lorsqu'elle paroissoit irritée, ou pour l'émouvoir lorsqu'elle paroissoit indolente. Ce fanatisme monstrueux, enorgueilli par ses succès, auroit dans la suite des siècles dépeuplé ou dévasté la terre, si l'établissement et les progrès de la raison ne l'avoient fait cesser. On est saisi d'horreur quand on réfléchit sur le génie de la plûpart des religions, fondées sur des idées affreuses de vengeance, de massacre et de désolation : aussi les immolations, les victimes, les holocaustes, les hosties, les sacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, parce qu'on a plus souvent craint les Dieux en colère qu'on ne s'est flatté de les

et au mot *victus* ou *vinctus* vaincu, enchaîné, lié. Pour exécuter cet abominable sacrifice des victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres puniques, on choisit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs et les Gaulois : on enterra vifs un Gaulois avec une Gauloise, et un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de prisonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres; ou si l'on en avoit, on n'osa les sacrifier, de peur de représailles.

avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du sang de tous les êtres animés, il falloit bien ensanglanter leur sanctuaire. Quand les prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipultzi avoit soif, et dans l'instant on assommoit un captif au piédestal de sa statue.

Les Scythes, les Égyptiens, les Chinois (*), les Indiens, les Phéniciens, les Persans, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Espagnols, les Nègres et les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profusion : s'il n'est pas possible de prouver qu'ils ont

(*) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée par Renaudot, il est dit qu'il y avoit encore des Anthropophages dans cet empire au neuvième siècle ; ce qui n'est pas vraisemblable. Au reste, Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation, écrite par des Arabes, rapporte aussi que les habitans des provinces de *Xandu* et de *Concha* mangeoient leurs prisonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfans qu'ils ne veulent pas nourrir, et qu'ils font étouffer dans des bassins d'eau chaude, n'est pas aussi un fait vraisemblable, et cependant il est vrai : on étouffe ainsi plus de 30,000 enfans nouvellement nés dans tout l'empire chaque année. Il est surprenant que l'idée d'envoyer des colonies ne soit pas venue aux magistrats d'un pays si fécond.

ont été tous anthropophages dans leur état d'abrutissement, c'est que cet état a précédé les temps historiques, et par conséquent une nuit obscure a dérobé aux yeux de la postérité une partie de ces atrocités.

On peut se figurer comment et par quels degrés on aura, dans les sociétés naissantes, combattu la barbarie de la vie sauvage : chez les Mexicains, on sacrifioit encore des victimes humaines; et quand il seroit vrai, comme le prétend Las Casas, qu'on n'en avoit sacrifié que cent cinquante sous le règne de Montézuma, ce nombre seroit plus que suffisant. En même temps on y nourrissoit un prisonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an, et dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus de créatures humaines pour le service des autels : ils se contentoient de tirer de la veine frontale, et des narines des enfans, une certaine portion de sang, qu'on répandoit sur de la farine, dont on pétrissoit des gâteaux, que tous les sujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande solemnité annuelle (*). Il paroît que cela prouve

(*) Voyez *Garcilasso, histoire des Incas, tome II*,

assez que les Péruviens avoient été de vrais anthropophages; mais que leurs mœurs et leurs habitudes s'étoient adoucies, et que la religion y avoit suivi la révolution du caractère. Un peuple qui perfectionne ses loix et ses arts, est bien malheureux et bien à plaindre quand il ne peut perfectionner sa religion.

Comme dans la combinaison possible des idées, il n'y a pas une seule proposition dont on n'ait soutenu la proposition contraire, un Auteur a mis en question si l'usage de vivre de chair humaine étoit conforme ou opposé aux intentions de la nature. La destruction, quoique nécessaire, d'un être animé, est un acte de violence et de cruauté, parce qu'il entraîne une sensation douloureuse, et toute sensation douloureuse est un mal physique pour le moindre insecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végète ou respire sur la surface de cette planète : la façon de décomposer les élémens bruts et matériels d'un être qu'on a dépouillé de son organisation intime et de sa sensibilité, est sans doute une action indifférente par elle-même, et il n'importe si les vers, les Cannibales ou les

chapitre XXVI. Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans le second volume, en traitant de la religion des Américains.

Iroquois rongent un cadavre. Cependant plusieurs actions réellement indifférentes cessent de l'être dans l'ordre civil et social, où les législateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs esprits, et captiver ces animaux terribles autant par l'illusion que par la force ; il a fallu, à la fois, leur inspirer de l'horreur pour le crime, et pour l'image et l'ombre du crime : afin que les vivans apprissent à se respecter davantage, il a fallu rendre les morts même respectables, en consacrant, par des cérémonies imposantes, les déplorables restes de leur existence passée.

Il paroît que la coutume de se nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un siècle, que d'un peuple ou d'un pays, puisqu'elle a été répandue sur toute la terre : cependant Rœmer fait mention, dans sa description de la Guinée, d'une race de Nègres à physionomie de tigres, qui sont, selon lui, anthropophages par instinct ; et quand il s'en trouve quelques-uns sur les vaisseaux Négriers, ils déchirent les autres esclaves qu'on a à bord. Ce fait seroit surprenant, s'il étoit vrai ; mais il a été contredit

par des personnes qui sont pour nous d'une toute autre autorité que Rœmer.

Des Naturalistes qui ont voulu expliquer physiquement pourquoi il y a des Sauvages anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'estomac de certaines nations et de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viscère, occasionnoit une voracité extraordinaire et déréglée, qu'ils ont comparée à la *pica* à laquelle les femmes enceintes sont quelquefois sujètes.

Cette explication est si près du ridicule ou de l'absurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre humain renfermoit des espèces d'hommes armés de plus de dents canines que les autres, et par conséquent plus carnassières. Il est vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang supérieur saillant, et l'inférieur plus incliné en dedans : les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reste des Asiatiques : il faut que les habitans de la Palestine aient eu un défaut à-peu-près semblable, puisque S. Jérôme s'étoit fait limer les dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive,

qui n'en valoit assurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la position, la figure et le nombre des dents, qui est quelquefois incomplet, n'autorisent pas à conclure qu'il existe des familles entières d'hommes dont les dents canines soient multipliées jusqu'au nombre de six, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés et les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomène, qu'un écart extrême de la nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monstres par surabondance, que pour des êtres régulièrement conformés sur le modèle commun de l'ordre animal, auquel ils appartiennent.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus séparées que les nations du midi : si ce n'est pas cette observation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quelques Nègres de l'Afrique qui s'aiguisent les dents avec une lime (*) ; de sorte que leurs deux mâchoires paroissent contenir douze canines, les huit incisives ayant été effilées aux deux angles avec tant

(*) Voyez *description de l'Afrique occidentale*, *par Cavazzi*, *tome II*, *page 82*.

de subtilité qu'on pourroit s'y méprendre, si l'on n'en étoit auparavant instruit. C'est vraisemblablement cette bizarrerie qui a donné naissance à la fable des Nègres à physionomie de tigre, dont Rœmer fait mention : si entre les habitans de Matamba ou de Congo, où l'on est dans la pratique de se défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes anthropophages, cela aura suffi pour faire soupçonner à des voyageurs superficiels que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matière acide de l'estomac, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun fait, et que tant d'autres faits la détruisent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui se nourrissent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être persuadé que la haine violente qui règne entre les différentes peuplades Américaines, les a portées à manger leurs prisonniers pour assouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Brésil, où les Sauvages n'avoient point été anciennement anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme, qui se jeta avec tant d'emportement

sur le meurtrier de son fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les nations les plus civilisées des excès aussi funestes de l'animosité publique contre des magistrats faussement accusés, ou des tyrans véritables : on a dévoré à Paris le foie et les poulmons du Maréchal d'Ancre, et en Hollande le cœur de de Wit; mais ces instans de rage de quelques scélérats obscurs et furibonds n'ont, dans aucune société du monde, dénaturé le caractère des membres, et on auroit tort de conclure que les Français étoient des anthropophages sous Louis XIII ou sous Charlemagne, parce que les loix saliques défendent, sous peine de deux cent sols, aux sorciers de manger de la chair humaine : on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient anthropophages au 17e. siècle, ou les Égyptiens du temps de Juvénal, parce que les fanatiques de la ville de Tantire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, sans le rôtir, dans un combat de religion, où il s'agissoit de savoir si Dieu s'étoit incarné sous la figure d'un vautour, ou sous la forme d'un crocodile. Cette dispute, si humiliante pour la raison, auroit dû dégoûter à jamais des querelles théologiques, si les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut conta-

gieux, et annonça l'instant où l'on verroit l'Europe, l'Asie et l'Afrique désolées par la superstition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les causes qui ont pu porter les hommes à se repaître des entrailles de leurs semblables, il y a toute apparence que la dure nécessité de la vie sauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi après que la nécessité ne subsistoit plus. S'il n'est pas vrai que la disette puisse être assez urgente parmi une troupe de Sauvages, pour les contraindre à se dévorer mutuellement, comme quelques écrivains le prétendent, quoiqu'à tort, il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux et arbitraire de la guerre et de la conquête.

On sait que dans les différens âges de la raison on a différemment jugé de la condition des prisonniers, et qu'on les a traités suivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'est arrogé sur eux : les plus Sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent et les mangent; c'est le droit des gens chez eux : les Sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter; les peuples semi-barbares les réduisent en esclavage : les nations les moins barbares les

rançonnent, les échangent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est terminée, ou que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premières relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques Sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719 les Atac-apas de la Louisiane se saisirent de Charleville et du Chevalier Bellisle, égarés à la chasse au-dessus de la Baye de Saint-Bernard, dans le golfe du Mexique : les Français n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignoroit jusqu'au nom et à la demeure, fort reculée de tous les établissemens de la colonie : ces barbares conduisirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, assommèrent à coups de massue Charleville qui étoit fort corpulent, le coupèrent en pièces et le mangèrent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant Bellisle pour un autre festin, dont un hasard inespéré l'exempta (*) de se trouver.

(*) *Mémoires de Dumont sur la Louisiane.* Voyez aussi *l'histoire de la Louisiane par le Page du Pratz.*

Qu'une même nation se soit continuellement dévorée, comme l'historien de la nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est point vrai; parce qu'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous : une société qui essuieroit une telle combustion, seroit du jour au lendemain détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Caraïbes avoient mangé, en douze ans, six mille hommes enlevés à la seule Isle de Porto-Rico, il faut sans doute qu'ils aient regardé ces insulaires comme leurs principaux ennemis, et usé à leur égard du droit de conquête, poussé aussi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois espèces d'anthropophages; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain : tels étoient les Topinambours et les Tapuiges, qui, au témoignage de Pison, dévoroient la tunique et une partie du cordon ombilical des enfans nouvellement nés; les Péruviens, qui arrosoient de sang humain leur pain sacré, ne s'éloignoient guère de cette abomination : enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de blessures, et dont le nombre étoit fort petit. Peut-être n'a-t-on pas connu trois peuplades où la mode d'en-

terrer les parens dans les entrailles de leur postérité fût réellement établie. Quoiqu'on puisse à cette occasion citer plusieurs voyageurs, et réunir beaucoup de lieux communs, sans oublier le conte que les Grecs ont fait sur le deuil d'Artémise, il n'en est pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un si étrange usage. Comme les hommes sont capables de tout penser et de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne sont que trop souvent dictées par des accès de délire et des caprices momentanés, qui désespèrent ceux qui prétendent en rendre raison, ou qui veulent en dévoiler les causes; cependant ces actions deviennent des exemples, et ces exemples sont érigés en autorités tyranniques. Voilà la source commune de tant de coutumes gênantes, qui outragent inutilement le bon sens, comme d'écraser le nez, de rétrécir la sole des pieds, d'étrangler le corps au défaut des côtes, d'aplatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les lèvres, la cloison du nez, de diminuer la longueur du col, et d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de se couper quelques articles des doigts, de s'ôter un testicule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents,

de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupières, de déraciner les cils et les sourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incisions figureés, d'incruster des cailloux dans la peau du visage, de se ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnosité des fesses, de se damner, de se brûler, de se manger les uns les autres, et d'écrire des traités de morale sur la bienveillance et la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit réparti une moindre portion de sensibilité qu'au reste des hommes, avoient aussi moins d'humanité, moins de commisération : le nombre des anthropophages qu'on a découvert parmi eux en est une preuve : il en existoit du nord au sud, dans toute l'étendue du nouveau continent, et nous avons déjà observé que les Mexicains et les Péruviens, qui paroissoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreste et brutale. D'un autre côté, leur paresse excessive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuissance de leurs instrumens grossiers, l'instinct farouche et revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiser, ni réduire en troupeaux sédentaires, comme nos bœufs, nos brebis, nos chèvres,

leur ôtoient une infinité de ressources. Il est constant qu'on n'a point vu dans toutes les Indes occidentales un seul peuple nomade ou pasteur, comme il y en a tant dans l'Asie et l'Afrique. La chasse, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une subsistance précaire, familiarise le cœur de l'homme avec le carnage, et fomente des mésintelligences et des guerres éternelles. Cet état est donc le plus désavantageux où les hommes puissent être réduits : et si tant d'anciennes nations ont été anthropophages, ç'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, et qu'elles n'avoient amené à la servitude aucune espèce de quadrupèdes et de volatiles, de sorte que les chasseurs et les animaux étoient également sauvages ; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des états du grand Macoco, qu'ils dépeignent comme un monarque puissant, magnifique, et qui sert de la chair humaine sur sa table et celles de ses courtisans (*). Il paroît presque impos-

(*) « Il faut au roi qu'on nomme le grand Macoco, » vers le Congo, des centaines de personnes par jour » pour sa table, et pour la nourriture de sa maison. Et » il y a plusieurs peuples où on a des haras d'hommes et » d'enfans, qu'on va tuer pour manger, comme on fait

sible qu'un peuple assez civilisé pour avoir élu un souverain, construit des villes et cultivé les arts, se repaîtroit encore de mets si révoltans. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un prisonnier

» ici les moutons. Toynard disoit qu'on lui contoit en
» Portugal, qu'en .... quand on exposoit des hommes
» au marché tout vivans, l'on marchandoit, l'un l'é-
» paule, l'autre la cuisse, et que les Portugais qui avoient
» besoin d'esclaves, alloient là en acheter. Toynard
» ayant dit: ils vous ont bien de l'obligation; point
» du tout, lui répondit le voyageur Portugais, ils croient
» que nous ne les trouvons pas assez gras. » *Recueil de Longuerue, page 17.* On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que Lobo avoit fait à Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique, qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons, auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Anthropophages*: il y en a sans doute quelques-uns en Afrique, mais ils ne sont pas si multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'Auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'article *Jagas*, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables, toutes les horreurs dont il accuse ce peuple de brigands: il est surprenant, d'ailleurs, qu'il ne se soit pas apperçu que ce même article avoit déjà été inséré dans le tome VII, au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des missionnaires capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante et fabuleuse relation dans Cavazzi.

dans le temple, et dont on servoit annuellement les membres sanglans aux plus ardens d'entre les dévots : cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatisme le plus outré, qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiastes.

Les Européans ont exterminé totalement la plûpart des peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs ; et ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins excessives dans leur ressentiment.

Dans le traité que les Français firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine ; ce qu'ils promirent solemnellement, et ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus sacrifier des enfans à Saturne, s'abandonnèrent de rechef, malgré la foi des traités, à cette superstition épouvantable.

Il y a aujourd'hui moins d'anthropophages au nouveau Monde que bien des personnes ne se l'imaginent ; on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres, où l'on ne pénètre pas souvent, et sur les bords de l'Yupura, où, au rapport de Lacondamine, l'on trouvoit encore, en 1743,

des tribus entières qui mangeoient leurs prisonniers (*). Il est vrai aussi que les Gallibis, et quelques familles Caraïbes, expulsées par les Espagnols de leurs Isles natales, et réfugiées à la côte du continent entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones, ont retenu leur naturel atroce, et ont même dans ces derniers temps écharpé et dévoré quelques missionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux et opiniâtres ; car tous les Indiens de ces cantons ont une aversion singulière à assister au sermon.

Les anciens auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de simplicité de la découverte de l'Amérique, et de la situation où l'on surprit ses habitans abrutis, sont entrés dans les plus grands détails sur la diversité de goûts qui règnoit entre les anthropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun observateur n'a été à portée de vérifier. Quoi qu'il en soit, ces anciens auteurs assurent que les Cannibales, et les peuples de Cumana et de la nouvelle Grenade, châtroient les enfans destinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il est avéré que la castration sur les

(*) *Voyages de la riviere des Amazones, édition de Paris, 1745, page 84 et 97.*

hommes

hommes étoit connue et pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européans, et il y avoit des eunuques à la cour du Cacique de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux, et le plus jaloux du nouveau Monde. La castration y avoit donc été imaginée, ainsi que dans notre continent, plutôt par l'esprit sombre et inquiet de la jalousie, que par le prétendu rafinement des anthropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui se rassasioient avec les membres de leurs prisonniers, les régaloient et les nourrissoient largement pendant trois semaines, afin de les engraisser, et ils s'engraissoient en effet, si l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Christophe Colomb, qui avoit vécu plusieurs années aux Antilles, et dont les écrits, assez judicieux pour leur siècle, ne décèlent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations d'un père Charlevoix, qui après avoir conté que les Américains du nord trouvèrent la chair des Anglais et des Français extrêmement mauvaise, parce qu'elle étoit naturellement salée (*), ajoute ensuite dans son his-

(*) Lahontan contredit formellement le récit de Charlevoix, en assurant que les Sauvages de l'Amérique septentrionale se plaisoient beaucoup, de son temps,

toire du Paraguai, que les nouveaux chrétiens de cette province voulurent un jour massacrer le très-digne père Ruitz, dans l'espérance de faire un excellent repas de sa chair, qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jésuites sont malheureusement les seuls au Paraguai qui fassent usage de sel. Il semble que ces deux passages comparés se contredisent; non que nous doutions un instant que les Indiens n'aient eu plus d'une fois l'envie sincère de manger du Jésuite; mais il est fort probable qu'ils avoient pour cela des raisons plus graves et plus sérieuses que celles qu'allèguent Charlevoix et Muratori, qui prétendent que les Paraguais voulurent aussi mettre à la broche le révérend père Dias,

à manger des Européans. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs : Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve, pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Anthropophages en aucun endroit de la terre habitée; comment seroit-il possible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité, eussent pu dégrader jusqu'à un tel point la dignité de leur nature? Demandons à notre tour au raisonneur Atkins comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir jusqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, superstitieux, traîtres, meurtriers, parricides, despotes, esclaves....

qui se promenoit fort paisiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*; comme si l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorsqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col et tout ce qui enveloppe la nuque : les Caraïbes, au contraire, préféroient les mollets des jambes et les carnosités des cuisses (1) : ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles (2), dont la chair leur paroissoit peut-être moins savoureuse, ou plus dégoûtante, si quelque chose peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Espagnols employèrent à la destruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celle des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

(1) *Torulos brachiorum et femorum et surarum pulpas*, Petri Mart. Decades Ocean.

(2) Cavazzi, dans sa *relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même chose des *Giages* ou *Jagas*, peuple anthropophage de l'Afrique; mais on ne peut presque faire aucun fond sur le témoignage de ce missionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement: on lui auroit de grandes obligations, s'il n'avoit jamais écrit des livres ou des relations de l'Afrique.

Oviédo assure que le plus furieux des mâtins qui fût à la solde de sa Majesté Catholique, ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers ; ce qui fit crier tous les soldats Castillans au miracle : le plus grand des miracles étoit la brutalité des Castillans même, auxquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des enfans à la mamelle, et les jeter à leurs chiens pour les repaître. Il est triste que l'histoire de cette malheureuse planète soit souillée par de tels faits ; et si notre postérité ne nous ressemble point, elle croira que ce monde a été habité par des démons.

Il y a des voyageurs qui disent que les Américains anthropophages paroissent plus mélancoliques, plus mornes, et moins portés aux divertissemens et à la danse que ceux qui étoient purement frugivores ou rhisophages : ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur : ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes, exprimées des fruits et des racines dont ils s'abreuvoient sans retenue : les parties captieuses de ces boissons dérangeoient leurs cerveaux, et faisoient ressembler leurs assemblées et leurs festins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons et les autres nations de cette partie du nord se sont adonnées à la guldive, au tafia et à l'eau-de-vie; elles se réjouissent aussi davantage et même immodérément. Il est presqu'incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on dise dans l'histoire de la Nouvelle-France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada, pour épouvanter les Sauvages qui abusent des liqueurs spiritueuses, que des empoisonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas suffi pour extirper l'ivrognerie, et les Hurons n'ont jamais tant bu que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des isles sont les seuls qui aient retenu leur caractère sombre et leur air chagrin et rêveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtissoient leurs captifs, et dépeuploient l'isle de Porto-Rico.

Pour compléter ce qui reste encore à dire sur les Anthropophages, nous examinerons, en peu de mots, si l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré, en Amérique, le mal vénérien, comme plusieurs écrivains du seizième siècle l'ont soutenu. J'avoue que ce paradoxe ou cette hypothèse n'auroit peut-être jamais acquis de crédit parmi les savans, si l'illustre chancelier Bâcon ne lui avoit fait,

pour ainsi dire, l'honneur de l'appuyer : il se fondoit sur la malignité des humeurs, et du sang humain, avec lequel des scélérats de l'Afrique composent un poison redoutable : cette malignité peut être poussée si loin par la fermentation, qu'il en résulte un vésicatoire, ou un caustique si actif, qu'il ulcère et brûle les parties extérieures sur lesquelles on l'applique, comme un fait rapporté par Mead, dans sa *mécanique des venins*, ne laisse aucun moyen d'en douter. D'un autre côté, la grande quantité de sel que les chimistes rencontrent dans le sang de l'homme (*), et qui surpasse de beaucoup celle qu'on recueille dans le sang des animaux, avoit porté quelques médecins à croire que les Anthropophages pouvoient être, en effet, sujets à une maladie particulière ; mais il y a toute apparence que

(*) Il réside dans le sang humain un sel volatil sec, qui se ramifie contre les bords du vase qu'on emploie à l'analyse, et qui fait à-peu-près la cinquantième partie du sang : le sel fixe qu'on retrouve dans la lessive, constitue à-peu-près la quatre-vingtième partie de la masse. Outre ces substances salines, il existe encore dans le sang une assez grande quantité de fer obéissant à l'aimant. Cette matière ferrugineuse revient dans certaines personnes à une masse de quatre onces sur vingt-quatre livres de sang ; dans d'autres elle est infiniment moindre.

le sel n'abonde, dans la substance de l'homme, qu'à cause de l'usage continuel qu'il en fait pour imprégner ses alimens : si l'on avoit analysé la liqueur sanguine de quelques-uns de ces sauvages du nord de l'Amérique, qui se nourrissent de choses parfaitement insipides et trempées dans aucune espèce de saumure, on auroit, sans doute, obtenu une moindre portion de sel animal. Ainsi cette observation est sans justesse relativement à l'origine ou à la cause immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit sa vraie source dans l'anthropophagie, a été, si je ne me trompe, un empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous est resté un ouvrage écrit en langue vulgaire, et intitulé : *mes caprices médicinaux* : dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit attesté que les vivres ayant manqué aux troupes Espagnoles et Françaises qui dévastoient la malheureuse Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramassé en secret des cadavres humains, et en avoient préparé différentes espèces d'alimens, qui occasionnèrent une affection vérolique dans tous ceux qui en goûtèrent. Fioravanti, pour donner un ton de vraisemblance à ce conte, qui en est absolument destitué, ajoute qu'il a fait des expé-

riences sur des cochons, sur des éperviers et des chiens, nourris pendant deux mois avec la chair d'autres chiens et d'autres éperviers; et au bout de ce temps, dit-il, je suis parvenu à envenimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de pustules, et à les inoculer enfin d'une maladie qui ne diffère point du mal vénérien.

Le chancelier Bâcon, convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachronisme de plus de vingt ans, puisque le mal vénérien ne s'est déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également opposée à la vérité de l'histoire : il raconte que des marchands de vivres, ayant fait saler et encaquer de la chair humaine sur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes françaises, persécutées par la disette au blocus de Naples : cette salaison les infecta, ajoute-t-il, de cette même indisposition qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau Monde; ce qui paroît prouver que cette peste tire son origine de l'abus de manger des hommes (*).

Bâcon, et tous ceux qui ont penché vers son sentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'isle

(*) *Sylva Sylvarum, Cent. 1 Edit. in-fol. Lipsiae.*

de S. Domingue, où les naturels n'étoient pas anthropophages, la contagion vénérienne sévissoit plus qu'ailleurs : ce qui ruine absolument cette hypothèse, puisqu'en ce sens le siége, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les isles Caraïbes, et non dans les Antilles.

Astruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti, sur les phénomènes de la nutrition des animaux avec la substance des individus de leur espèce respective, a eu la constance de repaître, pendant six mois, un chien avec de la chair canine, sans que la santé de cet animal se soit altérée, sans qu'il ait essuyé ni le dégoût, ni la dépilation, ni aucun des symptômes décrits par l'empirique ultramontain. Il est possible, à la vérité, qu'une circonstance importante ait mis une différence sensible dans le cours de ces expériences, et ait par conséquent offert des résultats contradictoires aux yeux des observateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides et putréfiées, et si Astruc les a employées sanglantes et saines, il est sûr que les accidens qui s'en sont suivis ont dû plus ou moins varier entre eux (*).

(*) Monconis rapporte dans ses voyages, qu'un fameux médecin de son temps, ayant répété les expériences de

Mais comme il n'est question ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des substances animales, en tant qu'elles ne sont pas viciées par la fermentation, ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du médecin français paroît suffisant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, et qui sont anthropophages dans leur espèce, ne souffrent rien de la qualité de cette nourriture si analogue à leur propre essence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lèpre dans ceux qui en mangent, ainsi que la viande de cochon affecte les Lévantins d'une espèce de mentâgre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fausse, pour justifier cette assertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humains moulus, que les parisiens mangèrent pendant la ligue, pour résister jusqu'à l'extrémité au meilleur des rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduisit au tombeau, plus rapidement que n'auroit fait la faim même;

Fioravanti, avoit observé les mêmes phénomènes; mais la prévention peut au milieu des expériences, tromper les observateurs.

et ils trouvèrent, sans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans le plus affreux des remèdes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuses : si l'on avoit composé du pain avec des ossemens broyés d'autres animaux, il en auroit résulté des inconvéniens exactement semblables, et l'on peut dire que l'ambassadeur d'Espagne, qui indiqua cette prétendue ressource aux ligueurs faméliques, étoit à la fois un politique dénaturé et un mauvais physicien. Le *digesteur*, inventé depuis par le célèbre Papin, a enseigné le vrai moyen de tirer des substances osseuses une nourriture innocente.

Au reste, ce qui a induit en erreur, et le chancelier Bâcon, et plusieurs autres Naturalistes de son temps, c'est qu'ils ont supposé des peuples entiers qui ne se sustentoient uniquement que de chair d'homme ; supposition absurde s'il en fût jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes des Atac-apas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des isles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Pe-

guanchez, des Moxes, ce seroit établir un pyrrhonisme historique presqu'insensé : quoi de plus naturel qu'un Sauvage rendu furieux par la faim, et mangeant son prisonnier, son ennemi ? L'idée qu'a ce Sauvage que son prisonnier lui appartient, paroît assez fondée ; qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conséquence qu'il tire régulièrement de ses principes ; mais il y a loin encore de là à une nation qui exposeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit de sang-froid les membres de ses semblables. Quoique les Auteurs de l'*histoire universelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, et avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'est point vrai, ni vraisemblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme plusieurs médecins du seizième siècle ne connoissoient point, ou presque point, la source originelle du mal vénérien, ils s'abandonnèrent inconsidérément à une foule de conjectures sur les causes qui avoient infecté l'armée française, campée au royaume de Naples en 1494, d'une peste si meurtrière qu'elle faisoit craindre la mortalité du genre humain en Europe : ces conjectures ne sont

remarquables aujourd'hui que par l'atrocité sur laquelle on les fondoit, et par les idées qu'on se faisoit alors du génie noir et frauduleux de Ferdinand le catholique. Au rapport de Césalpin, les Espagnols, bloqués dans la bourgade de Somma, près du Vésuve, ayant mêlé de la sanie de lépreux dans du vin Grec, livrèrent à dessein ce poste aux troupes de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel, dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs intestins cette contagion, qu'on a nommé ensuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juste titre, s'étonner que Césalpin ait adopté ce conte, digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'est pas moins surpris que Fallope soutienne que les Espagnols délayèrent de la céruse dans le vin qu'ils firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuses qu'on tire du plomb, entraînent des accidens bien différens de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ses périodes successifs? Il se seroit épargné ces raisonnemens pitoyables, s'il eût voulu s'instruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit consulté Rodrigue Dias de Isla, mé-

decin de Séville, et Auteur contemporain, qui dit dans son ouvrage intitulé, *contra las bubas* (*), que le mal vénérien se manifesta à Barcelone en 1493, et qu'il se répandit delà comme une épidémie sur l'Europe et le reste de l'univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainsi que l'expérience l'a prouvé, est originaire de S. Domingue en Amérique. Cette isle ayant été découverte par l'amiral Colomb, ses compagnons y contractèrent cette ma-

(*) Comme ce passage de Dias de Isla est fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par Astruc.

« In Hispaniâ morbus ille visus est anno 1493, Barcionæ, » quæ primum infecta, et sic deinceps Europa cum » reliquo orbe universo, cujus partes hodiè innotuerunt. » Originem traxit in Insulâ Hispaniolâ, quod satis longâ, » certâque experientiâ compertum fuit. Cum enim à » Christophoro Colono (sive Columbo) Thalassarchâ » reperta et detecta esset, militibus cum incolis con- » versantibus, quod affectus contagiosus esset, facilè » communicatus est, et quam citissimè in exercitu gras- » sabatur; cumque dolores ejusmodi numquam ab illis » conspecti aut cogniti essent, causam in maris labores » et navigationum molestias referebant, aliasque occa- » siones, ut cuique probabile visum erat. Et cum eodem » tempore quod Colonus Stolarcha appulerat, Reges » Catholici Barcionæ degerent, quibus itineris rationem

ladie par leur commerce avec les Indigènes : elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui n'ayant jamais vu ni éprouvé des symptômes semblables, en attribuèrent l'origine aux fatigues de la mer, et à d'autres causes vagues, chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau Monde, vint débarquer à Palos, le Roi et la Reine d'Espagne résidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du

» reddebat, nuperque ab eo reperta denarrabat, mox » tota urbs eodem morbo corripi cœpit latissimè se diffundente..... Sed quia incognitus hactenùs valdèque formidabilis videbatur, jejunia, religiosæ devotiones aliæ, et eleemosynæ institutæ sunt, ut Deus » illos à morbo tueretur. At sequente anno 1494, cum » Rex Galliarum christianissimus Carolus, qui tum rerum potiebatur, ingentem exercitum in Italiam duxisset, multi Hispanorum qui hostes illorum erant, ibidem hac lue infecti vivebant, adeo ut mox regiæ » copiæ inficerentur; ignaræ tamen quis qualisve morbus » esset, aut quo nomine appellandus, credebant ex ipso » aëre regionis subortum. Vocarunt igitur *malum* » *neapolitanum* : Itali autem et Neapolitani, quibus » nulla ejus hucusquè notitia, *gallicum* nominabant. » Deinceps verò, prout acciderat, quisque pro libitu » aliud nomen imponebat » *Astruc de morb. venereis*, *lib. I. cap. IX.*

succès de l'expédition et du voyage ; le mal vénérien se déclara tout d'un coup dans cette dernière ville, et en atteignit presque tous les habitans à la fois. La nouveauté du fléau jeta chacun dans la consternation ; on ordonna des processions publiques, des jeûnes ; on exhorta les citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le ciel irrité : on pria avec ferveur, et on ne se guérit point. L'année suivante (1494) Charles VIII, roi de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, plusieurs régimens Espagnols, qu'on y envoya pour s'opposer à l'invasion de Charles, y portèrent avec eux le germe du mal d'Amérique, et le communiquèrent aux troupes Françaises, qui ne sachant d'où leur venoit cette épidémie, en accusèrent le climat insalubre du royaume de Naples, et imaginèrent le nom de *mal de Naples*, pour signifier cette maladie dont ils ne connoissoient que les ravages, sans en connoître l'origine. Les Italiens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des Français, appelèrent cette même indisposition le *mal français*. Ensuite chacun le nomma comme il le jugea à propos, selon le pays d'où il le crut originaire.

Ce passage paroît prouver décisivement que

que la maladie vénérienne étoit dans son principe, et peu après sa transplantation, extrêmement maligne, contagieuse, et qu'elle se propageoit sans contact immédiat, sinon par celui de l'atmosphère ambiante. Comment eût-il été possible autrement que trente à quarante personnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493 (*), eussent infecté tout d'un coup cette ville immense, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'est de nos jours, au point qu'on s'y crût menacé de la dernière calamité qui puisse accabler l'humanité? La progression et la marche rapide de ce fléau, confirme encore qu'il se transmettoit primitivement par d'autres organes que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'est parvenu en Russie que sous le règne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il sévissoit déjà en Sibérie dès l'an 1680, et s'étoit manifesté plus de soixante ans auparavant à

(*) Christophe Colomb ramena, à la vérité, de son premier voyage de l'Amérique, quatre-vingt-deux personnes, tant soldats que matelots, et neuf Américains; mais il n'y eut guère plus de quarante personnes qui l'acompagnèrent à Barcelone; le reste de l'équipage étant resté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

Moscow, de sorte qu'il avoit achevé le tour du globe, si l'on en excepte les terres Australes, en 1700.

On a accusé les médecins du quinzième et du seizième siècles de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à souffrir de cette épidémie, et de n'avoir pas essayé tous les remèdes possibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préservatifs convenables pour en retarder les progrès : on souhaiteroit qu'ils eussent renouvelé les loix égyptiennes et mosaïques contre la lèpre, ou qu'ils eussent employé, de leur temps, les précautions dont on use aujourd'hui quand la peste arrive du Levant; mais ce reproche n'est pas fondé, puisque l'édit du parlement de Paris, dont on a donné un extrait dans la première partie, doit nous convaincre qu'on consulta à la fois la prudence des magistrats et l'art des médecins, qu'on pressentit les suites d'un tel malheur, et qu'on mit tout en œuvre, et même ce qui étoit inutile, pour garantir la postérité.

La vivacité des atomes pestilentiels étoit telle dans son origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné : ils s'échappoient de toutes parts, et éludoient les moyens

imaginés pour arrêter leur propagation. Au reste, c'est un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux siècles plutôt, et dans un temps où notre ancien continent étoit désolé par la lèpre, et qu'il y avoit, selon Matthieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux *dans la chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies si analogues s'étoient réunies et comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeste combinaison auroit pu porter ses ravages à un degré qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer.

Pline dit qu'on observa, à l'arrivée de l'éléphantiase égyptienne en Italie, qu'elle atteignit les personnes de qualité avant que de descendre au petit peuple: si le mal de l'Amérique n'a pas exactement suivi cette marche en Europe, d'abord après sa transplantation, au moins est-il certain qu'il attaqua la plûpart des Princes contemporains, dont les médecins ont été assez indiscrets pour publier les foiblesses de leurs maîtres, afin de consoler apparemment le reste des hommes. L'Italien Brassavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a administré le bois de gayac au pape Pie II, et que sa sainteté en a été soulagée. Maître le Coq dit qu'il a administré des frictions au

roi François premier (*). Les médecins de l'empereur Charles-Quint nous apprennent qu'ils avoient conseillé à sa Majesté de quitter le bois de gayac, pour se servir de la squine orientale, dont ce Prince fit usage jusqu'à sa mort.

(*) « Il mourut à Rambouillet d'un ulcère entre l'anus » et le scrotum, causé par son incontinence, et qui l'avoit » déjà mis en danger de mort à Compiégne, six ou » sept ans auparavant. » *Daniel, histoire de France, page* 434.

Fin de la seconde Partie.

TROISIEME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

Des Eskimaux.

Les Eskimaux habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique, et s'étendent depuis l'intérieur de la terre de Labrador, par les côtes et les isles de la baye de Hudson, très-avant vers le pôle. Ambulans et dispersés en petites troupes, ils embrassent un terrein immense : si l'on les rassembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur histoire, recherchons jusqu'à quel degré vers le nord notre globe est habité : recherchons si l'espèce humaine peut résister au centre des zones glaciales, comme elle résiste sur leurs extrémités.

Aux plages les plus lointaines, aux isles les plus reculées dans le sein de l'Océan où les navigateurs aient abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, et tous égale-

ment mécontens de leur sort, et incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du quatre-vingtième degré de latitude, des êtres constitués comme nous ne sauroient respirer pendant douze mois, à cause de la densité de l'atmosphere.

Je sais qu'on a soutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raison de la plus grande obliquité des rayons solaires, parce qu'il y a au pôle, dit-on, des volcans dont les exhalaisons et les feux toujours renaissans tempèrent les pays voisins : on ajoute que les vaisseaux qui se sont le plus élevés, ont eu moins de glaces au quatre-vingt-cinquième degré, qu'on n'en a ordinairement sur les parages de la Zemble et aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui, sans doute, parce que les glaces sont plus rares dans la haute mer que sur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour se former. Du reste, tout considéré, et abstraction faite de quelques causes singulières et locales, j'avoue qu'on ne peut guère douter de la progression réelle du froid pendant l'hiver en raison de l'éloignement de l'équateur, ou de la proximité du pôle. Les expériences sont à cet égard trop décisives : les faits qu'on leur oppose sont ou incertains ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terrestre, est un feu imaginaire, qui n'existe que dans les hypothèses, auxquelles les aurores boréales et les globes enflammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des terres arctiques, ont donné lieu; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailles d'un volcan intarissable, et toujours allumé; ce qui est en physique une absurdité.

Le traité de Mairan sur la formation des lumières septentrionales porte tous les caractères d'une théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste que ce ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulfureuses, élevées des terres polaires, qui occasionnent ces aurores, et les autres phénomènes aériens, qui étonnent les observateurs placés dans la zone froide. D'ailleurs, la matière de ces lueurs paroît purement phosphorique, et la plus grande illumination ne fait pas la moindre impression sur le corps du thermomètre le plus sensible. On voit souvent, dans le Groënland, le ciel s'éclaircir tout-à-coup au milieu de la nuit, et rayonner de mille couleurs lumineuses et flambées; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet instant, reste

aussi froid que si l'obscurité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du nord soient produites par le frottement ou l'agitation violente que l'atmosphère éprouve, aux deux extrémités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumières électriques seroient constantes, perpétuelles, et éclateroient en un temps comme en un autre : mais on sait que ces phénomènes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillans depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, sans que le mouvement diurne de la terre ait été accéléré ; ce qui auroit dû arriver, si Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la discussion du sentiment de Lemonnier, qui croit que les aurores boréales et australes sont de la même substance que les queues et les chevelures des comètes : c'est substituer une difficulté à une autre difficulté, sans avancer d'un point l'état de la question, puisqu'on connoît bien moins les queues des comètes que nos lueurs arctiques.

Le capitaine d'un vaisseau Hollandois, qui s'est élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du pôle, n'y a apperçu qu'une vaste étendue

de mer, sans la moindre apparence de quelque base terrestre qui supportât des montagnes brûlantes. Mais sans entrer ici dans la question de l'aplatissement du globe, qui ne sauroit être aussi considérable qu'on l'a prétendu; qu'on admette, si l'on veut, la réalité de ces montagnes brûlantes, quelles conséquences en déduira-t-on respectivement à la température de l'air? L'Islande possède un des plus terribles volcans qu'on connoisse: il est fort souvent en travail, et vomit d'immenses tourbillons de flammes; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'est pas en état de faire fondre les lits de neiges et de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers, ardens à leur cime. Aussi ressent-on dans l'Islande, malgré la présence de ce foyer, un froid très-âpre, et le thermomètre de Réaumur y descend souvent à quatorze degrés au-dessous du point de la glace.

On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devroit être le volcan qui échaufferoit les régions arctiques à deux cent lieues de circuit: la conflagration de tout le pôle n'y suffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planète est proba-

blement habitée par des hommes, jusqu'au 80e. degré de latitude, je n'ai point hasardé une conjecture vague. Voici les preuves sur lesquelles je me fonde.

Boerhaave et d'autres médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coaguleroit le sang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit, (*) ont produit des calculs si fautifs, qu'on ne peut les adopter sans contredire l'évidence. Là où l'esprit-de-vin bien déflegmé se geleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur s'éteindroit, ou ce qui est la même chose en d'autres termes, la circulation du sang seroit interdite. Cet axiome ressemble à tant d'autres décisions philosophiques : il n'y manque que la vérité.

(*) Boerhaave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puisse essuyer, auroit dû porter son calcul au moins à dix degrés de plus du thermomètre de Farenheit, et il se seroit trouvé alors moins éloigné de la précision, quoiqu'il soit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, suivant la constitution et l'habitude. Il en est de même du froid; les Nègres ne sauroient supporter le degré de froid auquel les Groënlandois résistent : les Groënlandois, transportés subitement dans la Zone torride, seroient étouffés, en débarquant, par la chaleur que les Africains supportent toute leur vie.

Au 68e. degré de latitude, l'esprit-de-vin le plus pur, le plus rectifié, se gèle régulièrement tous les ans, l'aiguille de la boussole cesse de s'y diriger vers le nord, et le mercure s'y fige très-souvent. Cela n'empêche pas que les Européans, bien moins aclimatés que les Eskimaux et les Groënlandois, n'aient des établissemens encore plus voisins du pole que le point de la congélation de l'esprit-de-vin à l'air libre. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jeter rapidement un coup-d'œil sur l'état des colonies Danoises, telles qu'elles subsistoient au Groënland en 1764, suivant un extrait des registres de la compagnie du commerce de Norwège (*).

A Egedesminde, au 68e. degré 10 minutes de latitude, habitent, pendant toute l'année, un marchand, un assistant et des matelots danois.

Les loges de Christians-Haab et de Claushaven, au 68e. degré 34 minutes, sont occupées par deux négocians en chef, deux aides, et un train de mousses. Ces loges

(*) Desroches-Parthenay a publié en 1763 une liste des colonies danoises au Groënland, dont toutes les latitudes sont fautives, et tous les noms corrompus: nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires manuscrits, envoyés de Danemark sur la fin de 1765.

touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette baye si fameuse par les prodigieux glaçons qui en sortent, et qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes ; ces masses, après avoir nagé quelque temps dans le détroit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes opposées de l'Amérique.

A Jacobs-Haven, au 69e. degré, cantonnent en tout temps deux assistans de la compagnie du Groënland, avec des matelots et un prédicateur pour le service des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention, pêchoient ordinairement assez de baleines pour former à chaque saison une charge de quatre cent tonnes d'huile ; mais en 1762, et pendant les années suivantes, leur vaisseau a cessé de voyager, faute de cargaison, les poissons cétacés ayant disparu de ces parages, pour chercher un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, gisant au 69e. degré 37 minutes, est l'établissement fondé en 1755, par le négociant Dalager : il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, et un convertisseur pour les Groënlandois.

Enfin, la maison de pêche de Noogsoak, au 71e. degré 6 minutes, est tenu par un mar-

chand, avec un train convenable. Les Danois qui séjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la zone glaciale, sont aujourd'hui sur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européans résistent, comme on le voit, dans toutes les positions indiquées, il est aisé de concevoir que les naturels ou les indigènes des terres arctiques peuvent vivre au-delà du dernier terme des possessions danoises. L'on doit être surpris de ce qu'Ellis dise qu'il n'existe déjà plus d'hommes, en Amérique, sous le 67e. degré de latitude nord : n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impossible de s'en assurer; mais on peut démontrer la fausseté de sa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins qui, en remontant le détroit de Davis, trafiqua avec des Eskimaux, au 73e. degré, et découvrit à trente lieues plus haut des tombes septentrionales et des ruines de cabanes.

Les Groënlandois de l'isle de Disco, qui se hasardent en canots très-loin vers le nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du 78e. degré, qui s'étendent probablement jusqu'au point marqué

vers le 80e., sous lequel on peut encore vivre, même en hiver, puisque les Hollandois y ont hiverné sur une roche du Spitzberg en 1633, sans perdre un seul homme de leur équipage.

Si les dernières demeures des habitans de ces contrées approchent au 80e. dégré, il ne faut pas douter qu'ils ne puissent, pendant trois mois de l'année, et au fort de leur été, faire des courses à quarante lieues plus avant vers le pôle ; mais au-delà de cette latitude, le froid doit devenir, dans le mois de novembre, mortel aux hommes, et peut-être aussi aux animaux terrestres, quoiqu'on en ait trouvé par-tout où l'on a pénétré ; et au Spitzberg, qui paroît être la dernière terre de notre hémisphère, il croît des ours à pieds palmés, des rnards et des rennes fort chargés d'une graisse, qui a la funeste qualité d'engendrer la dyssenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y soient en petit nombre, et que l'excès du froid rende leur espèce, ainsi que la nôtre, foible et peu prolifique, la nature n'est pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes ; elle y dépense peut-être autant de force à animer les baleines, les phocas, les innombrables essaims de harengs et de morues, qui ont leur

principal séjour dans le bassin du pôle, et ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelquefois la surface de l'océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puissance pour faire croître des plantes, des arbres, et produire une variété surprenante de créatures terrestres. Cette observation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organisation, qu'il y a tout autour du globe une égale portion de cet esprit actif qui vivifie la matière modifiée à l'infini, sans que la différente température de l'air puisse mettre un obstacle sensible à ce développement continuel ? Là où il y a moins d'animaux quadrupèdes, il y a plus de végétaux, plus d'insectes, plus de reptiles, plus d'oiseaux : là où le gibier et les animaux sauvages se multiplient, les hommes manquent; la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, et met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une chaleur trop brûlante.

Dans le voisinage des pôles, où l'atmosphère et les substances terrestres sont si comprimées, qu'aucune herbe ne peut s'y

fonder, ni préserver sa sève et ses tissus subtils, on voit que la mer a reçu par compensation ce qui manquoit à la terre : sous d'épouvantables voûtes de glaçons amoncelés, nagent des baleines qui surpassent tout ce que le règne animal et végétal enfantent ailleurs de plus gigantesque. Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse baleine : si l'on ne s'attache qu'au volume et à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse ; mais elle n'en aura plus, si l'on considère que les cétacées sont tous carnassiers (*), et que le nord-câpre ne peut se rassasier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il respire, il en coûte la vie à une multitude surprenante d'êtres organisés et sensibles. La reproduction doit donc être et très-rapide et très-abondante par-tout où cette engeance si énorme et si vorace vient se repaître. La végétation de mille sapins ne coûte pas tant à la nature.

(*) Ce que l'on nomme dans le Nord *Walfisch-aas* ou aliment de baleine, n'est qu'une prodigieuse quantité de petits insectes à deux nageoires, qui s'enveloppent d'une sorte de glu, et qui flottent sur la surface de la mer : de façon que les baleines à fanons, qui ne mangent presqu'autre chose que ces insectes, sont des animaux aussi véritablement carnassiers que les fourmilliers, qui ne vivent que de fourmis.

On

On a vu quelquefois, dans un espace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg et l'isle de Mayen, trois cent cinquante vaisseaux pêcheurs, de différentes nations, accompagnés de dix-sept cent chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille baleines ; sans compter celles qui, étant blessées à mort, avoient coulé à fond avec le dard, ou étoient allées échouer sur des côtes perdues. (*) L'imagination est effrayée, lorsqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monstres : Horrebow assure, dans sa relation de l'Islande, qu'en éventrant une baleine ensablée sur un banc, on avoit retiré de son spacieux ventricule six cent morues, beaucoup d'oiseaux aquatiques, et une provision de harengs de plusieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il soit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais osé, dans une barque fragile, se montrer devant les cétacées des mers du nord, si l'instinct de ces machines flottantes n'étoit aussi obtus, aussi borné que leurs organes sont grossièrement construits : on les détruit sans les combattre ; et la chasse d'un seul lion est, sans comparaison, plus

(*) *Crantz historie von Groenland, tom. I, pag. 144. Barly 1765.*

dangereuse dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent baleines sur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité singulière à prendre de si gros poissons, a tellement diminué leur nombre, que plusieurs peuples maritimes se sont dégoûtés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puisque les produits de la capture n'égalent pas les frais de l'équipement. La meilleure station pour cette pêche étoit jadis entre le Groënland, l'isle de Mayen, le Spitzberg et la Zemble, depuis le 77e. jusqu'au 79e. degré de latitude; mais les baleines, à force d'être inquiétées à cette élévation, ont cherché un autre retraite, et se sont probablement plus rapprochées vers le pôle, d'où on les verra revenir, quand elles se seront repeuplées, et que le défaut de subsistance les contraindra une seconde fois à se répandre sur un plus grand espace.

Je n'étendrai point davantage cette digression sur l'histoire naturelle du septentrion : on peut remonter à la source, et puiser dans l'ouvrage de l'évêque Pontoppidan; mais il convient de le lire avec précaution : il est souvent fabuleux, quelquefois déraisonnable, et de temps en temps aussi enthousiaste que l'ont été Olaüs et Rudbek.

Il faut également se défier du consul An-

derson ; sa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'est reposé indifféremment sur des traditions vagues, des rapports infidèles, contradictoires, et sur des observations qu'il n'avoit point faites : la partie de ses écrits qui concernent l'origine, l'histoire et l'état actuel des habitans de la zone glaciale, n'est qu'un roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderson avec aigreur : meilleur naturaliste que lui, observateur plus passionné, il n'auroit rien laissé à désirer, s'il avoit moins flatté ses peintures, et si ses recherches, étendues au-delà des rivages de l'Islande, avoient embrassé un champ plus vaste.

Je ne parle pas de la description qu'a donné du Groënland le moine Mesanges, qui paroît avoir été en démence lorsqu'il a compilé cet absurde ouvrage : il peuple le septentrion de démons et d'oies sauvages, qui, toujours en guerre ouverte avec les Groënlandois, les transportent au-delà des nues, dans les espaces imaginaires : c'est une froide copie de la fable des pygmées et des grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéressant que celui du Breton Ellis à la baye de Hudson, si au lieu d'y chercher un passage impossible à la mer du sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il

s'étoit attaché davantage à considérer les Sauvages de ces contrées ; et si, muni de thermomètres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la description des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins se livrer au plaisir de conjecturer sur ce qu'il n'a pu voir : en vain s'appuie-t-il sur le témoignage de Charlevoix, pour étayer des conjectures forcées : elles n'en acquièrent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix est lui-même un relateur suspect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour observer, ou pour réfléchir.

L'évêque Égède a fait un long séjour au Groënland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitans ; car une telle étude exige du temps, et un voyageur qui traverse une contrée, en est incapable. Si ce zélé Norvégien avoit possédé la moitié des connoissances physiologiques qui lui manquoient, ses ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, et plus de considération parmi les savans.

Crantz a suivi Égède, et a continué l'histoire du Groënland jusqu'en 1765 : le premier volume de cet ouvrage contient des observations très-précieuses et des recherches fort

intéressantes : le second, qui renferme les tristes égaremens des Zinzendorsiens, et leurs prédications fanatiques sous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthousiasme est de tous les climats.

Entre les écrivains du seizième siècle, l'on ne peut compter que Blefkin : dans le siècle suivant, il n'y a que la Peyrère qui, plein de ses idées sur les Préadamites, s'appliqua à l'histoire du nord, dans l'espérance d'y découvrir les preuves de son systême, qui n'avoit pas besoin de preuves : on lit encore aujourd'hui, avec plaisir, les relations qu'il a publiées de l'Islande et du Groënland ; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en soit défectueuse, qu'il n'y ait de grandes fautes, et des faits absolument controuvés.

Avec tous ces secours, il ne seroit pas possible de donner des éclaircissemens et des notions satisfaisantes sur les Eskimaux, si rarement visités par des voyageurs éclairés, si l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le savant Wormius avoit toujours soupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne diffèrent en rien des Groënlandois, et qu'ils constituent tout ensemble un même peuple,

une même race d'hommes, dont l'idiome, l'instinct, les mœurs et la figure sont parfaitement semblables. La Peyrère avoit avancé de son temps, sans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Groënland n'étoit pas intelligible, pour les Sauvages placés à l'occident du détroit de Davis; Anderson avoit répété la même opinion : de sorte que tous les savans modernes de la Suède et du Danemarck s'étoient confirmés dans ce commun préjugé; mais en 1764 un missionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Groënlandois, entreprit, à la sollicitation de Hugh Palliser, gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique septentrionale. Il pénétra fort avant dans le Labrador; et après plusieurs courses, il rencontra, le 4 septembre de la même année, une troupe de deux cent Eskimaux, auxquels il parla Groënlandois. Ces Américains le comprirent sans difficulté, et lui répondirent dans la même langue, qui est l'idiome national de leur pays (*) :

(*) En 1752 un capitaine de navire Anglois avoit déjà formé un vocabulaire de mots Eskimaux et Groënlandois, et s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même signification chez ces deux peuples; mais il n'avoit su tirer aucun fruit de cette découverte *Crantz*, *his. v. Groenland. t.* 1. *page* 337.

charmés de voir un étranger si instruit, ils l'accablèrent de caresses, le nommèrent leur ami et l'ami de leur nation, et ne consentirent à son départ qu'après lui avoir arraché une promesse solemnelle de revenir l'année d'ensuite : ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations d'*Eskimaux* ou d'*Eskimantsik*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*, et qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européans et tous les étrangers du titre de *Kablunet* (*), ce qui revient à-peu-près à l'épithète de *barbares*, dont on se sert si indistinctement, et quelquefois à l'égard de ses voisins, parce que les hommes sont excessifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Groënlandois, leur compara les Eskimaux, sans pouvoir démêler la moindre différence entre les usages, les physionomies, les vêtemens, les cabanes, les canots, et même entre les idées et les inclinations de ces Sauvages.

(*) Les Groënlandois se nomment aussi eux-mêmes *Innuit* et *Karalit*, ce qui signifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes relations, ne sont que des coruptions. *Egede, histoire naturelle du Groënland*, *page 9*.

Il est superflu de rechercher vers quelle époque les Américains se sont jetés dans le Groënland : ils avoient vraisemblablement déjà occupé cette partie de leur continent avant l'an 700 de notre ère, puisque les Islandois et les Norvégiens, qui formèrent à la fin du huitième siècle leurs premières colonies au Groënland, trouvèrent dès-lors dans ce pays des habitans qu'ils nommèrent les *Skralings*, et avec lesquels ils vécurent dans une défiance et une inimitié continuelles : ne comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiser, et en voulant envahir une partie de la côte occidentale, ils ne donnèrent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'est une erreur extrême de croire que les Danois aient primitivement peuplé le Groënland, et que de là leurs filiations se soient avancées dans l'immense continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a semblé si commode, si plausible aux yeux de quelques savans, qu'ils ont adopté sans examen ce systême romanesque comme une vérité historique : cependant rien n'est moins vrai ; on auroit dû faire attention que toutes les chroniques septentrionales conviennent que les Danois, les Is-

landois et les Norvégiens sont étrangers au Groënland, et qu'avant leur première apparition dans ce pays, il étoit déjà occupé par un peuple, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui sont les restes des Eskimaux, qui les premiers possédèrent cette terre de désolation. L'évêque Égède, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir, avec beaucoup de soins, les anciennes traditions nationales, assure positivement que les peuplades Groënlandoises, sans en excepter une, sont originaires de l'Amérique. Ce sentiment ne peut plus essuyer la moindre contradiction, depuis qu'il est démontré par les faits que le langage des Eskimaux, situés sur le rivage occidental du détroit de Davis, est exactement le même que celui des Groënlandois, sans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lapon, le Tartare, le jargon de l'Islande, de la Norwège et de la Samoyédie ; ce qu'on peut facilement vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différens idiomes, qu'on peut se procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une grammaire Laponne, une grammaire Groënlandoise, qui prouvent que ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs syntaxes.

Je ne conçois pas comment on s'est figuré de si épouvantables difficultés à faire passer les Américains au Groënland, qui est une partie de leur continent, et non du nôtre; ils ont pu y venir, sans le moindre obstacle, par la terre-ferme, en côtoyant la pointe de la baye de Baffins, entre le 79e. et le 80e. degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant pas percé, comme on l'a cru si long-temps : aussi les cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui gisent encore au-delà, de sorte qu'il est clair que le Groënland fait partie de la terre-ferme de l'Amérique, à laquelle il est uni. Les Géographes qui l'ont assigné à l'Europe ou à l'Asie, auroient pu l'assigner avec autant de raison à l'Afrique, puisqu'il ne peut appartenir à aucun district de notre continent : quand même il y auroit eu dans le fond de la baye de Baffins un détroit, ce détroit seroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainsi que celui de Forbisher, et celui d'Ollumlengri.

Outre le chemin par la terre-ferme, les Eskimaux ont pu, et peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues, vis-à-vis l'Isle de Disco, et si étranglé au-delà de cette hauteur, que dans plu-

sieurs endroits, il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du septentrion entreprennent en chaloupe des courses beaucoup plus longues et plus audacieuses, pour chasser les baleines et les chiens marins : les habitans du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de se cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-Isle, et se rembarquent dès que leur pêche est achevée : les Samoyèdes voyagent de même tous les ans à la nouvelle Zemble, qu'ils laissent inhabitée le reste du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en transportant plus vers le pôle leur dernier établissement de Noogsoack, ne s'apperceveront un jour que les Groënlandois et les Eskimaux communiquent ensemble pendant l'été, et passent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le navigateur Forbisher, qui présenta en 1577 trois Eskimaux à la reine Elisabeth : on les promena sur de petits chevaux de Corse, et ils servirent pendant quelques jours d'amusement à la populace de Londres, toujours avide de spectacles insensés.

On a depuis exposé plusieurs de ces Sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curiosité du public, dans quelque ville du Danemarck et de la Hollande, où les vaisseaux, revenus de la pêche de la baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis; comme les académiciens Français enlevèrent, au-delà de Tornéo, deux Lapons qui, obsédés et martyrisés par ces philosophes, moururent de désespoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à six ans, une fraude singulière à quelques charlatans forains d'Amsterdam : ils travestirent en secret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnèrent, le frottèrent d'une graisse noirâtre, l'accoutumèrent à avaler sans répugnance des gobelets pleins d'huile de baleine, à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillèrent de peaux de chiens marins et d'intestins de poissons, et après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrèrent pour de l'argent. Ce jeune Sauvage, né au Texel, fit son personnage avec un si grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la ville.

Les véritables Eskimaux sont les plus petits des hommes, et la taille humaine ne peut pas

être rapetissée davantage par l'action du climat : ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, et ceux qui excèdent cette mesure, sont sans comparaison plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets et très-chargés d'embonpoint et de graisse, leur port est mal assuré ; et en examinant les extrémités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organisation a été gênée dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre et dégrade toutes les productions terrestres. L'homme néanmoins résiste plus avant vers le pôle que les chênes et les sapins, puisque au-delà du soixante-huitième degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buissons, pendant qu'on rencontre des sauvages à trois cent lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées septentrionaux ont sans exception le teint olivâtre : La Peyrère assure qu'on en trouve d'aussi noirs que des Nègres Sénégals ; mais c'est une pure fiction, et les efforts qu'ont faits les naturalistes modernes pour développer l'origine de ces Éthiopiens des terres arctiques, ont été des dépenses d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer, n'est pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egède et Crantz, qui ont pénétré le plus avant dans

le pays, et qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une seule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en est même si peu foncée dans le visage, qu'elle laisse transparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues ; les parties du corps que les vêtemens cachent, n'offrent qu'une légère nuance de brun.

Comme ils se nourrissent presque uniquement de poisson huileux, leur chair en a, pour ainsi dire, contracté la substance ; et ce symptôme ou ce phénomène de leur constitution me paroît bien plus remarquable que l'obscurité de leur teint, terni par la mal-propreté et la violence d'une atmosphère fort condensée. Leur sang, devenu épais et onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine ; et en touchant leurs mains, elles paroissent poissées, parce qu'il suinte, de tous les pores de leur peau, une matière grasse et muqueuse, assez semblable à cette viscosité qui enveloppe les poissons sans écailles : aussi est-ce la seule nation où l'on ait observé qne les mères lèchent leurs enfans nouvellement nés, à l'instar de quelques animaux quadrupèdes. Cette matière gélatineuse qui recouvre l'épiderme des Groënlandois et des

Eskimaux, est très-différente de cette graisse luisante qui paroît sur la peau des Nègres ; et lorsqu'elle s'obstrue dans le tissu cellulaire, il en résulte une sorte de lèpre, à laquelle les peuples polaires qui vivent de poisson, sont, au rapport de Pontoppidan, assez sujets ; mais elle ne dégénère jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'est l'extrême chaleur de leur estomac et de leur sang ; ils échauffent tellement, par leur haleine ardente, les huttes où ils s'assemblent en hiver, que les Européans s'y sentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur est trop graduée : aussi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune saison, et ils ignorent l'usage des cheminées, sous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croisse pas d'arbres chez eux, les substances combusibles ne leur manqueroient pas, s'ils vouloient en user, la mer chariant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné (*),

(*) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, et qui échouent sur les côtes de Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Islande et du Groënland, ont long-temps été l'objet des recherches des navigateurs et des physiciens, qui, faute d'avoir des connoissances sur le gisement des terres polaires, et sur les classes botaniques

des monceaux d'algue, de mousse, et d'autres herbages marins, qui étant desséchés pourroient être employés à nourrir le feu ; mais ils se contentent d'entretenir dans leurs cases une lampe allumée, au-dessus de laquelle ils suspendent un chaudron de smectite, ou de pierre ollaire, destiné à cuire leurs viandes ; car ils ne mangent la chair du gibier et du poisson entièrement crue, que quand ils sont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creusent pas sous terre, comme on l'a répété tant de fois : ils bâtissent avec de gros cailloux, à rez du sol, où il leur seroit impossible de pratiquer des caves ou des tannières, parce que la terre éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit

auxquelles ces arbres appartiennent, se sont épuisés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés, il y a de petits buissons d'aune, d'osier, et de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Groënland, où les flots les déracinent : quant aux troncs de la grosseur d'un mât, ce sont des corps de trembles, de mélesses, de cèdres de Sibérie, de pesses et de sapins, que les rivières débordées voiturent du centre de la Sibérie, et portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, et des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient aussi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui se dirige vers les plages de Kamschatka, et vers l'embouchure du Léna, où il se forme en tas, que les vents et les mouvemens de l'océan dispersent.

ou du roc vif : le plus fort dégel n'effleure, pour ainsi dire, que la superficie de cette glace interne, et s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs, la fonte subite des neiges les submergeroit, s'ils avoient l'imprudence de se loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des souterrains.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, se distinguent par la petitesse de leurs pieds et de leurs mains, et la grosseur énorme de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européans, ils sont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils aient la face plate, la bouche ronde, le nez petit, sans être écrasé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir et peu brillant. Leur mâchoire inférieure dépasse celle d'en haut, et la lèvre en est aussi plus grosse et plus charnue ; ce qui défigure étrangement leur physionomie, et imprime même aux jeunes gens un air de vieillesse : leur chevelure est d'un noir d'ébène, d'un poil rude et droit ; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux lèvres qu'à la circonférence du menton : et quand, dans un âge très-avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne sont guère élevées

que de quarante-sept pouces. Elles se tracent sur le visage, sur les mains, et sur les pieds, des lignes noires avec un fil graissé de suie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme et la peau, où il dépose une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles sont si longues et si flasques, qu'elles peuvent allaiter sans peine au-dessus de l'épaule: cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples sauvages de l'Amérique et de l'Asie, est purement factice, et provient de ce que les enfans, qui y tettent pendant cinq à six ans, et toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le sein de la mère, le fatiguent, et grimpent même contre ses hanches, pour en saisir le bout: cette tension continuelle amollit et alonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole est, dans les Groënlandoises et les Eskimauses, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractère leur soit propre; on l'observe aussi aux Samoyèdes, et en général toutes les femmes basanées ou olivâtres, ont l'iris du sein d'une nuance plus foncée que le reste du teint.

Oléarius rapporte qu'on visita une femme et une fille Groënlandoise à Copenhague en 1655, et qu'on ne leur découvrit point

de poil sur tout le corps, hormis à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'essuient jamais l'écoulement périodique, il se trompe : l'évêque Egède s'est assuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la foi aux Groënland. Au reste, il est certain qu'elles sont peu fécondes, et qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la terre de Labrador, des côtes de la baye de Hudson, de la Samoyède et du Groënland, dont les habitans subsistent principalement de la pêche, paroît réfuter le sentiment de Montesquieu, qui avoit cru que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir cette matière incompréhensible qui sert à la génération, que toute autre espèce d'aliment : ce seroit une de ces causes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de peuple qui est au Japon et à la Chine, où l'on ne vit presque que de poisson. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales font une exception à la règle commune, parce que le froid excessif met un obstacle à la multiplication de ces Ichthyophages; mais comme il est avéré qu'on consomme à la Chine vingt à trente fois plus de riz que de poisson, il semble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet empire à l'usage du riz qu'à toute autre nourriture. Il

y a tant de causes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande du poisson qu'on y mange ne peut être comptée pour une cause principale ou unique. La longue paix dont jouissent les Japonois et les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroissement de leur population; pendant que les misérables guerres, que se font sans cesse les souverains de l'Europe, y détruisent l'espèce dans des flots de sang.

Lacondamine, qui a rédigé, sur les mémoires de madame T. H., l'histoire de la fille sauvage trouvée, en 1731, dans la forêt de Songi près de Châlons, prétend que cette créature étoit née au pays des Eskimaux. Il est difficile de persuader qu'un enfant âgé de dix ans ait été, par une combinaison d'incidens et un concours d'incroyables aventures, transporté, à l'insu de tout le monde, depuis la terre de Labrador jusques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs, cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le sein, ni l'habit des Eskimauses : elle n'avoit aucun signalement, aucune marque nationale assez décisive pour réaliser une conjoncture si extraordinaire.

En 1731, elle entra un jour, vers le soir,

dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons et de peaux, les cheveux redressés sous une calotte de calebasse, le visage et les mains noires comme une Négresse : armée d'un gros bâton, elle en assomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la surprendre, et grimpa ensuite, avec une prestesse étonnante, sur un arbre fort élevé, où elle passa la nuit. On peut assommer un dogue et grimper sur un arbre, sans être né au pays des Eskimaux, où il ne croît pas de calebasses dont on puisse faire des coëffures.

Le lendemain, Dépinoy la fit prendre et conduire dans son château de Songi : on la baigna, et elle devint blanche comme une Européane, sans qu'on pût remarquer d'autre singularité, dans toute l'habitude de son corps, sinon la grosseur extrême de ses pouces à proportion du reste de ses mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune Sauvage (*) étoit née en France, comme l'on a toujours supposé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne,

(*) Cette jeune Sauvage, devenue ensuite mademoiselle le Blanc, a toujours assuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également sauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite : on suppose

quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de se tenir en équilibre sur ses pieds ; pendant qu'il paroît démontré, par le mécanisme de notre articulation, que l'homme est un véritable bipède. Ce solitaire, rabaissé au niveau des quadrupèdes, n'avoit conservé qu'une foible étincelle de la raison, et de la puissance que nous exerçons sur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui soit aussi ingénieusement organisé que nous : il ôtoit très-adroitement les appâts des piéges aux loups, et savoit se garantir contre le jeu du ressort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux et des Groënlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons, couverts de neige et de mousse, ils aiment leur patrie plus passionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la sienne sous le ciel le plus serein et le plus fortuné : la cause qui attache ainsi les derniers habitans du nord à leur climat natal, paroît purement physique : ils se sentent mal par-tout ailleurs que chez eux : à Copenhague, à Amsterdam,

qu'elle est morte des suites d'une blessure à la tête, qu'elle avoit reçue en se battant avec sa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre que le hasard leur avoit fait trouver.

l'atmosphère est déjà trop tiède pour qu'ils puissent la respirer long-temps. Ils sont naturellement mélancoliques, à cause du scorbut qui épaissit leur sang : la conscience de leur foiblesse les rend lâches et farouches ; ils seroient peut-être plus cruels, s'ils étoient plus forts. Il est vrai qu'on a exagéré, à bien des égards, l'atrocité de leur instinct. Sans loix, sans culte, sans chef, et avec très-peu d'idées morales, ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture, dans un pays ingrat et affreux, les occupe sans cesse ; les instans leur sont si précieux qu'ils ont toujours prétendu qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à assister aux sermons des missionnaires Danois : tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellens Néophytes, brûlans de zèle et de piété ; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leurs canots, harponner les baleines, en se moquant des instructions et des cathéchismes, qu'ils ne comprenoient pas. Enfin, pour de l'eau-de-vie et des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des frères évangéliques, ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Groënland leurs extravagances mystiques, et les excès

de leur imagination échauffée : comme si la magie, à laquelle les nations polaires sont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Zinzendorf, sous prétexte d'assister au couronnement de Chrétien VI, alla répandre en Danemarck ses sentimens, plus absurdes que dangereux. A la vue d'un Nègre et d'un Groënlandois qu'on venoit de baptiser dans la grande église de Copenhague, son enthousiasme parut redoubler : il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la conversion des Sauvages, en leur envoyant des missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu se persuader de bonne foi, qu'il importoit au salut des Africains et des Lapons, de connoître les sottises pieuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sortie du collége ; on a supposé que des vues de fortune, adroitement cachées sous le voile du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce novateur singulier : il commença apparemment, comme tous les chefs de secte, par être la dupe de sa vanité et de son imagination ardente, et finit par se désabuser au dépens d'autrui. Il se désabusa sans doute,

lorsqu'à force de prêcher le mépris des richesses, il vit neuf cent mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérens, dont il s'étoit réservé les clefs.

En 1733, des cathéchistes Zinzendorfiens partirent pour le Groënland; et ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise fit les frais de cette expédition, et fournit de l'argent à deux vagabonds, qui devoient aller au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux Sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouvèrent à leur arrivée le Groënland ravagé par le fléau de la petite-vérole, que d'autres missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitans échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le nord, pour éviter les prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiférés, dont la vue avoit occasionné une épidémie si épouvantable qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essuyé un semblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit presque toutes les nations septentrionales, au quatorzième siècle.

Ce ne fut qu'en 1758, que les Groënlandois, s'étant un peu repeuplés et enhardis, commencèrent à se rapprocher du canton où les nouveaux apôtres, dépourvus de secours, se-

désespéroient sur des montagnes de glace : ils firent d'abord de petits présens à ces Sauvages, afin de les fixer, et d'en former des peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblées au Paraguai et à la Californie : ensuite ils publièrent des *Lettres édifiantes* ou des relations, dans lesquelles ils assurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le bord du détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais sur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort de Zinzendorf, la ferveur de ces saints a diminué par degrés, et l'on dit que leurs deux établissemens du Groënland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon Egède, déjà pénétré au-delà du cercle polaire avant l'arrivée des premiersEuropéans; mais si les opinions méthaphysiques des peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaircir, il faut être en garde contre ces magnifiques systêmes que les voyageurs prêtent aux Sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de sa spiritualité, je crois que la vie animale et agreste n'effaceroit jamais de son cœur cette notion primitive ; mais si ce n'est que par une gradation de raisonnemens et un enchaînement d'idées ré-

fléchies qu'on s'est élevé à cette hypothèse sublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, et qui ne raisonnent pas. En général, ce que l'on lit sur la religion des peuples ambulans, et divisés par petits troupeaux, doit nous paroître suspect; parce que l'on ne sauroit affirmer positivement qu'on pense dans une famille comme dans une autre, là où chacun se forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates, variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune; comment veut-on définir le fond d'une religion, là où il n'y a pas de société ?

Il resteroit, à la vérité, un moyen pour s'assurer si une telle horde a eu de telles ou de telles idées; ce seroit d'examiner, si dans son langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abstraites. Or, en suivant cette méthode, il s'ensuivroit que les Eskimaux et les Groënlandois n'ont jamais eu la moindre notion distincte, ni de la Divinité, ni de l'immatérialité de l'ame, puisque leur idiome, borné aux seuls objets sensibles, aux seuls besoins, ne contient pas de termes pour rendre le sens que nous croyons attacher à ces expressions.

Un autre point, non moins contesté, c'est de savoir si les habitans de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers. Surgy a recusé le témoignage de tous les voyageurs, qui soutiennent que cet usage existe de temps immémorial : il dit, pour ses raisons, que ce qui est indécent à nos yeux ne sauroit plaire à personne, et cite le journal de Mothraie, le valet de chambre de ......, qui parcourut la Laponie, sans que personne ne lui fît aucune politesse de cette nature; mais l'autorité de Mothraie ne paroît pas suffisante pour rejeter le rapport presque unanime de plus de vingt européans, savans voyageurs, qui ont dépassé le cercle Boréal, et qui n'ont pu tous se tromper sur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces tristes climats. On voit dans Ellis, que les Eskimaux de la baye de Hudson présentèrent en 1747 leurs femmes aux Anglois, en faisant toutes les démonstrations possibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder (*).

L'évêque Egède, à qui quinze ans de séjour

(*) *An account of voyage for the Discovery of a North-West passage by Hudsons Streights, in the year* 1746 *and* 1747.

chez les Groënlandois, ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractère celui qui prête sa femme à un autre, sans en témoigner la moindre répugnance* (*).

Si la jalousie outrée est le vice physique des pays chauds, on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats opposés, puisqu'en cela les inclinations ne feroient que se plier aux influences; mais ce n'est ni un défaut, ni un abus aux yeux des Nains du septentrion d'offrir leurs épouses à des étrangers d'une stature prévenante, robuste et élevée: ils espèrent de fortifier par ces mélanges fortuits, leur race abâtardie par l'inclémence de l'air: et ce sentiment intime qu'ils ont de leur propre foiblesse, est encore plus remarquable que le moyen dont ils prétendent se servir pour embellir leur postérité. Il ne faut pas croire qu'ils fassent cette civilité indistinctement à toute sorte d'étrangers; ils doivent être très-persuadés d'avance qu'on n'est venu chez eux que dans des vues pacifiques, sans la moindre intention d'abuser de leur simplicité: les ha-

(*) *Histoire naturelle de Groënland*, page 108, *Copenhague* 1763.

bitans de la Laponie n'eurent garde de présenter leurs épouses aux enrôleurs Suédois, qui voulurent, sous Gustave-Adolphe, lever un régiment Lapon, et qui employèrent la ruse et la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes Sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme; de sorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire servir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la nécessité les a rendus téméraires sur ce seul élément: rien n'est plus leste, ni plus agile que leurs canots, cousus de peaux, et tellement construits que les vagues qui les renversent, ne sauroient les engloutir: exactement fermés autour du rameur, ils surnagent après avoir plongé. C'est dans ces barques qu'ils massacrent les chiens marins et les baleines, dont l'huile leur est d'un usage indispensable; c'est la seule drogue qui puisse entretenir la chaleur de leur estomac. Aussi observe-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles et quadrupèdes, confinés par la nature dans les régions les plus septentrionales, sont extrêmement pourvus de lard, et chargés d'une graisse huileuse qui empêche leur sang de se figer, et leurs muscles et leurs cartilages de se roidir: les arbres

même qui se plaisent le plus avant vers le pôle, sont pour la plûpart résineux; tels que les pins, les pesses, les sapins rouges et blancs, les genevriers, les mélesses et les cèdres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enseigné aux Eskimaux à se servir d'une espèce de lunettes, qu'ils portent tout l'été sur les yeux : ce sont deux planches minces, percées en deux endroits avec une halène ou une arrête de poisson; de sorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le passage de la lumière : cet instrument, qu'on attache derrière la tête avec un boyau de phocas, paroît plus propre que les crêpes dont on se sert en Sibérie, pour empêcher l'éblouissement, occasionné par le reflet du soleil sur la neige, qui y couvre la surface de la terre pendant neuf mois. Ces préservatifs ne peuvent cependant prévenir entièrement la cécité, très-commune dans ces pays, mais point si universelle que le scorbut causé par l'excès du froid, par la brume qui s'élève de la mer au fort de la gelée, et l'inaction où doivent se tenir les Indigènes des plages boréales, pendant leurs longues nuits et leurs longs hivers : tapis alors dans de chétives ca-

banes, si étroites qu'ils ne sauroient s'y promener, si exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut se renouveler par aucun soupirail; ils respirent dans un brouillard infect, qui, en passant continuellement par leurs poulmons, altère la masse de leur sang. Il est très-surprenant que les Groënlandois, situés sous le 68e. degré, ne se servent pas, contre les affections scorbutiques, du *cochlearia*, l'unique herbe qui se plaise dans leur climat, et que la Providence semble avoir plantée tout exprès sous leurs pieds, pour être le remède de leur mal endémique : ils usent dans ces cas du gramen marin, des racines du *Telephium* et de l'angélique ; mais ils témoignent, en tout temps, une répugnance singulière à se nourrir d'herbages.

Je n'entrerai dans aucun détail sur la forme de leurs habits fourrés, de leurs vestes d'intestins de poissons, de leurs dards, de leurs harpons : ces objets ont été décrits et dessinés par des voyageurs, qui ne savoient dessiner et décrire que de semblables minuties ; car il s'en faut de beaucoup, que l'on nous ait donné de la physionomie de ces nations des portraits gravés aussi vrais que le sont les figures des

(*) *Crantz Hist. von Groenland*, tome I, pag. 129.

Samoyèdes,

Samoyèdes, dont on est redevable au crayon du célèbre Corneille de Bruin.

L'historien de la nouvelle France, qui fait un tableau si hideux et si extravagant des Eskimaux, qu'il connoissoit si superficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuse, les cheveux blonds, et qu'ils sont les seuls d'entre les Américains qui aient de la barbe et le teint blanc ; ce qui me persuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Groënland (*). Cet admirable écrivain ignoroit que les Groënlandois sont eux-mêmes imberbes et basanés.

Rien ne paroît jusqu'à présent plus incertain que l'existence de ces hommes barbus, qu'on place dans le Labrador, et qu'on prétend être les grands Eskimaux : tous ceux que le missionnaire Danois rencontra en 1764 n'avoient point de poil au menton : ceux qui trafiquèrent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux dans le visage pour se garantir de la piqûre des moustiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Amé-

(*) *Histoire de la nouvelle France*, tome V, p. 262, *Paris*, 1744.

ricains à menton ras, des Sauvages qui ont de la barbe, ils sont sans doute originaires de la Norwège ou de l'Islande, dont les habitans, pressés par cette inquiétude singulière qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer; et par leur seul établissement au Groënland en 770, ils pourroient disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau Monde. En pénétrant plus avant dans les ténèbres historiques, répandues sur les monumens du nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Brême, Lyscandre, Jonas Arngrim, et la chronique de Sturlesen nous ont conservés, on croit entrevoir que ces Norvégiens, navigateurs et conquérans ont, dans l'onzième siècle, touché aux plages de l'Amérique septentrionale, vers le 49e. degré de latitude: ils y découvrirent, dit-on, des provinces qu'ils nommèrent le *Helleland*, le *Markland*, et le *Weinland* (*), qu'on prend pour les côtes de

(*) Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif en parlant de ces découvertes, dans son *Introduction à l'histoire du Danemarck*: il ne s'est pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui est fort douteux, il s'est glissé dans son discours un anachronisme de plus de 100 ans. D'ailleurs, où chercher aujourd'hui ce pays à vignes, où les Norvégiens abordèrent, et où il croissoit, au rapport

Terre-Neuve et du Labrador : si ces aventuriers laissèrent des colonies dans ces contrées, il est possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européane, et aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Groënlandois qui habitent aux environs du Stadthouk, disent aussi qu'en avançant dans leur pays, vers le nord-est, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barbe : ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Islandoise, fondée au huitième siècle, et dont on n'a jamais pu avoir de nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée, et en partie éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement, abandonnés à leur destin par le Danemark, en

à Adam de Breme, de très-bons raisins, *quod ibi vites sponte nascantur optimum vinum ferentes ?* Le botaniste Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreste, dont le fruit, toujours verd, rend un suc horriblement aigre : on dit que les Islandois en rapportèrent quelques seps dans leur isle, qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre plusieurs expéditions aux septentrionaux, et qu'ils ont fait la guerre pour se mettre en possession des pays à vignobles.

proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu jusqu'à la mémoire de leur métropole, et la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtimens; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage du Groënland, où il y a eu jadis une ville, un évêché, et plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une observation sur les peuples septentrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrémité de la zone tempérée, en-deçà du cercle polaire, ont pour la plûpart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute; ils sont hardis, courageux, guerriers et inquiets : un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier et à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vu se déborder jusqu'en Afrique : toute l'Europe et une grande partie de l'Asie sont peuplées par leurs descendans. Il n'y a point de nation parmi nous qui ne tire son origine du nord, ou qui ne soit mêlée avec des races septentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces pré-

tendues pépinières de l'espèce humaine, et ces contrées d'où sont sortis ces grands essaims d'hommes, on est surpris de les trouver désertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitans ; la Suède n'en a que deux millions et demi (*) : l'empire de Russie, respectivement à son étendue, est une solitude. Cependant ces états n'ont jamais été ni plus défrichés, ni mieux policés qu'ils le sont de nos temps : la population y étoit-elle donc plus considérable, lorsque le sol n'y produisoit que des forêts au lieu de moissons, lorsque l'on ignoroit jusqu'au nom des arts, et qu'on n'y connoissoit que la vie sauvage ? Non, sans doute, car cette assertion seroit à la fois absurde et contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des septentrionaux, qu'en supposant que plusieurs petites nations vagabondes, qui occupoient

(*) Suivant le calcul de Tempelman, la Suède, la Finlande et la Laponie Suédoise, contiennent 2,28000 milles en carré, à 60 milles sur le degré : il dit que ce pays, eu égard à cette surface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, si le froid, les glaces, les neiges, les lacs, les montagnes, n'y mettoient d'invincibles obstacles à l'agriculture. Plemming croit que, malgré ces obstacles, la Suède pourroit pousser sa population à 20 millions d'habitans; mais il y a loin de la possibilité à l'effet.

une immense étendue de terrain, se soient tout-à-coup confédérées pour s'expatrier ; de façon que le pays restoit, après leur sortie, absolument vide et dépeuplé pendant six à sept générations : aussi remarque-t-on que ces nuées d'émigrans du nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfans et leurs bestiaux, dont ils subsistoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, et qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption et une autre. Depuis cent et quarante ans les Tartares ne se sont pas remués : on les prendroit pour les mortels les plus équitables et les plus pacifiques de l'univers ; mais ce calme et cette tranquillité ne viennent que de la foiblesse de leur population, épuisée par la dernière conquête de la Chine et de l'Asie, qui sera dorénavant d'autant plus exposée à leurs invasions, que l'Europe, entièrement policée, et toujours en armes, leur oppose des barrières insurmontables.

Les Sauvages, situés directement sous le cercle boréal, ou reculés au-delà, sont bien différens de ceux dont nous venons de parler, et cette différence est également sensible, soit qu'on considère leurs figures, soit qu'on fasse le parallèle de leurs mœurs et de leurs

inclinations. Petits, basanés, foibles, dégénérés du genre humain, ils paroissent constituer la race la plus chétive et la plus méprisable : on ne peut comparer leur lâcheté et leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la zone torride. L'excès du froid et la chaleur extrême agissent donc à-peu-près de même sur les facultés et la constitution de l'homme, et ces causes, si contradictoires en apparence, produisent des effets qui se ressemblent. Les habitans des terres arctiques, au contraire des autres septentrionaux, n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le sud un séjour moins effroyable, les peuples vaillans et belliqueux, placés en-deçà du cercle polaire, les extermineroient sur leur passage, ou les repousseroient sans combattre ; mais heureusement pour eux, un singulier amour de la patrie qu'eux seuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la nature leur a marquées ; la modération de leurs désirs équivaut à toutes les richesses que les autres nations possèdent, ou qu'elles osent souhaiter.

Tant que le climat restera le même à leur égard, on les verra persévérer dans l'abrutissement et la barbarie ; s'ils se réunissoient en société, la faim les feroit périr, parce que

l'agriculture qui nourrit les villes, est impraticable dans leurs solitudes couvertes de neiges et de frimats.

Quant à la population, elle n'a peut-être jamais été si foible, depuis *la peste noire*, qu'elle l'est de nos jours, et leur nombre a constamment et rapidement décrû, depuis quarante ans que la petite-vérole a étendu ses ravages dans la zone froide : leur commerce avec les Européans leur a porté un coup mortel, comme si c'étoit la destinée de tous les peuples sauvages de s'éteindre, dès que les nations policées viennent se mêler et s'établir parmi eux.

On a déjà dit qu'en 1730 l'on comptoit, sur toute la côte occidentale du Groënland, trente mille indigènes : en 1746 il n'en restoit plus que dix-neuf mille, et à peine en compte-t-on encore maintenant sept mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, et qui se sont moins ressentis de la petite-vérole, ont maintenu leur nombre à-peu-près dans l'ancienne proportion, qui est de huit cent personnes, ou de deux cent familles, sur une lisière de côtes de cinquante lieues de France : dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant presque l'unique

ressource de ces barbares, la disette détruiroit bientôt ceux d'entre eux qui prétendroient s'habituer et se cabaner fort avant dans le continent, où ils errent seulement pendant quelque mois. Au temps que les harengs émigrent du pôle, et que tous les monstrueux poissons du nord se mettent en mouvement, ils les suivent en canots, et en font de grosses provisions, qu'ils amènent au rivage où ils ont envie d'hiverner; car ils changent presque tous les ans de demeure, et sont toujours chez eux : ils voyagent en pêchant et en chassant, et rien ne leur coûte moins que de construire une misérable hutte par-tout où la mauvaise saison les surprend. Leur terre n'est à personne; le gibier et le poisson sont à tous : ils ignorent ce que c'est que la propriété, et la servitude qui en émane; et cet avantage vaut bien les melons, les pistaches, les sorbets et les pilaux dont se nourrit l'esclave le plus titré de la Perse et de la Turquie.

SECTION II.

Des Patagons.

Les savans de l'Europe se sont long-temps amusés avec les géans de l'Amérique; ils ont parlé hardiment de la construction de leurs

cerveaux, de la grosseur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds; et personne d'entre eux n'a jamais été certain de l'existence de leurs corps.

Si, pour faire connoître les Patagons, il a fallu rassembler les rapports et les dépositions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes, on a eu la précaution de raccourcir, autant qu'il a été possible, ce tissu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux siècles et demi; si l'on avoit voulu se charger de discuter les moindres particularités, le loisir eût manqué, quand le courage eût suffi. D'ailleurs rien ne décèle plus, à mon avis, la stérilité d'un sujet que l'abondance des détails : aussi la prolixité et la diffusion sont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, et ont multiplié les volumes sans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéressant, confondu, et comme submergé dans des circonstances infiniment petites, on doit revoir mille pages vides ou fastidieuses, qui impatientent et désespèrent : on est dans le cas d'un botaniste qui, pour trouver une plante dont il veut connoître les caractères, est

quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, et d'herboriser dans toute une province avant que d'être satisfait.

La méthode des abrégés a également ses inconvéniens : en écartant les détails intermédiaires, en dépouillant les faits de leurs accessoires, elle resserre l'auteur dans un cercle si étroit, qu'il y est comme en captivité; sa narration en devient aride, et cette aridité est un vice essentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on suppose que le lecteur prend aux matières qu'on traite sommairement pour ménager son temps : si entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la suivre.

La patrie des Patagons est proprement cette plage, qui s'étend depuis la rivière des Sardines jusqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, et qu'on nomme dans les cartes *la côte déserte des Patagons*; parce que c'est un pays désolé et presque inhabitable, où les Européans n'ont aucun établissement, et où ils n'en auront vraisemblablement jamais. Le sol y est nud, pâle, mêlé de sable, de gravier, de nitre, de talc et de coquillages fossiles : toutes ces matières hétérogènes, confusément entassées par les vagues de la mer, ne forment

que des collines en pic, dont les dépouilles marines tapissent le sommet, et des vallées irrégulières où aucun arbre ne végète : on n'y voit que des buissons rampans, quelques touffes d'herbes effilées, et peu de plantes alimentaires : l'eau douce y manque presque entièrement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes sources ; celle qu'on puise dans les fondrières, est saumâche et imprégnée de salpêtre qui s'attache au penchant des dunes sous la forme du verglas, et que les pluies délaient et entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique situé au centre de la zone tempérée australe, éprouve de longs hivers : la terre y est cachée alors sous des tas de neige, et le ciel voilé par des nuages noirs et affreux : les vents y dominent avec tant de véhémence, qu'il n'y a point de parage dans l'océan plus redouté des navigateurs.

C'est sur ce rivage enchanté, que les premiers Espagnols crurent voir une race d'hommes gigantesques : d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déserte, assurent qu'ils habitent sur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrain est, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, et le règne

végétal plus riche : une troisième opinion place les prétendus géans à la côte occidentale du nouveau Monde, depuis l'isle de Chiloë jusqu'au Cap Victoire : une quatrième opinion les relègue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différens bancs de sable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans, que les mouvemens intestins du globe y ont allumés.

Il est très-probable que les Sauvages de ces contrées ne constituent plus une nation originelle ou indigène ; mais qu'ils se sont confondus avec d'autres peuplades de la Plata et du Chili, qui, pour se soustraire à l'insupportable joug des Espagnols, auront cherché un refuge dans les solitudes qui bornent l'Amérique au sud. Ces mélanges et ces émigrations ont commencé vraisemblablement vers la fin du dix-septième siècle ; car Wood et Narborough, qui décrivirent les terres Magellaniques avec toute l'exactitude possible en 1670, n'y apperçurent encore qu'une seule et même espèce d'hommes, exactement semblables par les linéamens de la physionomie et les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européans ; et je ne sais pourquoi un géographe s'est tant étonné de ce que les Patagons n'étoient ni

aussi petits, ni aussi rabougris que les habitans des terres polaires arctiques : c'est qu'ils n'essuient point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organisation des Eskimaux et des Groënlandois. Du reste, ils n'ont ni barbe ni poil sur tout le corps : leur chevelure, d'ailleurs très-noire, est beaucoup plus rude sur le front jusqu'à l'occiput, qu'ils ont aplati : cette difformité vient de la structure grossière de leurs berceaux, que la mère, toujours en voyage ou en course, emporte sur ses épaules : ce qui fait beaucoup souffrir la tête de l'enfant cahoté sur une mauvaise planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien serrées : en parlant ils gloussent et râlent du gosier : la voix des femmes est plus douce ou moins rauque : elles ont aussi plus de corpulence, le visage plus plein, et la taille plus petite. Les uns et les autres se peignent la face avec de la sanguine ou de l'ocre, détrempée dans de la terre glaise, et s'appliquent sur tous les membres une couche de graisse et de couleur; mais les navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge; goût d'autant plus singulier, qu'on le retrouve chez lsIroquois,

les Lapons, les Samoyèdes, les Tunguses et les Tartares indépendans.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'est ni si âpre ni si rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'est que les Eskimaux se tiennent, pendant toute l'année, enveloppés depuis les pieds jusqu'à la tête dans des fourrures : les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, et des chaussons de dépouilles de vigognes et de peaux de loutres faufilées. Quand ils sont en action, ils se mettent tout nuds, sans qu'ils paroissent trembler de froid.

La misère de leur vie ambulante par des pays stériles effraie l'imagination : ils ont très-souvent à combattre, comme tous les peuples chasseurs, contre la faim et la disette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des oursins, des crabes, des buccins, des huîtres, et vivent de coquillages.

Ils ne connoissoient anciennement d'autres animaux domestiques que les chiens muets, qui existoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au temps de la découverte : aujourd'hui ils se servent aussi de chevaux, que les Chiliens refugiés parmi eux leur ont sans doute appris à dompter. Ces chevaux sont de

race Européane, transplantés au nouveau Monde, et lâchés dans les forêts du côté de Buénos-Ayres; ils ont éprouvé, comme la plûpart de nos quadrupèdes, une dégénération sensible, sont devenus moins puissans, plus petits, et très-propres à porter des géans, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient se faire transporter sur de pareilles montures, quoi qu'en dise le Commodor Byron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitième siècle.

Le caractère moral des Patagons n'a rien qui les distingue du reste des Indiens occidentaux. Malgré leurs foiblesse et leur lâcheté, ils s'irritent, ainsi que les animaux, contre quiconque les offense, et se laissent captiver par les caresses et les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, suivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Espagnols est la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge: quand ils se sont vus en nombre contre quelques Européans égarés qui leur paroissoient être Espagnols, ils les ont assaillis à coups de traits; quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale et la liberté

qu'ils

qu'ils tiennent du ciel, ne sont, disent-ils, ni leurs frères, ni leurs semblables, et voilà pourquoi ils les mangent, selon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs et leur condition s'adoucissent à mesure que l'on avance vers le quarante-septième degré, en tirant sur Buénos-Ayres : là ils composent des hordes plus nombreuses, où l'on croit entrevoir quelque apparence de subordination. En 1741, le *Pacha-Choui*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux officiers Anglais du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entières de géans, comme quelques prisonniers Espagnols le lui avoient apparemment fait accroire. (*) Les Anglois confirmèrent ce Cacique dans son erreur, en lui assurant que nos climats favorisoient beaucoup la propagation des plus monstrueux géans qu'on eût jamais vus sous le soleil. N'est-il pas surprenant que les Patagons se trompent à l'égard des Européans, comme ceux-ci se sont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, mesure d'Espagne, qui n'a pas toujours été la mesure du bon sens ?

(*) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques officiers commandant le vaisseau le Wager*, pag. 127, in-4°. Lyon, 1756.

Si ces barbares avoient une religion, elle seroit assurément absurde; mais jusqu'à présent on n'a remarqué parmi eux aucun vestige de culte. Les cris et les hurlemens qu'ils jettent à la pleine lune, ne sont pas des actes religieux, puisque l'abbé Lacaille a asssisté à de semblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il assure être dépourvus de toute idée sur l'existence d'un Être-suprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'observation des phases de la lune, peuvent insensiblement s'accoutumer à faire quelques signaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la saison propre à chasser ou à pêcher de certains animaux de passage, sans avoir la moindre envie de faire des oraisons. Ceux-ci d'ailleurs sont trop pauvres pour avoir des prêtres: on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les instruire. Aussi n'ont-ils jamais été visités par ces aventuriers qu'on nomme des missionnaires, et qui prèfèrent, comme tout le monde sait, les perles de la Californie, et l'or du Paraguai, aux sables Magellaniques, et au salut de leurs misérables habitans. Quelques Auteurs disent qu'ils craignent si fort les spectres qu'ils n'osent marcher seuls dans les ténèbres, et qu'à force

d'avoir toujours peur des fantômes, ils sont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne: les vapeurs et les feux-follets qui s'échappent de leur terre, composée de substances sulfureuses, salines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir. Ils ne sont pas les seuls d'entre les Américains, où l'on ait observé cette terreur panique: les esprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plûpart des Sauvages du nouveau Monde, parce que l'homme est peureux à proportion qu'il est ignorant et abruti : les météores, les éclipses, les comètes les consternent, et les exhalaisons lumineuses qui paroissent pendant la nuit, sont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet exposé, qui suffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons selon l'ordre des temps, les témoignages des voyageurs qui ont nié ou affirmé l'existence des géans Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaisseau *la Victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magalians, en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, sans fonction et sans caractère, avoit fait la course sur ce navire, donna à son

retour les plus grands détails sur les prétendus Titans de ces contrées : il dit que son général les nomma *Patagons*, parce qu'ayant chaussé des peaux de bêtes en forme de bas et de pantoufles, leurs pieds ressembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au *Port Saint-Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhaussés de huit pieds. Une conspiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet instant, de se saisir de quelques Patagons, comme il en avoit envie ; mais après avoir fait pendre l'évêque de Burga, (*) auteur du trouble, après avoir fait décapiter l'aumônier du vaisseau, et écarteler Gaspard Quesado, il calma l'équipage mutiné et ordonna à ses soldats d'aller prendre quelques géans du pays. On en amena deux enchaînés à bord, dont le premier mourut au bout de quelques jours, parce qu'il s'obstina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le second vécut jusqu'à son arrivée à la mer du Sud,

(*) Cet évêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué sur le vaisseau de Magellan, pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les isles Philippines. Arrivé au port Saint-Julien, il fit soulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriser un de ses parens, qu'il vouloit faire chef d'escadre, comme il avoit fait des prêtres dans son diocèse : il fut très-justement châtié.

où le scorbut le tua. Les Espagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever et de martyriser ce malheureux, n'oublièrent pas de le baptiser, par un zèle de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un évêque, et massacré leur confesseur.

Tel est à-peu-près en substance le rapport de Pigafetta; car ce qu'il ajoute des démons qui assistent régulièrement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame; ce qu'il dit de leur prodigieux gosier, où ils s'enfoncent une flèche de la longueur d'une demi-coudée, et d'où ils vomissent une bile verte, mêlée de sang, est trop puérilement imaginé pour que l'on soumette de pareils détails à l'examen d'un lecteur raisonnable. Pourquoi le vaisseau *la Victoire* n'apporta-t-il en Espagne aucune dépouille de ces deux Sauvages monstrueux, expirés à son bord? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leurs crânes, ou enfin tout un squélette? Il ne faut pas croire qu'il en fût empêché par la superstition des matelots Espagnols, qui refusent, dit-on, de manœuvrer sur les bâtimens où il y a des cadavres humains, puisque l'on sait que le corps de Christophe Colomb fut après sa mort embarqué à Cadix, et conduit à Saint-Domingue sur un navire servi par des mariniers Espagnols.

Si l'on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il est ici question, on se convaincra que l'on ne sauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain; et que ce seroit faire tort à ses propres lumières que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossières.

Quiros, qui navigua aux terres Magellaniques en 1524, par ordre et aux frais de Carjaval, évêque de Plaisance, n'y vit point de géans; mais en revanche il essuya des tempêtes, des malheurs horribles, et amena, dans les caisses de son navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui semblent suivre l'homme, firent dans la suite d'incroyables ravages; et ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de sa coûteuse entreprise.

Depuis l'an 1525 jusqu'en 1540, les Espagnols firent, sous la conduite de Garcie de Loaise, de Camargo et d'Alcazova, trois voyages fameux aux côtes des Patagons, et n'y trouvèrent point cette race colossale, décrite par Pigafetta. Un vaisseau de Camargo, contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan, au port de Las-Zorras, laissa à l'équipage assez de loisir pour se procurer des connoissances et des éclaircissemens sur l'inté-

rieur du pays ; mais il ne put, malgré ses recherches, découvrir le moindre vestige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'amiral Drake, écrit en anglais (*), nous apprend que cet intrépide marin, qui le premier de sa nation fit le tour du globe, et qui finit enfin par être mangé tout vivant par les crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577, et qu'il y communiqua avec les Indigènes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de l'escadre de Drake, a publié un journal particulier de cette course, où il s'exprime en ces termes : « le 22 de juin 1578, » nous eûmes, dit-il, un démêlé fort vif avec » les Patagons, qui tuèrent un de nos mate-

(*) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the Southsea, and there hence about whole globe of the earth.*

Ce navigateur étant descendu dans l'isle des Crabes en Amérique, y fut à l'instant environné par ces animaux ; quoiqu'il fût armé, quoiqu'il fit une longue résistance, il dut succomber. Ces monstrueux crustacées, les plus grands qu'on connoisse dans le monde, lui coupèrent les jambes, les bras et la tête avec leurs serres, et rongèrent son cadavre jusqu'aux os.

» lots, et un de nos officiers nommé Gunner.
» Ces Sauvages ne sont pas de si grande taille
» que les Espagnols le disent; il y a des
» Anglais plus grands que le plus haut d'entre
» eux : les Espagnols ont sans doute abusé
» des termes dans leurs relations, n'imaginant
» pas que nous viendrions si-tôt ici pour les
» convaincre de mensonge. »

Ce ne fut pas là le seul fruit que cet officier retira de son voyage; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, et que l'on a nommé depuis le *Canellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti; c'est une excellente épice, qui, sans avoir le feu de la canelle de Ceylan, en possède toutes les autres qualités (*).

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs, dont aucun n'avoit retrouvé les géans de Pigafetta, cette fàble ne se seroit évanouie d'elle-même? Mais, tout au contraire, un corsaire Espagnol, nommé Sarmiento, qui croisa en 1579, à la pointe méridionale de

(*) Quelques Botanistes définissent ce canellier, *Pereclymenum arborescens*, *erectum*, *foliis laurienis*, *cortice acri*, *aromatico*. On tire de cet arbre l'*écorce sans pareille* et la *gomme alouchi*; mais on en fait peu d'usage.

l'Amérique, y rencontra, au rapport de son historien Argensola, des Sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une mesure si folle et si excessive : aussi convient-on généralement qu'Argensola étoit un écrivain romanesque, et l'héroïque Sarmiento un visionnaire, qui crut voir dans les dunes et les sables de la terre Del Fuego, des châteaux, des palais et des édifices d'ordre Corinthien, et qui finit par faire le ridicule établissement de Philippeville.

Il persuada au roi d'Espagne de bâtir entre les rochers du détroit Magellanique, une ville et une citadelle, sous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaisseaux ennemis le passage à la mer du Sud : ce projet contenoit plus d'une absurdité palpable, et on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de son temps le plus ignorant en géographie, puisqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer pacifique par deux chemins différens, sans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaisseau ne passe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépensa pas moins de quatre millions de piastres pour fonder cette ville, dont le destin fut déplorable : elle ne subsista que trois ans,

et éprouva dans ce court espace tous les désastres qui peuvent se réunir en un siècle. La flotte destinée à sa fondation partit d'Espagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Anglois en enlevèrent cinq cent ; le reste, découragé, arriva à sa destination sans vivres, et eut à peine assez de forces pour jeter les fondemens de cette malheureuse bourgade : les graines d'Europe qu'on sema dans une saison contraire, dans une terre sauvage, ne germèrent point : la famine augmenta. Les Espagnols sans ressource voulurent se disperser dans le pays pour y vivre de chasse ; mais les Patagons, qu'ils avoient indignement traités à leur arrivée, saisirent cette occasion pour se venger ; ils défirent les colons faméliques en détail, et mangèrent les moins malades et les moins maigres. Sarmiento, en allant implorer du secours pour son établissement, fut fait prisonnier par le célèbre Raleig, qui avoit fait de son côté la recherche de l'*El-Dorado*, et qu'on décapita ensuite à Londres pour avoir le premier appris aux Anglais à fumer du tabac ; au moins les juges alléguèrent-ils ce prétexte, pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr : s'il est vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui vingt

millions par an sur cette plante Américaine; il est surprenant que Raleig n'ait pas encore une statue.

Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans sa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite : il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de désolation, qui ressemblât le moins du monde à un géant; mais il assure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux ; et on les soupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé plusieurs Espagnols, délaissés à Philippeville par l'inconsidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une seconde fois au détroit de Magellan : cette expédition a été décrite par deux Auteurs différens; par Jane, secrétaire du Contre-Amiral, qui ne parle point de géans; et par Knivet, qui prétend avoir rencontré, au *Port-Désiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, et les trouva de quatorze empans de long; il observa un autre Patagon, pris au *Port Saint-Julien*, qui lui parut élevé de treize palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du détroit Magellanique, ils sont, dit-il, si vilains, si chétifs,

si petits, qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des Pygmées sans proportion à côté d'une nation colossale, abandonna le service de la Grande-Bretagne, et entra dans celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas favoriser l'opinion adoptée sur l'existence des géans. Le ton emphatique, une passion décidée pour le merveilleux, et les contradictions les moins ménagées caractérisent tellement la relation de ce transfuge, qu'il est impossible qu'elle puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Un gentilhomme Anglais, du comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ses propres frais, l'équipement de trois navires, avec lesquels il cingla vers l'extrémité australe de l'Amérique. Un seul de ses bâtimens territ aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Espagnol, s'attroupèrent sur le rivage, et assommèrent sept de ses gens qui vouloient débarquer. Le reste de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitans de cette plage, et par le mauvais temps qu'on y essuya, retourna en Europe sur un navire

dégarni de vivres, rempli de malades, et qui alla s'entr'ouvrir contre un rocher sur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a composé lui-même une relation confuse et traînante de ses aventures et de ses malheurs : il dit qu'étant au *Port Saint-Julien*, il s'y présenta un nombre d'Américains de si grande taille, que plusieurs voyageurs les ont qualifiés de géans ; façon de parler extrêmement vague, puisqu'il n'est pas si difficile de décider si un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorsqu'on est à portée de le mesurer. Pour prouver au reste quel fond on peut faire sur le témoignage de Hawkins, il suffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un système fort singulier : il soutenoit qu'une colonie Anglaise avoit, au douzième siècle, peuplé tout le continent de l'Amérique, et que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des géans, puisqu'ils descendoient en droite ligne d'*Owen Guineth*, Prince de North-Galles, dont les enfans s'embarquèrent un jour, sans qu'on ait jamais pu avoir de leurs nouvelles : donc, conclut Hawkins, ces enfans allèrent en Amérique. Quelques savans de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué

d'accueillir cette fable, et de l'appuyer dans des *dissertations philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraèque du pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des langages Américains.

Les marins Hollandais, Simon de Cordes et Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique ; un Allemand, qui se trouva sur l'escadre, je ne sais comment, en publia un journal très-mal raisonné ; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baie-Verte* rencontre de quelques canots, navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut : on en tua sur le champ quelques-uns à coups de mousquets, et les autres gagnèrent le rivage, où ils arrachèrent de gros arbres pour en faire un retranchement, derrière lequel ils se cachèrent, et où l'Auteur auroit dû se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vécu quelques années à Amsterdam : la mère à qui on arracha cet enfant, étoit de petite taille, et l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds et demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le récit du Germain Jantzsoon.

Trois semaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique australe, les Provinces-Unies y envoyèrent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nord, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon pilote, mais mauvais logicien : il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Désiré* des Patagons de grande stature, qui tuèrent trois matelots débarqués. Les Hollandais, revenus de la frayeur que cette brusque réception leur avoit inspirée, poursuivirent leurs ennemis à l'isle de Nassau; et pour trois de leurs matelots ils tuèrent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorsqu'on les examina, n'avoient rien de gigantesque, et n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces Sauvages avoient voulu se réfugier, on y découvrit six enfans, deux filles et quatre garçons qu'on mena à bord, où l'on jugea, par la proportion de leurs membres, qu'ils n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfans, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandaise en trois jours, se mit à faire des contes à l'équipage pour le désennuyer : il rapporta, entr'autres choses, que dans un

pays, nommé *Coin*, il existoit une engeance de géans, nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la géographie dans le judicieux dictionnaire de la Martinière, y verront que rien n'est plus réel que ce pays de *Coin*, et ces géans de *Tiremenen*; mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il est ridicule de supposer qu'un enfant sauvage puisse dans un instant apprendre le Hollandais, et être à la fois un excellent géographe, sur l'autorité duquel on atteste des faits qui contredisent la nature, autant qu'elle nous est connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614: Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut distinguer de loin, sur les collines de la terre Del-Fuego, un seul homme colossal, occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable. Le navire ayant ensuite touché à l'isle *Pinguin*, on y découvrit deux sépultures, qu'on fouilla avidement, dans l'espérance d'en tirer les ossemens d'un géant; mais les Hollandais ne furent pas médiocrement surpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européan, emmailloté dans des peaux de Pinguins. L'étonnement augmenta, lorsqu'on sortit le second squélette, qui n'avoit que deux

pieds

pieds et demi de long. On peut donc accuser Corneille de Maye d'avoir eu une illusion optique, en regardant les collines de la terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes, le Maire et Schouten, dont les noms ne sont pas si sonores que ceux de Hylas et de Jason, découvrirent en 1615, un nouveau passage pour entrer dans la mer du Sud, et doublèrent l'affreux cap Hoorn au cinquante sixième degré de latitude méridionale. Le commis de leur vaisseau, qui publia le journal de cette course mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un seul géant sur les côtes Magellaniques ; mais qu'en creusant vis-à-vis *l'isle du Roi*, on déterra quelques ossemens qui firent conjecturer que les habitans devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire et Schouten eurent occasion de se brouiller, et s'accusèrent mutuellement d'avoir fait insérer dans la relation de leur commis Aris, des faits absolument controuvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendus ossemens exhumés par le travers de l'*isle du Roi*, c'est qu'ils

eurent des mensonges si importans à se reprocher, qu'ils oublièrent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il est plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité: et avec les meilleures intentions il est difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la cour d'Espagne en 1618, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux sur les plages Magellaniques; mais le pilote de son second navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des Sauvages d'une taille immense, sans nommer la côte où il les avoit rencontrés; omission qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a composé le journal de cette flotille Espagnole.

L'amiral Hollandais Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Roterdam avec une escadre d'onze vaisseaux, destinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au capitaine Decker de composer l'histoire de cette expédition, dont cette officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence. On trouve dans son ouvrage de très-grands détails sur les habitans de l'ex-

trémité de l'Amérique, qui sont, dit-il, d'une complexion assez vigoureuse, et d'une taille qui égale celle des Européans.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par Wood et Narborough : ces Anglois ont examiné ce pays, plutôt en philosophes et en naturalistes qu'en navigateurs curieux, et ont possédé à la fois l'art difficile de faire des observations intéressantes, et le talent plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés. Partis par ordre de la cour de Londres en 1670, ils employèrent beaucoup de soin à reconnoître la pointe méridionale du nouveau continent, où ils entrèrent en liaison avec les Indigènes, qu'ils nous représentent tels qu'on les a vu décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les Français, qui ont de tout temps laissé faire aux autres nations les frais des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-septième siècle pour naviger aux terres Magellaniques. Gennes et Beauchêne-Gouin entrèrent successivement au détroit de Magellan en 1696 et en 1699 : les deux historiens de leurs escadres s'accordent sur la stature des Patagons. « Ce sont, disent-ils, des Sauvages de taille » ordinaire, qui se peignent le visage de rouge

» et se barbouillent tout le corps. Quelque » froid qu'il fasse, ils sont toujours nuds, à » l'exception des épaules, qu'ils couvrent de » manteaux fourrés. Ils vivent sans religion, » sans aucun souci, sans demeure assurée; » leurs cases consistent seulement en un » demi-cercle de branchages, qu'ils plantent » et entrelacent pour se mettre à l'abri du » vent. Ce sont là ces Patagons que quelques » Auteurs nous disent avoir dix pieds de haut, » et dont ils font tant d'exagérations, jusqu'à » leur faire avaler des seaux de vin. Ils nous » parurent fort sobres, et le plus haut d'entre » eux n'avoit pas six pieds ».

Pour donner le moins d'étendue possible à cet article, on a supprimé le rapport des voyageurs qui ont cotoyé le rivage des Patagons sans y relâcher. Tel est, par exemple, le capitaine Roggers, qui para le cap Hoorn en 1709, et délivra de l'isle Juan Fernandez, un solitaire dont les aventures méritent sans doute que l'on en dise un mot. C'étoit un Ecossois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo, dans la province de Fife, qui avoit vécu seul pendant quatre ans quatre mois dans l'isle inhabitée de Fernandez, où le barbare capitaine Stradling l'avoit délaissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des

balles, du tabac, une hache, un couteau, un chauderon, une bible, quelques volumes qui traitoient de matières de religion, ses instrumens et ses livres de marine. Durant les huit premiers mois, la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire : il eut beaucoup de peine à soutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si épouvantable solitude. Quand sa provision de poudre fut consommée, il s'exerça à la course pour prendre des chèvres, et s'étoit rendu si agile, qu'il couroit par les rochers avec une vîtesse incroyable.

La sollicitude et le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées morales s'étoient effacées; aussi sauvage que les animaux, et peut-être davantage, il avoit presqu'entièrement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles; et son libérateur Roggers observa avec étonnement, qu'il ne prononçoit plus que les dernières syllabes des mots : d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, où si son exil eût duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand métaphysicien, le plus grand philosophe, abandonné pendant

dix ans dans l'isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécille, et ne connoîtroit rien dans la nature entière. On peut assurer qu'il essuieroit exactement les mêmes changemens qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions; mais lorsque, distrait par les besoins physiques, il cessa de réfléchir sur son état, le poids de l'existence l'accabla beaucoup moins. L'histoire réelle de ce solitaire à fourni le sujet du roman de Robinson Crusoé, composé par Daniel Foë, qui auroit pu tirer d'un fond si riche une production plus achevée.

Frésier, originaire de Savoie, et directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, sur un vaisseau commandé par Duchêne-Battas : cinq ans après son retour en France, il publia la relation de ce voyage. Il est le premier qui ait changé et transporté la patrie des Patagons, pour des raisons que j'ignore, de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'occident : il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'isle de Chiloë et l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géans; mais un gouverneur Espagnol et deux matelots Français lui dirent qu'on en trouvoit un grand

nombre, qu'on avoit souvent eu affaire avec eux, et qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il est surprenant que Frésier se soit laissé persuader par de tels témoins, qui ont voulu, ou se jouer de sa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû savoir que s'il y avoit eu des peuples monstrueux au sud de l'Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts, rien n'étant plus aisé que d'envoyer en Europe des squélettes de géans d'un pays qui en seroit rempli, et où des navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme résolution d'égorger, pour l'avancement de la physique, le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squélettes conservés et entiers qu'on doit se décider, et non sur des fragmens postiches, détachés de quelque grand quadrupède, avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, et qu'on montra pour les restes du géant Teutobochus, furent reconnus par un naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squélette éléphantin. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les

os de la main d'un géant : il les examina et les reconnut pour les ossemens du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'anatomie comparée (*).

En 1741, le fameux chef d'escadre, Georges Anson, relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'orient qu'à l'occident du détroit, sans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire soupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monstrueuse. Son escadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut assaillie d'une tempête horrible, qui démâta

(*) En 1678, on envoya de Constantinople à Vienne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu geant Hog, que Moïse massacra, selon une ancienne tradition orientale, qui est fausse; quand on examina cette pièce avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squélette éléphantin, que la main d'un sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre-Sainte, en demandoit deux mille séquins; mais l'Empereur, assez raisonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Constantinople, et ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

Les Turcs, qui connoissoient admirablement bien le

le vaisseau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une isle de la côte occidentale des Patagons : les Anglais, jetés sur ce rocher inhabité, se brouillèrent entre eux ; et cette division de sentiment, plus funeste que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités : le plus grand nombre, sous la conduite du lieutenant, tira vers le Brésil, et abandonna huit de ses compagnons sur un rivage inculte, où ces malheureux furent pris par les Patagons, qui les retinrent pendant huit mois parmi eux : ils eurent, par conséquent, assez de loisir pour étudier les mœurs, l'instinct et la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a sans

penchant qu'avoient les chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Palestine, sous le titre de *relique,* envoyoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, selon qu'ils supposoient trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays ; mais Peyresch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marseille, toutes ces curiosités, s'appliqua, plus que les autres savans, à en examiner la structure, et il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphans, et conseilla à ses compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Nègres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

doute acquis le droit de décider s'ils sont ou s'ils ne sont pas des géans, et cette décision me paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du commodor Byron, qui, pour se prêter aux vues du ministère Anglais, a bien voulu se déclarer auteur d'une relation que le moindre matelot de son escadre n'auroit osé publier. Byron dit que son vaisseau *le Dauphin* relâcha en 1764, le 22 de décembre, à la terre Del Fuego : il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, et qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussi-tôt que ces géans, montés sur des chevaux nains, eurent apperçu le commodor et son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de lui, l'enlevèrent dans leurs bras énormes, et le caressèrent beaucoup, en lui donnant des baisers âcres; les femmes lui firent de leur côté essuyer des politesses encore plus expressives : *elles badinèrent si sérieusement avec moi*, dit-il, *que j'eus beaucoup de peine à m'en débar-*

rasser (*). Elles firent aussi amitié au lieutenant Cumins, et lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter ; ce qui le fit tellement souffrir, qu'il ressentit pendant huit jours des douleurs aiguës dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des Sauvagesses.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le docteur Maty, si connu par sa petite taille et son journal britannique, se hâta extrêmement d'y ajouter foi et de divulguer cette fable dans les pays étrangers. Voici comme il s'exprime dans sa lettre adressée à Lalande.

« L'existence des géans est donc confirmée : » on en a vu et *manié* plusieurs centaines. » Le terroir de l'Amérique peut donc pro» duire des colosses, et la puissance géné» ratrice n'y est point dans l'enfance. »

Ce trait est, sans doute, dirigé contre Buffon, le seul naturaliste qui ait jamais soutenu que la matière ne s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde, et que l'organisation n'y est point encore achevée de nos jours ; mais comme Buffon a déclaré ensuite qu'il

(*) Cet extrait est tiré du *Voyage autour du monde dans le vaisseau du Roi, le Dauphin, commandé par Byron, chef d'escadre, traduit de l'anglais.*

Il faut observer que Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géans.

n'étendoit cette étrange hypothèse qu'aux plantes et aux animaux, sans y comprendre l'homme Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique, comme le quinquina et la vigogne, la réflexion du docteur Maty n'est ni heureuse, ni bien adressée. D'ailleurs, en supposant pour un instant que l'Amérique possédât réellement une espèce d'hommes gigantesques, s'ensuivroit-il que la nature n'y est plus dans l'adolescence ? Si la vieille nature ne produit dans l'ancien continent que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les géans du nouveau Monde doivent leur existence à une puissance créatrice qui est encore dans sa vigueur ou dans son enfance ? Mais c'est abuser de sa raison et de ses lumières que d'approfondir des systêmes si révoltans. Si la totalité de l'espèce humaine est indubitablement affoiblie et dégénérée au nouveau continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile et moins altérée que le reste, et qui est très-peu nombreuse, au rapport même de ceux qui en attestent la réalité ? Au lieu de recourir à la puissance créatrice, que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une terre plus

bénigne ; qu'elle use d'alimens plus succulens que les autres races Américaines ? Mais le comble du ridicule est de vouloir expliquer des phénomènes incontestablement faux.

Depuis le voyage du commodor Byron, on nous a communiqué deux relations différentes sur les Patagons, une de Guiot, et l'autre de Chénard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des isles Malouïnes en 1766, et arriva le 6 mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds et demi : ce n'étoient donc point des géans comparables à ceux du commodor Byron.

Dix charpentiers Français mirent trente de ces Patagons en fuite, et en hachèrent trois en pièces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude sur le champ du combat. *On plaça*, ajoute Guiot, *leurs peaux et leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient, et ne s'imaginassent pas qu'on les avoit mangés.*

Si les Français firent cet assassinat sans raison, de sang froid, et pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu si grand tort de prendre ces Français pour des anthropophages.

Giraudais, montant la flûte du roi, l'*Etoile*, parut le 31 mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureusement il ne fit massacrer personne ; s'étant acheminé à la baye Boucaut, qui est à 307 degrés de longitude et à 53 degrés de latitude sud, il y rencontra des habitans du pays, dont plusieurs avoient environ six pieds de haut (*).

N'est-il pas surprenant que deux observateurs qui se trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons ? Cependant six pouces de plus ou de moins font dans cette dimension un objet de la dernière importance : un homme de cinq pieds est d'une stature peu avantageuse ; un homme de quatre pieds et demi est déjà remarquable par sa petitesse ; six pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure, sinon que les Patagons ne sont pas des géans ? Il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes que d'autres.

(*) Cette relation est tirée du *Journal des Savans*, *1767, tom. XXV, pag.* 33.

L'abbé Lacaille dit avoir mesuré, au Cap de Bonne-Espérance, un Hottentot haut de six pieds, sept pouces, dix lignes : on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Cafres constituent aussi une famille colossale.

Si l'on excepte Wood et Narborough, tous les autres voyageurs qui ont visité les terres Magellaniques, n'étoient que de simples marins, ou de simples aventuriers, à qui on ne peut, en aucun sens, accorder le titre de philosophes ou de naturalistes; de quels poids peut donc être le témoignage de ceux d'entre eux, qui, en attestant l'existence des géans, ont rempli leurs relations de plusieurs faussetés avérées, relativement à des objets qui nous sont aujourd'hui parfaitement connus? Les seuls physiciens qui aient cotoyé la pointe méridionale de l'Amérique, ont été le père Feuillé, Handyside, et l'Espagnol Ulloa, qui ne disent pas un mot de la stature monstrueuse des Patagons.

Il est bien vrai qu'il règnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition suivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes occidentales de véritables géans, qu'un Dieu foudroya, à cause de leur penchant à aimer des garçons, qui étoient probablement aussi des géans;

puisque le judicieux Garcilasso observe que ces hommes énormes ayant écrasé, par leur masse, les femmes du Pérou en voulant s'en servir, se déterminèrent entre eux à la Sodomie comme moins périlleuse (*) ; mais Garcilasso et Torquemada, en prétendant débrouiller la mythologie Péruvienne, ont expliqué l'absurde par l'absurde, selon la méthode de leur siècle et les bornes de leur génie.

Cette engeance, si célèbre par ses violences et ses crimes, avoit, au rapport des Indiens, séjourné dans ce quartier du Pérou, que l'on nomme *la terre des Brûlés*, et en Espagnol *del Pueblo quemado* : les laves, les pierres ponces, le soufre et les veines de bitume qu'on y rencontre, déposent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou épuisé. En 1543, Jean de Holmos, lieutenant de Puerto-Vejio, y fit fossoyer, et l'on y déterra des débris de squélettes d'une grandeur étonnante et des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts, et larges de trois. Legentil, qui y passa en 1715, y trouva encore une partie de ces ossemens prodigieux. On en a exhumé de semblables au Mexique, à Tescuco, dans les isles de Sainte-Hélène et de

(*) *Histoire du Pérou, liv. IX, chap. 8, traduction de Baudouin.*

de Puna ; et l'on s'est convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique depuis le Canada jusqu'aux terres Magellaniques.

Waffer dit, que de son temps Alburquerque, gouverneur de Mexico, fit assembler les médecins et les professeurs de la colonie Espagnole, afin de les consulter sur ces dépouilles : ils tombèrent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains ; mais il auroit fallu convoquer des naturalistes plus habiles que ne l'étoient ces Espagnols, pour prouver cette opinion, que le père Torrubia, Franciscain de Madrid, vient de renouveler dans sa *gigantologie* (*). Cela n'empêche pas que tous les savans ne regardent ces ossemens comme des restes indubitables de plusieurs grands animaux quadrupèdes, que quelques-uns ont

(*) Ce religieux fait mention d'une grande quantité d'ossemens prodigieux, déterrés dans l'Amérique ; et pour prouver qu'ils ont appartenu à des géans, et non à des animaux terrrestres ou marins, il fait la description d'un os fossile de la première grandeur, tellement configuré, qu'on voyoit qu'il avoit servi à recevoir la tête de la cuisse, et que c'étoit l'*ischion* détaché de l'*ilion* et du *pubis* ; mais Torrubia a pu se tromper en cela, comme en tant d'autres articles de son *histoire naturelle d'Espagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs et de suffisance.

soutenu être des Mammouts, qui, au calcul de Buffon, ont excédé six fois en grandeur le plus grand des éléphans ; de sorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, et 105 en hauteur.

Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établissant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais existé, sinon dans l'imagination de Muller, et de quelques physiciens, entraînés, comme lui, au malheur des sciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupèdes qui fournissent les plus grands os, sont l'éléphant, le rhinocéros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, et le dromadaire. Or, en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni chameaux, ni hippopotames, ni rhinocéros, ni éléphans, ni giraffes : quelle est donc l'origine des grands os fossiles qu'on y déterre ? N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupèdes de la première grandeur, qui n'y existoient plus au moment de la découverte de cet hémisphère, par Christophe Colomb, en 1492 ?

Les causes qui ont détruit ces animaux, les espèces auxquelles ils ont appartenu, forment

les plus grandes difficultés, et en même temps les points les plus intéressans de la physique du globe, et de l'histoire des êtres.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour de véritables débris d'éléphans, que l'ambassadeur Isbrand-Ides, (*) et son copiste Gmélin, supposent s'être sauvés dans ce pays, pour se soustraire à un déluge survenu dans la zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raisonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un asyle contre l'inondation, se seroient enfuis dans une région fort basse, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauteurs de l'Afrique et l'immense élévation de la Tartarie orientale, où un déluge ne peut pas si facilement atteindre. Quoique cette objection ne soit que spécieuse, et qu'elle ne porte pas la dernière atteinte au systême qu'elle combat, on n'en a pas moins rejeté ce systême pour se procurer le plaisir d'en bâtir un autre, dont on sera peut-être aussi mécontent. Il y a des au-

(*) *Voyage de la Chine, page 31.* Feu Gmélin n'a fait d'autre changement au systême d'Isbrand, sinon qu'il suppose que les éléphans ont été poussés en Sibérie par une inondation particulière survenue entre les tropiques : Isbrand, au contraire, admet un déluge général dans tout notre hémisphère.

teurs qui prétendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphans armés vers le Geniska, où ces masses animées ont péri par les flèches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop opposé à leur naturel. D'un autre côté, Surgy a tenté d'expliquer ce point d'histoire naturelle, en recourant à l'histoire politique des successeurs de Gengiskan : on trouve dans Abulgazi, que quelques princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres intestines, se virent contraints en 1366 d'abandonner la Bukarie supérieure, et le Tangut, pour se retirer en Sibérie, où ils fondèrent un empire, dont les ruines sont aujourd'hui cachées dans des solitudes, sous des monceaux de sable. N'est-il pas naturel de supposer, ajoute Surgy, que ces princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphans que Gengiskan avoit enlevés dans l'Asie méridionale, lorsqu'il la dévasta, selon l'horrible manie des conquérans ?

Je ne sais si l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes ensemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire fossile si incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphans ont été conduits par des Chinois, ou par des Tartares, ou qu'ils se sont égarés

d'eux-mêmes au-delà des plaines de Tobolks, il reste toujours à savoir comment et par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique septentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de Dupratz et Lignery, quatre de leurs squélettes de la plus parfaite conservation. Comme il est démontré que l'Amérique ne touche, par aucun isthme, par aucun point de terre, à l'ancien continent, les difficultés vont en augmentant, et les ténèbres s'épaississent.

Quand même le détroit de mer qui sépare actuellement le nouveau Monde d'avec l'ancien, au soixante-septième degré de latitude nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où est de nos jours l'Océan, il est certain que, ni les éléphans, ni la plûpart des quadrupèdes indigènes de la zone torride, n'auroient jamais pu se servir de ce passage pour traverser d'un hémisphère à l'autre, puisque le défaut absolu de subsistance et l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pôle. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur instinct auroit pu les pousser à voyager au travers des glaçons, à douze ou treize cent

lieues de leur terre natale ? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles distances de son séjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curiosité.

Quelques physiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris d'animaux aux vicissitudes qu'ils supposent que notre malheureuse planète a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'écliptique : j'avoue que cette supposition, que l'on a tant de fois fait servir de fondement à la théorie de la terre, rend compte de plusieurs phénomènes; mais il me paroît d'un autre côté, que les supputations astronomiques les plus récentes et les plus exactes s'opposent à cette circonvolution générale et à ce transport successif d'un même point terrestre par différens climats. La variation de l'écliptique, en se redressant vers l'équateur, ou en déclinant vers les pôles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, selon Euler, ni même excéder l'espace de deux degrés et demi, selon d'autres Astronomes, qui ont soumis l'hypothèse de Euler à de nouveaux calculs. Un troisième sentiment soutient que l'obliquité de ce cercle est absolument fixe et invariable, et que si les observations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes, c'est que les

Astronomes de l'antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, et qu'ils ont pris souvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû alonger la projection du Gnomon.

Je ne dissimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands ossemens que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraqué, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis situés dans la Zone-Toride, à quelque distance qu'ils en soient éloignés de nos jours. Quelle énorme suite de siècles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada se trouvoit entre les Tropiques? Il se seroit écoulé depuis cette époque plus de six cent trente mille ans: la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même, mais je ne sais s'il est probable que des squélettes d'animaux, exposés presque à fleur de terre, pourroient se conserver pendant un tel laps de temps, qui suffiroit pour décomposer et dégrader des montagnes: les os ramassés près l'Ohio, dans le nord de l'Amérique, loin de se ressentir d'une telle vétusté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fussent par leur situation exposés aux atteintes et au choc de l'air ambiant; car il n'est pas vraisemblable que les Sauvages les avoient

apportés dans cet endroit, après les avoir déterrés dans un autre (*).

Quoi qu'il en soit, il faut toujours revenir au point d'où on est parti : il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différens genres d'animaux, que des inondations, des révolutions physiques, et d'étonnans malheurs ont entièrement éteints. Le plus grand quadrupède indigène qui existe aujourd'hui au nouveau Monde entre les Tropiques est le Tapir, qui n'a que la taille d'un veau, tandis qu'en y creusant sous l'équateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des ossemens qui ont constitué des animaux six à

(*) La majeure partie de ces os fossiles trouvés dans le nord de l'Amérique, a été déposée dans le cabinet d'histoire naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernant cette découverte dans la *Relation de la Louisiane, par le Page du Pratz*, et dans le tome XI *de l'Histoire des animaux, par Buffon et d'Aubenton*, in-4°. 1754, *au Louvre.*

L'abbé de Brancas, dans un mémoire particulier sur les os fossiles, répète à chaque page, qu'on n'en a jamais trouvé et qu'on n'en trouvera jamais en Amérique : il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler ; il ne connoissoit donc pas le sujet sur lequel il écrivoit, et ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'instruire : il auroit pu faire un roman ou un conte, et on le lui auroit pardonné.

sept fois plus massifs et plus volumineux que le Tapir; et cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européans.

Il s'ensuit de cette observation que le nouveau continent a souffert des vicissitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la première grandeur ont trouvé le moyen de se garantir des eaux, et de se propager jusqu'au temps présent : dans l'Amérique, au contraire, ils ont péri, faute de ressources, faute de pouvoir découvrir un asyle contre les secousses de la nature ébranlée. Si cette conséquence est incontestable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élévation de ses montagnes, a pu éprouver des inondations si destructives pour le règne animal. On ignore si ces catastrophes ont été uniquement causées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleversé par les élémens : s'il a toujours été, comme il l'est de nos jours, un groupe continu de rochers et de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-fonds et les vallées n'aient été submergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé sur le mont Chim-

boraço du Pérou, qui étant élevé de 3,220 toises (*), est par sa hauteur même inaccessible et inhabitable. Pour se sauver au temps d'un cataclysme, les hommes et les animaux doivent se retirer, non pas sur des pointes de rochers nuds et incultes, mais sur des élévations convexes, qui aient assez de surface pour fournir à leur nourriture, et assez de hauteur pour être au-dessus du niveau de la plus forte inondation que notre planète essuie alors. Or, il est certain que l'ancien continent possède un plus grand nombre de semblables endroits que l'Amérique.

Quant aux classes génériques, auxquelles

(*) Ulloa, dans ses *observations astronomiques et physiques*, page 114, donne au Chimboraço 3,380 toises de hauteur; je crois qu'on ne varie sur l'élévation de cette montagne, qu'à cause de la façon dont on l'a mesurée au baromètre, cette méthode étant défectueuse en bien des points.

Suivant les expériences de Cassini, aucun animal ne sauroit vivre à la hauteur de 2,446 toises au-dessus du niveau de la mer, parce qu'il suppose que l'atmosphère est à ce point une fois plus dilatée qu'à la superficie de la terre; et l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire, tue dans la pompe pneumatique tous les animaux qu'on y condamne: cependant les Espagnols ont grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont qui est élevé de 2,935 toises, et la subtilité ou la dilatation de l'air ne les a point incom-

se doivent rapporter les grands quadrupèdes anéantis dans les Indes occidentales, on ne peut rien dire de positif; on sait seulement que les ossemens, recueillis dans le Canada, et transportés en France par Longueil, ont appartenus à des squélettes éléphantins, et que les dents molaires que ce même officier a aussi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelières d'hippopotames, qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphans.

Les dépouilles déterrées dans les provinces méridionales n'ont point été assez exactement observées et décrites pour qu'on puisse les rapporter à une espèce connue : il est d'ailleurs

modés, quoiqu'ils fussent à 489 toises plus haut que le point indiqué par les expériences de Cassini, sur lesquelles il ne faut point trop tabler.

Les observateurs envoyés pour la mesure de la terre sous l'équateur, ont long-temps vécu sur la crête du mont Pichincha, qui a 2,471 toises et demie de hauteur au-dessus du niveau de la mer; ils étoient par conséquent à 25 toises et demie au-dessus du point indiqué par les mêmes expériences de Cassini. Ce n'est pas tout : ces observateurs campés sur le Pichincha, voyoient souvent voler des vautours qui se soutenoient à 200 toises au-dessus du sommet de la montagne; ces animaux vivoient dans un air où le mercure du baromètre ne se seroit soutenu qu'à 14 pouces.

très-possible que cette moitié du monde a possédé plusieurs races animales de la première grandeur, très-différentes de celles qui subsistent maintenant. Le globe a souffert assez de crises et de révolutions pour justifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer comme ont fait quelques savans d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphans sauvages en Toscane et au royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique et le sud de l'Asie : ils citent, pour leurs raisons, plusieurs découvertes de dents éléphantines, dont les Romains faisoient trop de cas, disent-ils, pour les avoir jetées ou enfouies. Quoique Gori et Tozzeti aient saisi toutes les probabilités possibles pour venir au secours de cette opinion, s'il est permis de parler ainsi, leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour que la Toscane ait pu nourrir des éléphans sauvages, il faut que son climat ait été alors aussi brûlant que celui de la zone torride ; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'écliptique : il falloit donc avant tout démontrer la réalité de ce changement, sans quoi les conséquences déduites d'un principe contesté prouvent moins que rien. On sait que les éléphans apprivoisés

peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, et même en Suède, lorsqu'on les habille de pelisses, et qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques ; mais il y a une différence totale entre un animal transplanté, auquel l'homme prête son industrie et ses services pour le garantir contre l'âpreté du froid, et lui préparer sa nourriture ; et un autre animal transplanté qu'on voudroit abandonner à ses propres ressources, à son propre destin dans nos forêts ; les éléphans ainsi délaissés ne sauroient résister, ni en Toscane, ni en Espagne, ni en Portugal, ni en Perse.

L'ivoire fossile d'Italie paroît donc provenir uniquement des éléphans, domptés et amenés au-delà de la mer par les Romains et les Carthaginois, les Épirotes et d'autres peuples, amis ou ennemis, qui ont pu se rendre dans ce pays avant les temps dont l'histoire a conservé le souvenir.

Je me suis souvent imaginé que l'idée des Européans, qui ont voulu découvrir des géans autour du détroit de Magellan, a eu sa source dans la tradition des Américains sur l'existence de ces énormes humains, dans des temps fabuleux. Il est étonnant que les an-

nales de toutes les anciennes nations de la terre soient enrichies de cette tradition, et que l'origine commune d'un préjugé, si universellement répandu, soit voilée de ténèbres si épaisses. Entre les différentes conjectures qu'on a hasardées pour percer cette obscurité, il n'y en a pas de plus singulière que celle d'un théologien moderne, qui ayant cité tour-à-tour la *genèse*, les *métamorphoses d'Ovide* et la *bibliothèque orientale d'Herbelot*, assure sérieusement que notre globe n'est qu'un amas de décombres et de ruines d'un globe plus beau et plus parfait, où les anges ont habité avant nous, et où ils habiteroient encore, s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le courroux du ciel, qui jugea à propos de les foudroyer : c'est à cette première race, dit-il (*), qu'on doit attribuer les grands ossemens fossiles dans les deux continens, et la fable des Titans, si accréditée dans les mythologies. Après la destruction des anges, on vit naître l'espèce humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à son tour.

Si l'on lisoit dans une relation de l'Indoustan, qu'un Fakir, ravi en extase, avoit fait ce

(*) Voyez *Essai sur l'origine de la population de l'Amérique*, *par E....* tome II, p. 298. Amsterd. 1767.

rêve au bord du Gange, en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'abbé Pluche pensoit que la fable des géans n'étoit que l'histoire allégorique des anciennes révolutions de notre planète, et que tous les peuples avoient personnifié les phénomènes, occasionnés par les déluges et les grands incendies du globe. En examinant et en analysant les noms de la plûpart des géans qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne signifient que des dérangemens survenus à la terre, à l'atmosphère et aux élémens : le nom de l'épouvantable *Briarée* désigne l'obscurité ou la lumière éclipsée ; celui d'*Othus*, le renversement du temps et des saisons ; celui d'*Arges*, l'éclair ; celui de *Mimas*, les eaux tombantes ; celui de *Porphyrion*, les fentes et les crevasses de la terre : celui de *Thyphée* signifie un tourbillon de vapeurs enflammées ; celui de *Brontes*, le tonnerre ; celui d'*Encelade*, le roulement des torrens ; celui d'*Éphialtes*, les songes effrayans ou les nuages noirs. On ne sauroit nier qu'il n'y ait, dans cette foule d'étymologies rapprochées, un sens très-clair ; mais ce qui n'est pas également clair, c'est ce prétendu consentement de tous les peuples du monde à personnifier de la

même façon, sous les mêmes emblêmes, des météores et des catastrophes physiques : que les Égyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains et les Bretons, se soient exactement rencontrés dans leurs allégories, et aient conspiré à métamorphoser les phénomènes terrestres et aériens en géans ; cela, dis-je, est toujours remarquable. En admettant que les Grecs et les Hébreux aient puisé cette tradition dans l'Égypte, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sauroit supposer que les Norvégiens, qui ont composé l'*Edda* des Islandois, aient eu quelque connoissance des livres Égyptiens : l'on ne sauroit supposer que les Péruviens, qui n'ont jamais su ni lire ni écrire, aient extrait cette fable des anciens livres Japonois, des Vedams Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau Monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, et il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en avise à l'avenir.

Comme les théologiens de tous ces peuples s'accordent à nous représenter les prétendus géans comme des êtres mal-faisans et redoutables, qui renversèrent des montagnes, qui déracinèrent des Isles, qui émurent l'Océan,

qui

qui s'armèrent contre le ciel, dont le ciel put à peine réprimer les attentats; il faut convenir que l'on ne sauroit distinguer un sens raisonnable dans ces peintures, qui le sont si peu, qu'en supposant qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes vicissitudes physiques, qui, en soulevant la nature contre elle-même, qui, en combinant la puissance du feu et de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger, et au penchant de sa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combustion, et la frayeur a dû faire la même impression sur l'esprit de ceux qui, échappés aux inondations et aux volcans, ont repeuplé la terre désolée, et couverte de fange, de laves et des débris des sociétés anéanties : le souvenir de ce malheur, en passant de génération en génération, aura pris insensiblement la forme d'une histoire fabuleuse, et incroyable pour ceux qui, n'ayant vu que l'harmonie des élémens, et la marche uniforme de la nature calmée, n'auront pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilasso de la Vega place dans une province du Pérou des statues colossales, et des bâtimens d'une fabrique et d'une grandeur démesurée, qu'il est tenté de prendre

pour l'ouvrage des anciens géans du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monumens, qu'il décrit sur la foi de Ciéca de Léon, et de Diégo d'Alcobasa, deux auteurs si obscurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, et qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces constructions merveilleuses; je suis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais existé, ou du moins que ce ne sont que des tas de pierres monstrueuses et figurées, ainsi que celles qu'on nomme en Angleterre *la chaussée des géans*, et que tout le monde sait être une production naturelle du règne minéral : il n'y a guère de provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire suppose avoir été taillées, et transportées par des bras gigantesques. Bouguer, Lacondamine et Ulloa, qui ont pris la peine de mesurer la hauteur des portes d'une vieille masure Péruvienne, presque la seule que l'on connoisse, ont trouvé ces ouvertures si basses et si étroites, qu'un homme de cinq pieds et demi ne peut y passer à son aise (*).

(*) Voyez *la description d'un ancien édifice du Pérou*, nommé *Cagnar*. Les portes ont trois pieds de large, et à-peu-près une toise de haut; mais les jambages n'étant pas parallèles, et se rapprochant par leurs sommets,

Si les géans du Pérou avoient bâti des maisons à leur usage, où il leur eût été impossible d'entrer, j'avoue volontiers que cela seroit plus admirable que les géans même. Que des hommes d'une taille commune aient grossiérement façonné des blocs de pierre en figures colossales avec des haches de cuivre trempé, cela n'est ni fort surprenant, ni fort admirable : et ce n'a été que pour dire quelque chose de neuf sur l'architecture antique, que Caylus range entre les chefs-d'œuvres de cet art les ruines de Persépolis, et les grands édifices du Pérou, dont il admire sur-tout les sculptures saillantes, pendant que les académiciens français n'ont pas observé une seule pierre sculptée dans la masure dont nous venons de parler, et qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. Legentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés et foudroyés dans ces mêmes endroits, où, suivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtimens majestueux que Caylus préfère à tout ce que la Grèce et l'Italie ont produit de

cela étrangle l'ouverture à-peu-près d'un demi-pied. Nous aurons encore occasion de parler de cet édifice dans le second volume, où nous marquerons la différence qui se trouve entre la description de Lacondamine et celle d'Ulloa.

plus achevé ; mais si cet illustre écrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations mensongères de Garcilasso et de ses semblables, on se seroit au moins attendu à un jugement plus équitable de sa part sur les ruines de la prétendue Persépolis : les desseins et les plans fidelles que nous en ont donnés Chardin et Bruin, prouveront à jamais que ce sont les restes d'une construction désordonnée, irrégulière, élevée par la magnificence barbare des despotes Asiatiques, en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir absolu.

Nous n'ajouterons point à ce traité sur les Patagons, les raisons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'espèce humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille gigantesque dans une petite province de la Magellanique : on s'est uniquement borné à considérer les faits, et à calculer le degré de probabilité des différentes relations publiées depuis l'an 1520 jusqu'à nos jours, d'où il ne résulte aucune preuve décisive ; puisque le témoigage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géans en Amérique, on en auroit montré des individus vivans, ou des

squelettes en Europe. Cet argument est sans replique pour les personnes raisonnables ; et s'il ne l'est pas pour les partisans aveugles du merveilleux, ce n'est pas notre faute : s'ils veulent croire à l'existence des géans du nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le père Baltus veut croire que c'est le Démon qui a rendu les oracles, il ne tient qu'à lui, disoit Fontenelle.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES SECTIONS DE CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.

SECTION III.

TROISIÈME PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.

Fin de la Table.

